VIEDE
LA S.
MARIE

LA VIE
DE LA VÉNÉRABLE
SŒUR MARIE
DE L'INCARNATION,
RELIGIEUSE CONVERSE CARMÉLITE,
FONDATRICE
DES CARMÉLITES DE FRANCE,
DITE DANS LE MONDE,
MADEMOISELLE ACARIE.

OUVRAGE DÉDIÉ

A MADAME LOUISE DE FRANCE, Religieuse Carmélite, sous le nom de Sœur Thérese de S. Auguſtin, Prieure des Carmélites de S. Denis.

Par M. l'Abbé DE MONTIS, *Docteur en Théologie, Cenſeur Royal, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle.*

A PARIS,

Chez PIERRE-FRANÇOIS GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

A MADAME
LOUISE DE FRANCE,
PRIEURE
DES RELIGIEUSES CARMÉLITES
DE SAINT-DENIS.

MA TRÈS-RÉVÉRENDE ET AUGUSTE MERE,

C'eſt pour me conformer à vos pieux deſirs, qui ont été des ordres & des ordres bien flatteurs pour moi, que j'ai entrepris d'écrire la vie de la vénérable Sœur Marie de l'Incarnation ; il étoit donc bien naturel que je vous ſuppliaſſe de me permettre de vous offrir & de vous dédier ce petit Ouvrage : ſi je ne craignois de vous déplaire, je profiterois, avec la plus grande ſatisfaction, de cette grace que vous avez daigné m'accorder avec une bonté que je n'oublierai jamais, pour faire, de vos vertus & de vos grandes & excellentes qualités, un éloge qui ne pourroit être exagéré. Perſonne n'ignore qu'après avoir été, au milieu des grandeurs du ſiecle, & dans la premiere Cour de l'Univers, un exem-

ple de la plus solide piété, vous avez paru tout-à-coup, dans l'humble état de la Religion & dans le plus saint comme le plus célebre Institut qui soit dans l'Eglise, un modele de la plus sublime perfection. Permettez-moi du moins, Ma très-révérende Mere, de vous avouer que toutes les fois que j'ai eu à décrire les traits de sainteté les plus héroïques de la Sœur Marie de l'Incarnation, vous m'êtes toujours venue, comme naturellement, à l'esprit.

Si j'étois assez heureux, MA TRÈS-RÉVÉRENDE MERE, pour être entré dans vos vues, & pour avoir fait un Ouvrage qui vous fût agréable, la plus grande grace & l'unique récompense que je prendrois la liberté de vous demander, seroit de vouloir bien penser à moi, dans vos saintes & fréquentes communions & dans ces fervens entretiens que vous avez chaque jour, & plus d'une fois le jour, avec votre céleste époux.

Je suis, avec la plus grande vénération & le plus profond respect,

MA TRÈS-RÉVÉRENDE ET AUGUSTE MERE.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

DE MONTIS.

PRÉFACE.

Les personnes qui liront cette Histoire que je donne au Public, en admirant les traits héroïques de sainteté dont elle est remplie, seront étonnées sans doute, qu'on ait été aussi long-tems à les lui faire connoître; j'avoue qu'en les traçant sur le papier, j'ai eu moi-même, plus d'une fois, cette pensée. A la vérité, peu après la mort de la sœur *Marie de l'Incarnation*, un des trois premiers Visiteurs généraux des Carmélites de France, M. Duval, Docteur de Sorbonne, composa une Vie de cette sainte Religieuse & la fit imprimer; mais outre que cet Ouvrage est très-rare aujourd'hui, il est écrit dans le goût du tems & d'un style qui en rend la lecture peu supportable. Je dois cependant avouer ici, que c'est sur l'Ouvrage de ce célebre Docteur que j'ai travaillé; je l'ai suivi avec d'autant plus de confiance, qu'il étoit également pieux & éclairé, & que de plus, contemporain de cette Religieuse, témoin oculaire par conséquent, de la plupart de ses actions &

de ſes vertus, je n'ai pas dû craindre qu'il ait voulu tromper ſes Lecteurs ou qu'il ait pû être trompé lui-même. J'avouerai encore ici, avec la même bonne foi, qu'une auſſi grande Religieuſe auroit mérité, pour bien faire connoître ſon éminente ſainteté, une autre plume que la mienne ; mais le reſpect dont je ſuis pénétré pour l'Auguſte & ſainte Princeſſe qui a daigné jeter les yeux ſur moi, pour cet Ouvrage, m'ont fait paſſer ſur toute autre conſidération.

La vénérable ſœur Marie de l'Incarnation mérite d'autant mieux d'être connue en France, & ſur-tout par les Carmélites de ce Royaume, qu'elles doivent la regarder comme leur Fondatrice. M. de Bérule, M. Gallemand & quelques autres grands perſonnages de ce tems, avoient tenté de procurer à la France, des filles de ſainte Théreſe ; mais en liſant cette Hiſtoire, on ſe convaincra aiſément, que comme le Seigneur avoit, de toute éternité, deſtiné cette grande Sainte à être la réformatrice de l'Ordre du Carmel en général, il avoit également choiſi, par préférence à toute autre, Madame

Acarie * pour être la Fondatrice de ce ſaint Ordre en France. Pour peu d'ailleurs qu'on ait d'idée de la ſainte réformatrice & qu'on ait lu ſon Hiſtoire, l'on appercevra une conduite égale du Seigneur envers ces deux grandes ames, & une conformité parfaite entr'elles, d'eſprit, de lumieres, de zele, de courage, de prudence, de talens, & de vertus, d'épreuves même & de ſouffrances qui rendent des plus ſenſibles, le paralelle qu'on en peut faire.

1°. Sainte Théreſe, en effet, a été ſpécialement inſpirée de Dieu, pour mettre la réforme dans ſon Ordre; elle a plus d'une fois communiqué, ſur cela, ſes déſirs & ſes révélations à ſes Directeurs, qui les ont toujours reconnues venir de l'eſprit de Dieu; de même Madame Acarie a été long-tems inſpirée de travailler à l'établiſſement de la réforme en France. Sainte Théreſe lui a, plus d'une fois, apparu, comme on le verra dans cet Ouvrage, pour lui faire connoître que la volonté de Dieu étoit qu'elle

* C'eſt ainſi que je la nommerai, pour me conformer à la façon de parler de notre tems.

travaillât à cette importante entrepriſe.

2°. Quelque vraies que fuſſent les révélations de ſainte Théreſe, ſur la réforme du Carmel, & quoique ſes Directeurs en jugeaſſent ainſi, Dieu permit qu'elles fuſſent long-tems combattues & rejettées par les perſonnes en place, qui pouvoient l'autoriſer & la ſoutenir dans ſon entrepriſe. Lorſque Madame Acarie parla d'établir des Carmélites en France, & ſur-tout de faire venir, pour cet effet, des Carmélites d'Eſpagne, elle éprouva mille difficultés, même de la part des perſonnes de mérite auxquelles elle communiquoit ſes vues; plus d'une fois on lui fit regarder ce projet comme impoſſible, en lui objectant que des perſonnes qui avoient plus de talens & de capacité qu'elle, s'étoient vues obligées de n'y plus penſer.

3°. Lorſque les perſonnes de conſidération, auxquelles la pieuſe Théreſe avoit communiqué ſes deſſeins, furent bien convaincues que cette ſainte fille étoit portée, par l'eſprit de Dieu, à entreprendre la réforme, & qu'en vertu de leur conſentement,

elle eut commencé à mettre la main à l'œuvre, l'Enfer qui prévit à combien d'ames cette réforme procureroit le ſalut, lui ſuſcita des contradictions, des obſtacles & des perſécutions ſans nombre. On verra dans la vie de la ſœur Marie de l'Incarnation que lorſqu'elle eut enfin obtenu des perſonnes auxquelles elle déféroit entiérement, de travailler à ſon établiſſement, & lorſqu'elle entreprit ſur-tout le grand bâtiment de la rue Saint-Jacques, elle ſe vit expoſée à une infinité de cenſures, de railleries, d'injures même & de calomnies.

4°. Tout le monde ſait les peines & les fatigues auxquelles ſe livra ſainte Théreſe, lorſqu'elle commença ſa réforme: avec un corps délicat, épuiſé par des infirmités habituelles, que de démarches, que de voyages, elle entreprit, ſoit pour faire de nouvelles fondations, ſoit pour affermir celles qu'elle avoit déjà faites, ſoit pour ſolliciter & ſe procurer des Protecteurs contre les ennemis de la religion & de ſa réforme! Il en fut ainſi de Madame Acarie; il ſeroit difficile d'exprimer les courſes & les fatigues qu'elle ſe donna pour faire

agréer ſon projet & pour l'exécuter. Avec la plus grande foibleſſe, cauſée par de longues & de fréquentes maladies, & ſur-tout par une cuiſſe rompue juſqu'à trois fois, que de voyages elle entreprit, pour des fondations qui, ſans tous ſes travaux & ſa prudence, n'euſſent pu réuſſir! Pour les multiplier, elle eût volontiers parcouru toutes les Villes du Royaume, ſi ſes Directeurs & ſon époux le lui euſſent permis.

5°. Mais outre ces ſoins, ces travaux extérieurs auxquels cette ſainte femme ſe livroit volontiers, & même avec joie, pour faire réuſſir cet établiſſement, que de peines intérieures n'eut-elle point à ſouffrir, à l'exemple de la ſainte réformatrice, & qui ne furent connues que de Dieu & de ſes Directeurs! peines cauſées par des contradictions qu'elle éprouvoit ſans ceſſe & de toute part; par les lenteurs de la Cour de Rome à accorder les permiſſions qu'on lui demandoit; par le peu de capacité de pluſieurs filles qu'elle avoit raſſemblées pour les former à l'eſprit du Carmel; par la lâcheté de quelques autres qui, avec des talens, manquerent de cou-

rage & retournerent au ſiecle ; par la malice des Démons qui lui apparoiſſoient ſouvent ſous des figures hideuſes, pour l'effrayer & la détourner, par leurs menaces, d'une œuvre qui devoit enlever une infinité d'ames à l'Enfer.

6°. Pour continuer ce parallele, je pourrois ajouter ici ce qu'on reconnoîtra aiſément, en liſant mon Ouvrage, les mêmes vertus & les mêmes qualités de l'eſprit & du cœur, dans la Fondatrice du Carmel de France, que dans la Réformatrice du Carmel en général : même intelligence, même ſagacité, même ſageſſe à prendre, pour réuſſir, les moyens les plus propres & les plus efficaces ; même courage, même intrépidité à braver tous les obſtacles, à ſurmonter toutes les difficultés ; même vivacité d'amour pour Jeſus-Chriſt ; même ardeur à étendre ſa gloire ſur la terre ; même zele pour la ſanctification des ames ; même connoiſſance des voies de perfection les plus ſublimes & les plus sûres, & même adreſſe, même talent à les bien faire connoître aux autres, à les faire aimer & pratiquer. Voilà ce qu'ap-

percevront facilement les filles du Carmel & celles sur-tout qui ont plus étudié la vie & l'esprit de leur sainte mere, & qui liront attentivement celle de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation : ce qu'elles appercevront encore, en lisant ce livre que je leur présente, c'est que par l'ordre que j'y ai mis & les réflexions que j'y ai insérées, j'ai eu principalement en vue, non-seulement de les édifier, mais de plus, de leur montrer, dans la doctrine de cette sainte Religieuse, comme dans sa conduite, le vrai chemin de la perfection & les moyens les plus sûrs pour elles, d'y arriver, aussi bien que pour toutes les autres épouses de Jesus-Christ.

Cependant comme cette Religieuse a passé une partie de sa vie, au milieu du monde & dans les liens du mariage, les personnes qui se trouvent dans cet état, & qui, bien éloignées de vouloir suivre le torrent du siecle, & de se conformer à ses pernicieuses maximes, desirent sincérement de travailler à leur sanctification, trouveront dans la premiere partie de cet Ouvrage, un modele de conduite

bien propre à les préſerver des dangers, ſans nombre, auxquels elles ſont ſans ceſſe expoſées ; conduite qui ſuffira pour anéantir, au jugement de Dieu, les vains prétextes, les impoſſibilités chimériques qu'alléguent tant de femmes mondaines, pour ſe diſpenſer des devoirs & des pratiques qu'exige d'elles, le titre de Chrétiennes qu'elles portent & qu'elles ne ceſſent de déshonorer, par une vie paſſée dans la diſſipation, dans la molleſſe & dans un oubli criminel de leur Dieu & de leur ſalut.

J'ai diviſé mon Ouvrage en quatre parties. La premiere contient la naiſſance de Madame Acarie, ſon état de fille, de femme & de veuve. La ſeconde partie comprend ſon entrée en religion, la vie édifiante qu'elle y a menée & ſa ſainte mort. Dans la troiſieme partie, je fais connoître l'excellence & la ſublimité de ſes vertus & pluſieurs actes héroïques qu'elles lui ont fait produire & qui n'ont pu entrer dans le corps de l'Ouvrage. La quatrieme partie fera connoître les graces & les faveurs ſingulieres qu'elle a reçues du Seigneur, & de plus les faits miraculeux qu'elle

a opérés pendant ſa vie, ou qui, par ſon interceſſion, ont éclaté, après ſa mort.

Je crois, avant de déterminer cette préface, devoir déclarer que ſi j'ai donné quelquefois à la ſœur Marie de l'Incarnation, les titres de ſainte ou de bienheureuſe, je n'ai entendu les lui attribuer que dans le ſens qu'on les attribue communément, dans le monde même, aux perſonnes qui menent, dans leur état, une vie exemplaire & conforme à l'eſprit de Jeſus-Chriſt & aux maximes de ſon Evangile. Je ſuis bien éloigné de vouloir, autant ſur l'état de cette Religieuſe que ſur ces faits miraculeux que j'ai cru devoir rapporter, prévenir le jugement de la ſainte Egliſe, ma mere, à laquelle je me ferai, juſqu'à mon dernier ſoupir, un plaiſir comme un devoir & un honneur de ſoumettre abſolument ma perſonne, mes ſentimens & mes écrits.

Il ne me reſte qu'à conjurer les perſonnes qui liront ce livre, & les ſaintes filles du Carmel ſur-tout, pour leſquelles je ſuis & je mourrai plein d'eſtime, de vénération & d'attachement, de prier le Seigneur pour

moi, & de lui demander que ce petit Ouvrage que j'ai composé pour la sanctification des autres, ne soit pas, un jour, pour moi, le sujet d'une plus grande condamnation. Ainsi soit-il.

Addition à la Préface.

Mon Ouvrage achevé & prêt d'être livré à l'Imprimeur, j'ai appris qu'il y avoit une autre vie imprimée de la sœur Marie de l'Incarnation, composée par le Pere Hervé, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire; après bien des recherches, j'ai enfin réussi à me la procurer; elle m'a paru en général, mieux écrite que celle de M. Duval: mais outre que le style annonce encore un Ouvrage fait depuis plus d'un siecle, il regne peu d'ordre dans les faits qui se trouvent d'ailleurs noyés dans des réflexions trop étendues & quelquefois étrangeres, & qui en font plutôt un livre de piété sur les vertus chrétiennes & religieuses, que l'Histoire d'une Sainte.

VIE
DE LA VÉNÉRABLE
SŒUR MARIE
DE L'INCARNATION,

Religieuse Converse Carmélite, dite dans le monde, Mademoiselle ACARIE.

LIVRE PREMIER.

LA Sœur *Marie de l'Incarnation*, de laquelle j'entreprends l'Histoire, n'aquit à Paris, l'an 1565, le premier Février; son pere *Nicolas Aurillot*, Seigneur de *Champlatreux*, Maître des Comptes à Paris, & sa mere *Marie l'Huillier*, étoient, l'un & l'autre, d'une très-ancienne Noblesse. Affligés de ne pouvoir conserver d'enfans qui mouroient en naissant, & avant qu'on pût

Sa naissance.

Ses parens.

leur conférer la grace du Baptême, Madame Aurillot, du consentement de son époux, voua celui qu'elle portoit dans son sein, à la sainte Vierge & à saint Claude, promettant à Dieu, s'il daignoit le conserver, de le vêtir de blanc, jusqu'à l'âge de sept ans, & de le présenter alors à une Eglise consacrée, sous le nom de la Mere de Dieu. Le Seigneur bénit ces pieux engagemens; la Dame accoucha heureusement d'une fille qui fut baptisée le 2 de Février, fête de la Purification de la sainte Vierge. On lui donna le nom de *Marie*, ce qui fut comme un présage de la tendre dévotion qu'elle eut, toute sa vie, envers la Reine du Ciel.

Ses bonnes qualités.

Dès son bas âge, on apperçut dans cet enfant, d'excellentes qualités. Bien loin de montrer de la légéreté, de l'humeur, des caprices, de l'attachement à ses volontés, défauts assez communs dans l'enfance, elle manifestoit en tout, au contraire, beaucoup de douceur, de docilité & une modeste gravité qui la faisoient admirer de tous ceux qui la voyoient. Lorsqu'elle eut atteint sa septieme année, Madame Aurillot, pour accomplir entièrement le vœu qu'elle avoit fait, la mena à *Notre-Dame de*

Lieſſe. Après l'avoir préſentée, avec beaucoup de dévotion, à la ſainte Vierge, elle donna aux pauvres, les habit blancs que l'enfant avoit portés juſqu'alors. Il n'eſt que trop commun de voir des femmes du monde, & du grand monde ſur-tout, qui n'ont ſouvent de chrétien que le nom, abandonner les enfans que le Seigneur leur a donnés, à des Domeſtiques aſſez ſouvent ſans éducation, ſans ſentimens, ſans talens, & le plus ſouvent encore, ſans religion, ſans piété, & ſans mœurs, ou qui les confient à quelques Communautés Religieuſes dont le choix quelquefois prouve que leur intention a bien plus été de ſe délivrer des ſoins & des embarras qu'exigent toujours les enfans, que de leur procurer une éducation raiſonnable & vraiment chrétienne; & encore la troublent-elles ſouvent cette éducation, & trouvent-elles le moyen d'en anéantir le fruit, en les faiſant ſortir fréquemment de leur retraite, ſous le prétexte d'une affection ou déſordonnée, ou quelquefois purement extérieure. Madame Aurillot avoit trop de religion pour tenir une pareille conduite; quoiqu'elle ſe fût appliquée à inculquer elle-même dans l'eſprit & dans le cœur de ſa fille, & dès ſon bas

âge, les principes & les grandes vérités du chriſtianiſme, afin de la mieux préſerver de la contagion du monde, & pour lui conſerver plus ſûrement la grace de ſon baptême, dès qu'elle fut parvenue à l'âge de onze ans, elle la mit penſionnaire à l'Abbaye *de Long-Champ*, où elle avoit une ſœur appellée *Iſabelle l'Huillier*. Cette tante & les autres Religieuſes de cette maiſon, qui vivoient dans la plus grande régularité, ayant bientôt reconnu les bonnes qualités de la jeune perſonne, ſe firent un plaiſir comme un devoir de l'inſtruire & de la former à la vertu. Mademoiſelle Aurillot répondit parfaitement aux vues de ces ferventes épouſes de Jeſus-Chriſt. Docile à toutes leurs inſtructions, touchée de plus, de tant de bons exemples qu'elle avoit ſans ceſſe devant les yeux, elle conçut, dans très-peu de tems, des ſentimens de piété que prennent communément les jeunes perſonnes élevées dans le cloître, mais qui le plus ſouvent ne durent qu'autant qu'elles l'habitent. Celle de notre jeune penſionnaire parut d'abord également tendre & ſolide; auſſi la conſerva-t-elle heureuſement toute ſa vie: elle aſſiſtoit exactement à l'Office Divin, & avec un

Elle eſt penſionnaire à Long-Champ.

Ses progrès dans la vertu.

extérieur de religion peu ordinaire aux perſonnes de ſon âge. Pour être plus recueillie & moins diſtraite, elle ſe retiroit à l'écart; elle eut dès-lors l'eſprit aſſez formé & le cœur aſſez chrétien, pour connoître & admirer ce bel ordre, & cette ſuite de ſaints exercices qui font toute l'occupation des perſonnes conſacrées au Seigneur dans la religion. Elle ſe ſervoit de ces conſidérations pour s'élever à Dieu & pour nourrir ſa dévotion : elle avoit en tout tems, mais à l'Egliſe ſur-tout, & pendant la priere, un extérieur ſi modeſte & ſi dévot, que les penſionnaires comme les Religieuſes ne pouvoient la voir ſans concevoir pour elle des ſentimens d'admiration, d'eſtime & d'attachement. Elle montroit une douceur de caractere qui la portoit à ne jamais contredire ſes compagnes; elle ſe faiſoit un devoir de leur céder toujours & en tout, plutôt que de diſputer & de réſiſter à leurs volontés. Douée de la plus grande innocence & d'une crainte exceſſive d'offenſer Dieu, on la voyoit ſouvent rougir en parlant.

Dieu permit qu'elle trouvât dans la ſainte maiſon qu'elle habitoit, tous les ſecours qui pouvoient ſervir à la per-

fection de ſon ame. Un Religieux de ſaint François, confeſſeur de la communauté, homme rempli de l'eſprit de ſon état, voyant la docilité & les excellentes diſpoſitions de la jeune penſionnaire, s'appliqua à la former, par de ſolides & fréquentes inſtructions, à la pratique de toutes les vertus du chriſtianiſme; elle trouva le même avantage & les mêmes ſecours, dans la maîtreſſe des novices, ſœur *Jeanne de Mailly*, qui, pour ſon éminente vertu, fut élue dans la ſuite, Abbeſſe du Monaſtere. Mademoiſelle Aurillot profita ſi bien & des bons exemples qu'elle avoit devant les yeux, & des inſtructions ſolides qu'on lui donnoit, qu'après avoir été moins d'un an, dans la communauté, n'étant âgée que de douze ans, on la jugea capable de faire ſa premiere communion. Ce trait de ſa vie prouve d'autant plus les grands progrès qu'elle avoit faits dans la piété, que les communions étoient rares alors, & qu'il n'étoit point ordinaire de faire communier auſſi promptement les jeunes perſonnes. Par cette ſainte action à laquelle la jeune Aurillot s'étoit long-temps préparée avec le plus grand ſoin, & qu'elle avoit faite avec la plus grande ferveur, le

Sa premiere communion.

Seigneur parut prendre comme une nouvelle poſſeſſion de ſon cœur. Elle ſentit, en recevant, pour la premiere fois, ſon Dieu dans le ſacrement, de ſi douces conſolations & des attraits ſi puiſſans d'amour, qu'elle conçut dès-lors du dégoût pour toutes les choſes de la terre, & un deſir ardent de ne vivre déſormais que pour lui. Toute ſa vie elle ſe ſouvint de ces graces ſignalées qu'elle avoit reçues dans cette premiere communion; auſſi lui entendit-on dire ſouvent, dans la ſuite, qu'il étoit bien important de faire faire la premiere communion aux jeunes perſonnes, lorſqu'elles ſont encore dans l'innocence, leur ame étant alors beaucoup plus ſuſceptible des graces du Ciel; maxime ſage, bien plus conforme à l'eſprit de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe, que celle de ces faux Docteurs qui, ſous le prétexte d'un défaut de perfection mal entendu, privent, pendant bien des années quelquefois, de jeunes perſonnes, des grandes graces attachées à cette ſainte action; maxime qu'elle ſuivit en effet, & avec le plus grand ſuccès, envers les enfans que le Seigneur lui donna. Lorſqu'il lui arrivoit de ſe livrer à quelques légéretés, ou de commettre quelques-unes

Ses bons effets.

de ces petites fautes inévitables, en quelque sorte, à l'humanité & à la jeuneſſe ſur-tout, elle en concevoit tant de douleur, qu'elle alloit, les larmes aux yeux & pleine de confuſion, comme ſi c'euſſent été des fautes grieves, s'en accuſer à ſa maîtreſſe, la priant de lui impoſer une pénitence. La vertueuſe Religieuſe voyant & admirant les ſaintes diſpoſitions de cette jeune perſonne, s'appliqua, plus que jamais, à la former à la vertu & à la piété ; elle lui inſpira ſur-tout une grande dévotion envers la Reine du Ciel ; elle l'accoutuma dès-lors à dire, tous les jours, le chapelet, & lui apprit à méditer, en le diſant, ſur les myſteres de la mere de Dieu, ce qui lui fut fort utile dans la ſuite, lorſque ſe trouvant dans des états extraordinaires d'union à Dieu, elle ſe voyoit incapable de réciter la plus courte priere vocale. Elle en témoigna dès-lors à cette bonne maîtreſſe, la plus vive reconnoiſſance, & la converſa toute ſa vie, diſant ſouvent qu'elle lui avoit les plus grandes obligations, & de lui avoir appris, ſur-tout, à s'entretenir avec Dieu, dans la méditation.

Sa ſageſſe. Dans un âge où les jeunes perſonnes ne font voir, pour l'ordinaire, qu'in-

conséquences & légéretés, elle montroit une si grande maturité de jugement dans ses paroles, tant de sagesse, de prudence dans ses réponses, que l'Abbesse elle-même se trouvant toujours très-bien de ses conseils, ne manquoit point de la consulter, lorsqu'il se présentoit quelque affaire importante.

Elle sort du couvent.

Cette jeune Demoiselle eût bien souhaité ne sortir jamais de la sainte retraite qu'elle habitoit, & dans laquelle il lui étoit si facile de servir Dieu, ou d'y rester du moins encore bien des années; mais ses parens qui avoient des vues opposées aux siennes, la rappellerent auprès d'eux, en sa quatorzieme année. Que de jeunes personnes, après avoir habité, & la plupart, pendant de longues années, des maisons Religieuses, paroissent les quitter avec la plus grande satisfaction, oublient bientôt les instructions chrétiennes qu'elles y ont reçues, & se livrent, avec passion, aux vanités frivoles & aux faux plaisirs que leur offre le monde!

Elle persévere dans la piété.

Mademoiselle Aurillot se comporta bien différemment. Sortie à regret de sa chere solitude, les principes de religion & de piété qu'elle y avoit puisés, étoient trop profondément gravés dans

ſon eſprit & dans ſon cœur, pour pouvoir en être auſſi promptement bannis; elle continua, autant qu'il lui fut poſſible, les excercices & les pratiques de dévotion auxquels elle s'étoit aſſujettie pendant ſon ſéjour à *Long-Champ*. Convaincue intérieurement du néant du monde & de tous ſes biens, connoiſſant d'ailleurs les dangers ſans nombre qu'il préſente à ceux qui s'attachent à lui, elle s'affermiſſoit, chaque jour, dans le mépris & dans la haine de ce cruel ennemi de Jeſus-Chriſt & de notre ſalut. Elle reſpiroit ſans ceſſe après le moment auquel elle pourroit l'abandonner pour toujours & ſe conſacrer, ſans réſerve, à ſon Dieu, dans le ſaint état de la religion. Elle ne tarda pas à faire connoître à ſes parens, ſes ſentimens & ſes deſirs; elle leur demanda, avec inſtance, de ſe faire Religieuſe à l'Hôtel-Dieu de Paris, afin de pouvoir ſe dévouer entiérement au ſervice des pauvres. Monſieur & Madame Aurillot furent d'autant plus ſurpris de cette demande, que, dans ces tems malheureux de troubles & de guerres excités par les hérétiques, rien n'étoit plus rare que de voir une jeune perſonne, de condition ſur-tout, embraſſer l'état reli-

Son attrait pour l'état Religieux.

gieux. Ils avoient d'ailleurs sur leur fille des vues bien opposées ; elle fut absolument refusée. Ce refus lui fut sensible ; mais il ne lui fit rien changer de ses dispositions & de sa conduite. Plus d'une fois même elle se hasarda de réitérer ses demandes ; puis voyant, de la part de ses parens, une inflexible opposition, elle abandonna son sort à la Divine Providence, & ne leur parla plus de sa vocation. Cela ne l'empêchoit pas cependant de les entretenir quelquefois, & les compagnies du monde, dans lesquelles elle se trouvoit, de l'état religieux en général, du bonheur qu'y goûtent les personnes qui l'ont embrassé, des pieuses & saintes pratiques qui l'avoient tant de fois édifiée à *Long-Champ*.

Son mépris pour le monde.

Obligée de vivre, contre son attrait, au milieu du monde, elle s'éloignoit le plus qu'elle pouvoit des compagnies. Lorsqu'elle étoit forcée de s'y trouver & de se parer, elle ne le faisoit qu'avec regret & en versant des larmes : voilà, sans doute, ce qu'auront peine à comprendre tant de jeunes personnes, qui follement entêtées des vanités du siecle, emploient chaque jour, en ajustemens, en parures, un tems considérable, tems

précieux, de la perte duquel elles rendront, un jour, un terrible compte au Seigneur.

Duretés de sa mere à son égard.

Madame Aurillot, quoiqu'avec de la religion, tenoit encore, comme tant d'autres, aux uſages & aux maximes du monde. Elle toléra d'abord toutes les dévotions de ſa fille, dans l'eſpérance que la fréquentation du monde l'en dégoûteroit enfin; mais voyant ſes eſpérances fruſtrées, & que la jeune perſonne perſévéroit dans ſon dégoût de tout ce que le monde offre de plus flatteur, elle commença à lui faire connoître ſon mécontentement; elle uſa d'abord de paroles ſéches & mortifiantes; puis ne voyant aucun changement, aux paroles, elle ajouta une conduite pleine de dureté. La jeune Aurillot ſe vit maltraitée & de toute maniere. Dans le froid le plus rigoureux, on l'empêchoit de s'approcher du feu; cette inhumanité fut portée ſi loin, que ſes pieds gelerent, & que les Chirurgiens pour la guérir, furent obligés de lui enlever un os. Elle ſouffrit cette douloureuſe opération avec une patience & une fermeté qui firent l'admiration de tous ceux qui en furent témoins. Une vertu qui n'eſt point éprouvée, ne ſera

jamais qu'une vertu foible & superficielle. Le Seigneur destinant cette ame, à faire, dans la suite, de grandes choses & à souffrir de grandes croix pour sa gloire, lui fit comprendre alors, & pour la premiere fois peut être, ce que dit le Saint-Esprit, que tout ame qui se dispose à servir Dieu & à s'attacher uniquement à lui, doit s'attendre à de rudes & à de fréquentes épreuves. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce triste accident ne fit rien changer à la mere, de sa dureté envers sa fille; & ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est que la fille se montra toujours remplie du plus tendre attachement & de la soumission la plus respectueuse envers sa mere. Elle continua de souffrir, avec la plus grande résignation, & sans se permettre le moindre murmure, la plainte la plus légere.

On la marie. Bien des parens, faute d'instruction & de foi, se croyant les arbitres absolus de la destinée de leurs enfans, ne craignent point de les engager, malgré eux, dans des états où le Seigneur ne les appelle point, ce qui cause, le plus souvent la perte éternelle de ces parens, trop peu chrétiens, & celle quelquefois de ces victimes de leur ambition

ou de leur caprice. La vocation à la vie Religieuſe étoit vraie dans Mademoiſelle Aurillot, & venoit de la grace ; on la força cependant d'entrer dans l'état du mariage, pour lequel elle avoit la plus grande répugnance. Le Seigneur avoit ſes vues, en le permettant, & bien différentes de celles de ſes parens, il voulut qu'après avoir parfaitement connu le monde, ſa vanité & ſes dangers, elle devînt, autant par la ſageſſe de ſes conſeils, que par ſa conduite réguliere & chrétienne, un modele aux perſonnes deſtinées, par ſa Providence, à vivre dans cet état, & que de plus, elle ſe livrât, pendant ſon ſéjour dans le ſiecle, à une infinité de bonnes œuvres qui devoient tendre à ſa gloire, & ſurtout à l'établiſſement, en France, d'un Ordre célebre, comme nous le verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire.

M. Acarie ſon époux.

Mais Dieu voulut auſſi qu'elle fût unie par liens du mariages, à un homme digne d'elle, en quelque ſorte ; qui, doué de probité & de religion, la laiſsât vivre & dans l'éloignement du monde & dans la pratique des devoirs de la religion. Cet époux fut Monſieur Acarie, homme de condition, fils unique, héritier de très-grands biens : il avoit perdu

ſon pere, dès ſon bas âge ; ſa mere, femme vraiment chrétienne, s'appliqua dès-lors à le former à la piété ; l'enfant parut bientôt correſpondre aux ſoins de ſa vertueuſe mere, ſa plus grande ſatiſfaction étoit d'aſſiſter aux Offices de l'Egliſe, d'entendre la parole de Dieu, & de fréquenter les Eccléſiaſtiques les plus vertueux. Etant penſionnaire au College de Navarre, malgré les différens exercices auxquels il étoit aſſujetti, il récitoit exactement, chaque jour, les heures Canoniales. Il avoit choiſi, pour ſon confeſſeur, un prêtre de la Paroiſſe de ſaint Etienne du Mont, qui avoit la réputation d'un ſaint, & qui s'occupoit principalement à confeſſer de jeunes écoliers ; fonction du miniſtere, en général trop négligée, & qui produiroit cependant de grands avantages à l'Egliſe & à la ſociété. Le jeune Acarie ſe confeſſoit tous les mois ; ſon confeſſeur voyant qu'il faiſoit de grandes aumônes de l'argent que ſa mere lui donnoit pour ſes menus plaiſirs, l'engagea à ſoulager ſur-tout les prêtres Anglois chaſſés de leur patrie, pour la foi. Il entretint ainſi, pendant pluſieurs années, un Docteur célebre de l'Univerſité d'Oxford. L'argent que le jeune

Sa piété.

Sa charité.

écolier recevoit, ne suffisant pas pour soulager tous les pauvres qui avoient recours à lui, il les recommandoit à sa mere, qui se faisoit un plaisir de seconder les pieuses intentions de son cher fils, & remercioit souvent le Seigneur, d'avoir mis, dans ce jeune cœur, des sentimens d'une tendre compassion envers les malheureux. Que de graces & de bénédictions du Ciel se procureroient & les parens, s'ils montroient autant de zele que Madame Acarie, pour le salut de leurs enfans, & les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, si elles imitoient la conduite du jeune & charitable Acarie!

Il étudie à Orléans.

Les études du College finies, il fut envoyé à Orléans pour y apprendre le droit. Il vit là des Eglises renversées, & tous les affreux ravages que les Calvinistes y avoient faits. Plein de religion & de foi, il conçut dès lors la plus grande horreur pour l'héréſie en général, & pour celle sur-tout qui avoit commis tous ces excès. L'on verra dans la suite de cette Histoire, tout ce qu'il fit contre elle, & les disgraces que son zele lui attira.

Il est reçu Maître des Comptes.

Apres s'être appliqué pendant deux ans à l'étude de la Jurisprudence, &

ujours également fidele à ſes exercices
e piété, ſa mere le rappella à Paris,
: le fit recevoir dans une charge de
Maître des Comptes. Il ne s'agiſſoit
lus que de lui donner une épouſe :
cette mere chrétienne penſa bien moins,
dans le choix de la perſonne, à l'éleva-
tion & à la fortune, qu'à la vertu &
aux bonnes qualités : ſachant, comme
le dit Salomon, qu'une bonne épouſe
eſt un don de Dieu, elle fit dire un
très-grand nombre de meſſes, & fit
elle-même beaucoup de prieres, pour
l'obtenir du Ciel. Le jeune Acarie ju-
geant, comme ſa mere, combien il lui
ſeroit avantageux de s'unir à une per-
ſonne qui eût de la vertu & des incli-
nations conformes aux ſiennes, fit auſſi,
à cette intention, beaucoup de prieres
& de bonnes œuvres. Des diſpoſitions
du fils & de la mere, auſſi pures & auſſi
chrétiennes, ne pouvoient manquer de
plaire au Seigneur. Parmi pluſieurs jeu-
nes perſonnes qu'on eut à choiſir, la
préférence fut donnée à Mademoiſelle
Aurillot. A la naiſſance, à de grands
biens, à une figure agréable, la jeune
perſonne joignoit, comme je l'ai déjà
dit, d'excellentes qualités, & ſur-tout
beaucoup de vertu & une piété des plus

Il épouſe Mademoiſelle Auſillot.

ſolides. Lorſque Madame Acarie eut bien connu ſa bru, elle remercia ſouvent le Seigneur d'avoir donné à ſon fils une épouſe qui reſſembloit à la femme forte, dépeinte par le ſaint Eſprit; elle conçut pour elle un attachement des plus tendres, & auquel la jeune Dame correſpondit parfaitement. Ainſi l'on vit alors, ce que l'on ne voit pas toujours, ce que l'on voit même aſſez rarement, une belle-mere & une belle-fille s'aimer véritablement, vivre dans la plus grande union & dans la plus parfaite intelligence.

Elle perſévere dans la piété.

Si de jeunes perſonnes élevées dans le cloître conſervent quelque tems les principes de religion & les ſentimens de piété qu'elles y ont puiſées, il eſt aſſez rare de les voir perſévérer dans ces heureuſes diſpoſitions, après les engagemens du mariage: à peine ſont-elles entrées dans cet état, que, ſéduites par le monde qui leur préſente alors tout ce qu'il a de plus brillant & de plus flatteur, on les voit ſe livrer entiérement à ſes vanités, à ſes plaiſirs, & perdre, en très-peu de temps, les fruits d'une éducation toute chrétienne. Il n'en fut pas ainſi de la jeune dame Acarie; ſa vertu & ſa religion étoient trop ſolides pour

disparoître aussi promptement. On la vit, dans l'état du mariage, & au milieu du monde le plus brillant, aussi chrétienne & aussi pieuse qu'elle l'avoit paru jusques-là. Elle eût même volontiers, dans cet état, conservé sa simplicité & sa modestie ordinaires dans ses habits ; mais sa belle-mere & son mari exigeant d'elle qu'elle se conformât aux modes, & qu'elle s'habillât comme toutes les personnes de son rang ; docile à leurs volontés, elle se fit un devoir de s'y conformer. Bien loin cependant d'attacher son cœur à de pareilles miseres, de profiter des intentions des deux personnes auxquelles elle devoit le respect & la soumission, & de s'en faire un prétexte, comme on le voit quelquefois, pour se livrer à des parures & à des vanités excessives, & souvent indécentes, elle gémissoit, comme Esther, de se voir dans la nécessité de se conformer, en cela, aux usages du monde qu'elle mépriſoit & qu'elle détestoit dans son cœur. Elle s'appliquoit cependant à retrancher absolument tout ce qu'elle jugeoit le plus opposé à la plus exacte modestie ; bien différente de ces femmes du monde qui ne rougissent point de passer à s'habiller & à se parer une par-

tie conſidérable de la journée, elle regardoit, avec raiſon, comme un tems perdu, celui qu'elle y employoit; & quoiqu'elle l'abrégeât le plus qu'il étoit poſſible, elle le regrettoit encore: s'en plaignant un jour à ſa belle-mere, & lui diſant qu'elle deſireroit avoir un ſeul habillement qui pût ſe mettre tout d'un coup, cette vertueuſe dame lui dit, par une eſpece de prophétie qui lui annonçoit pour l'avenir l'habit des Carmélites, *ma fille, cela ſera un jour; mais pour le préſent, il n'y faut pas penſer.*

Piété de ſa femme-de-chambre.

On lui avoit donné, dès ſa ſortie de Longchamp, une femme-de-chambre appellée *Andrée Levoix*, qui la ſuivit étant mariée: cette fille étoit auſſi pieuſe que ſa maîtreſſe; elles faiſoient enſemble leurs prieres, leurs lectures & tous leurs exercices de piété; elles ſe communiquoient réciproquement leur intérieur; elles étoient même convenues pour ſe mieux corriger de leurs défauts, & pour s'avancer plus ſûrement dans la voie du ſalut, de s'accuſer tous les ſoirs l'une à l'autre des fautes qu'elles auroient pu faire dans le jour: la dame voulut continuer cette pratique après ſon mariage. Le premier jour elle ſe mit à l'ordinaire à genoux devant cette fille,

& commença à lui dire ſes fautes les plus légeres avec de grands ſentimens de douleur la pieuſe Andrée croyant ne devoir plus alors condeſcendre aux deſirs de ſon humble maîtreſſe, ſe détourna & ſe boucha même les oreilles pour ne la point entendre ; mais on fit inſtance, on ordonna, il fallut enfin obéir & continuer cette pieuſe pratique. Lorſque l'une ſe laiſſoit aller à une trop grande diſſipation, ou ſe livroit à des propos un peu légers ou inutiles, l'autre par quelques ſignes, l'avertiſſoit, & auſſitôt l'on ceſſoit, & l'eſprit ſe retournoit vers Dieu.

Son parent M. de Champigny.

La jeune dame trouva dans le ſein de ſa famille un autre moyen de s'avancer dans la vertu : elle avoit un parent Conſeiller d'Etat, nommé M. de Champigny, homme d'une éminente pieté, qu'il ſut conſerver au milieu du plus grand monde, & qui lui fut d'un grand ſecours dans les premiers temps de ſon mariage ſur-tout ; lorſqu'elle s'étoit laiſſée aller devant lui à quelques légéretés ou à quelques vivacités aſſez naturelles à une perſonne de dix-neuf-ans, il ne manquoit point de lui en parler. Etant un jour dans un grand repas avec lui, elle ſe fit donner de gros pain par

mortification, & ne mangea que des mêts les plus communs : le bon & sage parent s'en apperçut; il prit son tems pour l'en reprendre & pour lui représenter qu'il falloit éviter toute singularité dans la dévotion. Toute sa vie elle se rappella & mit en pratique les sages conseils qu'il lui avoit donnés : elle en parloit souvent avec éloge & reconnoissance, témoignant le plus grand regret de l'avoir perdu. Un ami vraiment chrétien est, en effet, un trésor inestimable pour une personne & une jeune personne qui desire vivre au milieu du monde, selon l'esprit & les maximes de l'Evangile.

Elle lit des Romans.

Telles étoient les dispositions de la jeune Acarie, lorsqu'un événement assez léger en apparence, pensa les anéantir & avoir pour elle les suites les plus funestes. C'est encore un trait de ressemblance qu'elle eut avec sainte Théreſe, de laquelle elle devoit être un jour la fille, & en quelque sorte, la coadjutrice. Une amie trop livrée au monde & peu chrétienne dans le cœur, comme il ne s'en trouve malheureusement que trop, voyant que Madame Acarie aimoit beaucoup la lecture. lui prêta quelques romans. Quoiqu'elle ne les lût d'abord

que par pure curioſité, cette lecture commença cependant par lui deſſécher le cœur, & affoiblir inſenſiblement ſa dévotion : effet funeſte & trop ordinaire de ces pernicieuſes lectures. Que de perſonnes du ſexe pourroient avouer, ſi elles étoient de bonne foi, que c'eſt par de pareilles lectures qu'elles ont perdu des ſentimens de religion & de piété qu'on leur avoit long-tems inſpirés dans la retraite ! Monſieur Acarie s'apperçut heureuſement du changement que cette lecture produiſoit dans ſa jeune épouſe : il lui ôta ces ouvrages empoiſonnés : & lui mit à la place pluſieurs livres de dévotion & bien choiſis ; elle les lut d'abord par obéiſſance & enſuite avec goût : ayant lu dans un de ces livres cette belle ſentence de ſaint Auguſtin, & qu'on lit dans les écrits de ſaint François de Sales : *trop avare eſt un cœur à qui Dieu ne ſuffit pas ;* elle fut tout à coup ſi touchée, & ſe trouva ſi portée à aimer Dieu, & à n'aimer que lui, qu'il lui ſembla qu'elle avoit reçu un cœur nouveau. Toute ſa vie elle ſe la rappella cette ſentence, & l'effet qu'elle avoit produit dans ſon ame : elle l'avoit ſouvent à la bouche, & auroit deſiré la faire graver en tout lieu.

Elle éprouve des graces sensibles.

Il est peu de personnes, sur-tout si elles se sont livrées dès la jeunesse à l'esprit de piété, qui n'éprouvent quelques traits sensibles de la grace. Heureuses celles qui, bien loin d'y résister, s'en servent pour se détacher de plus en plus des créatures, & s'attacher plus étroitement à leur Dieu : tel fut l'excellent effet qu'ils produisirent dans l'ame de la jeune dame Acarie ; dès-lors elle ne s'occupa que de son Dieu, & n'eut plus d'autre désir que de le servir & de lui plaire. C'est depuis ce tems qu'elle se trouva souvent assaillie de sentimens de l'amour divin si violens, qu'elle en perdoit l'usage de ses sens, comme je le dirai dans la suite.

Son mépris du monde.

Elle mena une vie plus réguliere encore & plus retirée : devenue très-silentieuse, les visites & les compagnies lui étoient insupportables ; elle évitoit, autant qu'il étoit en elle, toute société ; elle ne pouvoit entendre parler du monde & de tout ce qui s'y passe : elle étoit toujours dans le plus grand étonnement de voir les personnes qui l'habitoient, s'en occuper, & en être affectées. Elle se retiroit les soirs dans son cabinet & passoit plusieurs heures à s'occcuper de Dieu, & à s'entretenir avec lui ; elle s'y livroit

Ses exercices de religion.

livroit ſouvent à des pénitences corporelles ; elle alloit les Dimanches & les Fêtes à la grand'meſſe de ſaint Gervais ſa paroiſſe, dans laquelle ſon mari avoit une chapelle. Y étant entrée un jour à huit heures du matin, elle y reſta juſqu'au ſoir ; ſa belle-mere & ſon mari extrêmement inquiets, après l'avoir fait chercher de tous côtés, envoyerent à cette chapelle un domeſtique qui l'y trouva comme morte, ſans mouvement ni reſpiration ; c'étoit une extaſe ; l'ayant fait revenir à elle avec beaucoup de peine, elle demanda ſi la meſſe étoit finie, & fut fort étonnée, lorſqu'on lui dit que la nuit s'approchoit.

Ses fréquentes extaſes.

Suivant, un jour, une proceſſion avec beaucoup de perſonnes, elle fut tout-à-coup ſaiſie d'un trait de l'amour divin ſi violent, qu'elle ne put le cacher ; il lui fit jetter un grand cri, qui ſurprit tous ceux qui l'entendirent. Elle tomba depuis, aſſez ſouvent, dans ces états extatiques & quelquefois même, en préſence de ſa belle-mere, qui attribuant ces effets, à quelque infirmité corporelle, voulut abſolument la faire voir à des Médecins. Ceux-ci peu accoutumés à voir de pareils états, & n'étant pas, ſans doute, fort portés à croire

aux opérations ſurnaturelles de la grace, jugerent, comme la jeune femme avoit beaucoup de couleur, que l'abondance du ſang étoit la cauſe de cette prétendue infirmité ; en conſéquence, ils la firent ſaigner, & ſi fréquemment, que le côté du corps où l'on avoit fait toutes les ſaignées, reſta comme mort, ne faiſant que très-difficilement ſes fonctions ordinaires, ce qui, toute ſa vie, l'incommoda beaucoup. Ces précautions n'empêcherent point cependant ces extaſes & les cris ſubits qu'elles occaſionnoient ; elles augmenterent même dans la ſuite ; ſa belle-mere n'y connoiſſant rien, en étoit très-affligée ; la jeune Dame elle-même, craignant les illuſions du Démon, n'étoit pas, ſur ſon état, ſans de grandes inquiétudes, juſqu'à ce qu'ayant conſulté un Religieux Capucin, très-inſtruit dans les voies extraordinaires, & lui ayant expoſé, avec la plus grande ſimplicité, tout ce qu'elle éprouvoit, il la raſſura en lui diſant que tout étoit l'opération du ſaint Eſprit, ce qui lui ôta, a-t-elle dit dans la ſuite, comme un poids de deſſus le cœur.

Déciſion d'un Capucin, ſur ſon état.

Dès-lors il lui ſembla voir les Cieux ouverts, tant ſon ame étoit dans la paix

& recevoit, chaque jour, de nouvelles lumieres & de nouvelles consolations. Ce saint Religieux étant, un jour, avec plusieurs personnes de piété qui comparoient l'état de la jeune Dame, à celui de sainte Catherine de Genes, de laquelle on venoit de donner la vie au public, il leur dit que ce qui se passoit dans l'ame de Madame Acarie, étoit plus grand encore & plus digne d'admiration, qu'on le reconnoîtroit un jour. M. Acarie rassuré sur l'état de son épouse, par ce Religieux, & par son confesseur, qui étoit un Jésuite fort éclairé, & convaincu par eux, que c'étoit Dieu qui agissoit extraordinairement dans cette ame, chercha à lui procurer des ouvrages qui traitoient de la Théologie mystique, comptant l'instruire & la soulager par-là. Il fit même traduire pour elle, la vie d'Angelle de Foligni, qu'on lui dit avoir été conduite par les mêmes voies; mais tous ces livres lui furent inutiles, parce que, comme elle l'a dit depuis, ils troubloient son intérieur. Bien loin de pouvoir se livrer à des lectures, elle étoit si ravie en contemplation, & si attirée par-là à l'union avec Dieu, qu'à peine pouvoit-elle réciter verbalement un *Aye Maria*. Cela

ſurprendra peut-être ceux qui n'ont aucune idée des voies extraordinaires du Seigneur envers certaines ames d'élite; mais ſainte Théreſe, ſainte de Chantal & pluſieurs autres, qu'on ne ſoupçonnera pas d'avoir été dans l'illuſion, ſe ſont trouvées, de leur propre aveu, dans une pareille impuiſſance.

Mécontentement de M. Acarie.

Monſieur Acarie voyant que ſon épouſe ne ſe ſervoit point des livres qu'il lui avoit procurés avec tant de ſoins & de dépenſes, ne comprenant rien à toute cette conduite, commença à la lui reprocher & à lui témoigner ſon mécontentement. Il lui citoit ſouvent d'autres femmes dévotes qui ſe comportoient autrement qu'elle; il s'appliquoit à la contrarier en tout, par l'avis même de quelques prêtres qui peu ſavans dans la ſpiritualité, condamnoient, comme lui, la conduite de la pieuſe Dame. Lorſqu'il ſavoit qu'elle devoit entendre quelques ſermons, il alloit voir les Prédicateurs; il les prévenoit ſur les prétendus défauts de ſon épouſe, & les prioit d'en parler en leur prédication; ceux-ci, pleins d'eſtime pour lui, faiſoient quelquefois, pour lui plaire, des ſorties vives & indiſcretes contre les femmes qui, par une fauſſe dévotion,

déplaiſent à leur mari & ne rempliſſent pas leurs devoirs, & cela, d'une maniere ſi claire & ſi circonſtanciée, que les Domeſtiques de Madame Acarie qui l'accompagnoient, lui dirent quelquefois, le ſermon fini, *qu'il falloit bien que Monſieur eût parlé au Prédicateur ;* elle ſouricit alors & leur diſoit *que cela paſſeroit.*

Elle ne reſſembloit cependant en rien à ces femmes du monde que dépeignoient ces prédicateurs, qui déshonorent la dévotion qu'elles profeſſent à l'extérieur, en ſe livrant à des œuvres & à des prieres déplacées & de pure caprice, qui leur font négliger, le plus ſouvent, leurs devoirs d'épouſes & de meres, & qui font par-là attribuer injuſtement à la dévotion, des défauts qu'elle ne connoît point, qu'elle interdit même & qui ne doivent être imputés qu'aux fauſſes dévotes. Perſonne ne fut plus attentive que la jeune Dame à remplir toutes ſes obligations ; elle ſeule s'occupoit de toutes les affaires de ſa maiſon, & ſon époux qui connoiſſoit ſes attentions & ſa capacité, lui en abandonnoit abſolument le ſoin ; elle étoit ſi convaincue de la néceſſité de s'y livrer, qu'on lui a entendu dire plus

Sa ſolide dévotion.

d'une fois, que ſi une femme ne s'y aſſujettiſſoit, il faudroit regarder comme diaboliques, toutes ſes prétendues bonnes œuvres, fuſſent-elles accompagnées d'extaſes & de miracles; auſſi montra-t-elle toujours la plus grande attention à plaire en tout à ſon mari, à exécuter ſes ordres, & à ne rien entreprendre, ſans lui en parler & ſans avoir ſon agrément.

Son obéiſſance à ſon mari.

Le Seigneur, pour la perfectionner & pour l'exercer ſur-tout à la vertu d'obéiſſance qu'elle devoit pratiquer un jour, dans la religion, permettoit ſouvent que Monſieur Acarie lui défendît de continuer ce qu'il lui avoit permis; elle le quittoit ſur le champ, puis s'il lui ordonnoit de le reprendre, elle s'y remettoit, lui montrant toujours la plus parfaite docilité.

Je crois devoir rapporter ici quelques traits de cette ſoumiſſion aveugle qu'elle avoit à toutes les volontés de ſon époux. Ayant obtenu de lui d'aller à Verdun, pour y conduire une Demoiſelle de condition qui vouloit être Religieuſe aux Recoletes de cette ville, il voulut être du voyage; paſſant par Soiſſons, il s'y arrêta & l'envoya, pour quelque affaire, aux Charmes, maiſon Religieuſe de

l'ordre de Fontevrault, & lui dit qu'il viendroit l'y trouver, un certain jour, à telle heure qu'il lui fixa ; mais ayant manqué de deux heures, le tems marqué, la Dame, inquiette & craignant qu'il ne fût allé à Paris, fit auſſitôt mettre les chevaux à ſa voiture, pour y retourner, au lieu d'aller à Verdun ; il arriva, dans ce moment, & ne put s'empêcher d'admirer la ponctualité de ſon épouſe & ſon attention à ſe conformer à ce qu'il vouloit. Elle avoit une ſi grande crainte de lui déplaire, qu'on l'a vu ſouvent abandonner, pour ſe conformer à ſes volontés, des affaires très-importantes, qu'elle avoit commencées avec ſon agrément. Etant allée, un jour, au Prieuré de l'Incarnation, rue ſaint-Jacques, pour donner ſes ordres, ſur le bâtiment qu'elle entreprit pour les Carmélites, comme je le dirai, en ſon lieu, elle entendit ſonner onze heures ; elle quitta bruſquement les perſonnes avec leſquelles elle étoit, leur diſant que Monſieur Acarie lui avoit dit de retourner, à cette heure-là, à la maiſon. Que de femmes du monde riroient d'une pareille ponctualité, & cependant que d'édifians ménages on verroit, à la place de tant de ſcandaleux qui exiſtent,

s'il y regnoit une pareille ſubordination! Ayant reçu, une autre fois, un ordre ſemblable de ſon mari, étant à pied, une femme de la Cour lui promit de lui envoyer ſon caroſſe, pour retourner chez elle; mais l'équipage ne paroiſſant point à l'heure indiquée, elle prit un laquais ſous le bras & retourna ainſi à la maiſon, avec tant de promptitude, malgré ſa grande foibleſſe, qu'elle en fut très-incommodée & obligée de reſter au lit pendant plus de quinze jours, ce qui ne l'affligea point, ſon mal n'étant l'effet que de ſon obéiſſance. Il lui eſt arrivé plus d'une fois, étant à l'Egliſe & prête de communier, de ſortir promptement, quelque ardeur qu'elle reſſentît pour la ſainte communion & de retourner à la maiſon, parce qu'on venoit lui dire que Monſieur Acarie la demandoit.

Son attachement pour lui.

Son attachement à ſon époux égaloit ſa ſoumiſſion à ſes volontés; tous les jours elle prioit Dieu pour lui, & le recommandoit aux prieres de toutes les perſonnes de piété qu'elle connoiſſoit. Comme il étoit d'une humeur gaie & extrêmement affable, autant à l'égard des Domeſtiques que de ſes enfans, elle avoit grand ſoin que les uns & les

autres n'en abuſaſſent, & qu'ils lui portaſſent, toujours & en tout, le reſpect qu'ils lui devoient. Lorſqu'il étoit incommodé, elle reſtoit jour & nuit auprès de lui, lui rendant toute eſpece de ſervice, même au-deſſus quelquefois de ſes forces; il falloit qu'il lui ordonnât d'aller prendre du repos: ſi elle ſouhaitoit quelque choſe de lui, pour ſa ſanté, pour n'avoir point à le contrarier, elle faiſoit venir ſon confeſſeur qui obtenoit de lui ce qu'elle deſiroit.

Attention de ſon mari pour elle.

Ce Magiſtrat de ſon côté, connoiſſant les excellentes qualités de ſon épouſe, fut toujours plein d'eſtime & d'attachement pour elle, juſqu'à témoigner beaucoup de chagrin & d'inquiétude, lorſqu'il la voyoit incommodée; il ne négligeoit & n'épargnoit rien alors pour ſon rétabliſſement. Il aſſiſtoit toujours aux conſultations des Médecins; il la recommandoit aux prieres des maiſons religieuſes, & dès qu'il la voyoit en voie de rétabliſſement, ſon contentement paroiſſoit ſenſiblement ſur ſon viſage; cependant avec ces ſentimens, (Dieu le permettoit ainſi) il la contrarioit & la mortifioit ſouvent; auſſi diſoit-il agréablement à ſes amis: *l'on dit que ma femme ſera un jour une ſainte; j'y aurai*

un peu contribué, & ſûrement il ſera fait mention de moi, dans le procès de ſa canoniſation, pour tous les exercices que je lui aurai donnés.

Son amour & ſes ſoins pour ſes enfans.

Madame Acarie étoit également remplie d'amour & de tendreſſe pour ſes enfans; elle en eut ſix, trois garçons & trois filles; elle ne manqua jamais de les offrir au Seigneur, ſi-tôt qu'ils furent nés. A ſes dernieres couches, étant dans les travaux de l'enfantement, elle tomba dans une extaſe ſi longue & ſi parfaite, que les Médecins la voyant les mains jointes, les yeux élevés au Ciel, ſans mouvement ni connoiſſance, craignirent pour elle & pour ſon enfant; mais elle accoucha heureuſement dans cet état, ſans reſſentir la moindre douleur; revenue à elle, on lui dit qu'elle avoit mis au monde une fille; elle répondit qu'elle le ſavoit bien, & qu'elle deſiroit qu'on la nommât *Genevieve.*

Il ſeroit difficile d'exprimer le ſoin qu'elle prit de tous ſes enfans, tant pour l'ame que pour le corps; elle mit l'aîné de ſes fils au collége de Clermont; puis après le départ des Jéſuites qui furent renvoyés dans ce tems-là, elle le confia & ſon ſecond à un Docteur de la Maiſon de Sorbonne, & dit qu'elle le

préféroit à tous les autres, parce qu'il étoit exact & un peu ſévere, & qu'il falloit un tel maître à ſes enfans. Elle les inſtruiſoit, dès la plus tendre enfance, des élémens de notre ſainte religion; les ayant menés un jour au ſermon à ſaint Gervais, le prédicateur s'éleva avec beaucoup de zèle contre les peres & les meres qui négligent d'apprendre le catéchiſme à leurs enfans : il ajouta que ce défaut étoit très-commun ; & pour le prouver, ayant dit avec cette ſimplicité qui regnoit alors dans les chaires chrétiennes, & qui valoit certainement mieux que le ſtyle fleuri, recherché & tout profane qu'on y emploie ſouvent aujourd'hui : *ſi je dis à un enfant, venéz, mon fils ; dites-moi, queſt-ce que la foi ?* Le plus jeune des enfans de la dame, s'imaginant que le prédicateur lui adreſſoit la parole, répondit tout haut, que *la foi étoit un don de Dieu*, & auroit continué, ſi ſa grand-mere, voyant l'étonnement de l'auditoire, ne l'eût fait taire, en lui mettant la main ſur la bouche. Ce petit trait prouve avec quelle attention Madame Acarie accoutumoit ſes enfans à entendre la parole de Dieu, & le ſoin qu'elle prenoit de les inſtruire. Que de meres

chrétiennes, ſi elles liſoient ceci, auroient de vifs reproches à ſe faire!

Son fils aîné lui ayant témoigné, au ſortir du collége, le deſir d'étudier le droit, elle demanda à ſaint François de Sales, alors à Paris, comme une grace, & elle l'obtint, que le jeune-homme fût inſtruit dans cette ſcience, par le Préſident Favre, le plus célebre juriſconſulte de ſon tems, dans lequel la religion & la piété égaloient le ſavoir, & qui étoit, de plus, l'ami intime du ſaint Evêque de Geneve. Quant à ſes filles, elle ſe chargea elle-même de leur éducation; elle les accoutuma, dès le plus bas âge, auſſi bien que ſes garçons, à manger de tout, & ne leur ſouffroit abſolument aucune fantaiſie ni délicateſſe. Une de ſes filles ayant un jour montré du dégoût pour un certain mets, elle lui en fit ſervir pendant quinze jours, ce qui fut ſi utile à la jeune perſonne qui n'avoit que neuf à dix ans alors, que, toute ſa vie, elle ne ſe ſentit plus de répugnance pour aucune eſpece de nourriture. Si les parens ſe conduiſoient avec cette prudence envers leurs enfans, on ne verroit pas tant de perſonnes, de naiſſance ſur-tout, ſi délicates ſur le choix

des alimens, & ne pouvoir obſerver, faute d'y avoir été exercées dès la jeuneſſe, les jours d'abſtinence ordonnés par l'Egliſe. Ce n'eſt pas que Madame Acarie n'eût beaucoup de ſoin de la ſanté de ſes enfans : elle avoit une ſi grande tendreſſe pour eux, que lorſqu'ils étoient incommodés, elle les ſoignoit elle-même, & leur rendoit les ſervices les plus bas & les plus dégoûtans, qu'ils recevoient avec confuſion. Lorſqu'ils la prioient avec inſtance de s'en abſtenir, elle leur témoignoit y trouver la plus grande conſolation ; elle les portoit à ſouffrir leurs maux avec patience, & à prendre avec beaucoup de courage, & ſans montrer aucune répugnance, les médicamens qu'on leur offroit, ce qu'ils faiſoient en effet avec plaiſir, dans la vue ſur-tout de ne point cauſer de peine à cette bonne mere qu'ils aimoient autant qu'ils en étoient aimés. Il eſt d'expérience, que les enfans conçoivent plus d'attachement & un attachement plus conſtant pour les perſonnes qui les gouvernent avec ſageſſe & avec une prudente fermeté, que pour celles qui uſent à leur égard d'une trop grande douceur ; & qui, par une molle condeſcendance, les laiſſent dans

leurs défauts. Ceux de Madame Acarie & ſes filles ſur-tout, avoient toutes les heures de la journée marquées : le lever, le coucher, les repas, les prieres, les lectures, le travail, tout étoit réglé ; il ſembloit, par la conduite que cette pieuſe mere tenoit à leur égard, qu'elle eût prévu l'état qu'elles devoient embraſſer dans la ſuite. Elle vouloit qu'elles aſſiſtaſſent tous les jours à la meſſe, & avoit grand ſoin qu'elles l'entendiſſent avec religion. Elle les accoutuma de bonne heure à une prompte & ſi aveugle obéiſſance, qu'elle ne vouloit pas voir dans elles la moindre répugnance ſur tout ce qu'elle leur ordonnoit, diſant qu'il ne convenoit pas qu'une fille eût même des deſirs contraires à ceux de ſa mere. Son aînée lui ayant témoigné, à la campagne, un grand deſir d'aller, avec la compagnie, voir une ville voiſine, elle le lui permit ; mais étant toute parée & déjà dans la voiture, elle l'en fit deſcendre & lui ordonna d'aller quitter ſes parures : la demoiſelle ayant obéi ſans montrer la moindre peine, elle lui ordonna de nouveau de s'habiller & de faire le voyage.

Jamais d'ailleurs elle n'employoit à leur égard ces vivacités, ces ſaillies

d'humeur, ces tons de hauteur, ces manieres rudes & séveres qu'on apperçoit si souvent dans ces femmes qui montrent avec affectation, à l'extérieur, une grande affection pour leurs enfans & qui se font comme une gloire de ne les contraindre en rien. Elle leur parloit toujours avec douceur; elle les traitoit avec bonté, & vouloit que chaque jour ses filles eussent un certain tems pour se récréer.

Quoique toujours souffrante, très-souvent accablée des soins du ménage & des affaires temporelles dont M. Acarie la chargeoit; & quoique presque continuellement abîmée en Dieu, pour ainsi dire, elle leur apprenoit elle-même des jeux innocens, & jouoit avec elles; elle leur laissoit en tout une honnête liberté, disant que la jeunesse ne doit pas être dans une espece de gêne, de contrainte, parce qu'elle émousse (ce qui est très-vrai) leur esprit: je pourrois ajouter, & parce qu'elle nuit plus qu'on ne pense, à l'accroissement du corps & à la conservation de la santé. Lorsqu'elle s'appercevoit qu'elles affectoient un maintien trop composé pour leur âge, elle les en reprenoit & disoit que c'étoit *un fruit précoce qui périroit bientôt.* Elle se

plaiſoit à les entendre chanter des Cantiques, & à les chanter avec elles : elle les entretenoit quelquefois de la vie des ſaints & de leurs actions qui étoient analogues à leur ſituation, & les portoit par-là, comme inſenſiblement, au mépris du monde & à la pratique de la vertu. Elle les accoutumoit à venir lui dire leurs penſées ; elle les écoutoit avec la plus grande patience & leur donnoit de ſages avis pour ſe conduire en tout chrétiennement. Lorſqu'elle relevoit de maladie, elle les faiſoit venir pour ſe récréer en ſa préſence ; elle leur propoſoit de petites queſtions ſur la maniere de bien faire la communion ou quelqu'autre pratique du Chriſtianiſme ; & après avoir entendu leurs réponſes, elle leur diſoit ce qu'elle penſoit & ce qu'elle croyoit le plus propre à les former à la vertu & à la piété.

Par cette conduite, elle les inſtruiſoit ſans les fatiguer ni les rebuter ; elle avoit ſi bien gagné leurs cœurs, qu'elles ne craignoient rien tant que de lui déplaire. Lorſqu'elles avoient fait quelques fautes, ou s'il y avoit quelque choſe de trop inconſidéré dans leurs propos ou de trop recherché dans leurs parures, un ſimple regard de cette ſage mere ſuffiſoit

pour les faire rentrer en elles-mêmes : elles étoient alors ſi confuſes, qu'à peine oſoient-elles lever les yeux pour la regarder : elle leur diſoit quelquefois à l'exemple de la mere de S. Louis, que quoique ſes enfans, elle ne les aimeroit qu'autant qu'elles ſeroient vertueuſes, & qu'elles éviteroient d'offenſer Dieu ; & en effet, lorſqu'elle les voyoit ſe conduire avec ſageſſe & piété, elle ne manquoit pas de leur en marquer ſon contentement : elle redoubloit de careſſes alors & d'attention à les ſatisfaire, ce qui les encourageoit beaucoup à ſe perfectionner.

Elle faiſoit venir de tems en tems à la maiſon, quelques perſonnes pieuſes & inſtruites qui leur apprenoient, en s'entretenant avec elles, la maniere de ſe bien confeſſer, de bien entendre la meſſe & de s'acquitter ſaintement des principaux exercices de la religion ; elle avoit grand ſoin ſur-tout qu'elles ne reſtaſſent jamais oiſives, & leur donnoit ſur cela l'exemple. Elle les exhortoit ſouvent à une grande union entr'elles, & à ſe céder mutuellement, plutôt que de perdre la paix & la charité. Lorſqu'il leur arrivoit de ſe livrer à quelques petites diſputes, ſi naturelles

& ſi ordinaires à leur âge, elles alloient le ſoir lui en rendre compte avec beaucoup de ſimplicité & de candeur : cette bonne mere, après leur avoir montré leurs fautes, ſans les exagérer, pour ne les pas attriſter ni décourager, les engageoit à ſe demander mutuellement pardon, & à s'embraſſer en ſa préſence.

Comme elle étoit ſans ceſſe occupée de diverſes affaires, pour mieux connoître encore leur caractere & leurs inclinations, elle chargeoit une domeſtique de confiance de veiller attentivement ſur elles, & de lui rendre compte, tous les ſoirs, de ce qu'elles avoient fait. Lorſqu'elles étoient tombées en quelque faute, après les avoir engagées à la lui avouer elles-mêmes, il y avoit toujours quelque mortification proportionnée à l'âge & à la faute : ſi elles lui paroiſſoient émues, ou ſi elles cherchoient à s'excuſer, elle remettoit à un autre tems la réprimande & la punition, afin qu'étant plus tranquilles, elles puſſent mieux profiter de l'une & de l'autre. Pour réprimer en elles tout ſentiment d'orgueil, elle leur faiſoit faire quelquefois des ouvrages bas & humilians, comme de balayer ; elle vouloit, par le même motif, qu'elles parlaſſent toujours aux do-

meſtiques & à toute eſpece de perſonnes avec douceur & honnêteté, ſans uſer jamais de commandemens abſolus. Lorſqu'elles agiſſoient autrement, les domeſtiques avoient ordre de ne point obéir : elle avoit pour le menſonge, quelque léger qu'il pût être, une horreur qu'elle s'appliquoit à leur inſpirer ; elle leur diſoit quelquefois, que quelque mal qu'elles euſſent fait, lorſqu'elles l'avoueroient de bonne foi, elle le leur pardonneroit ; mais que pour le plus petit menſonge, elles ſeroient toujours punies, & que perſonne dans le monde ne pourroit obtenir grace pour elles. Lorſqu'elles eurent fait leur premiere communion, elle les faiſoit communier toutes les fêtes de Notre-Seigneur & de la Sainte Vierge, & même plus ſouvent, ſi elle remarquoit en elles du progrès dans la vertu. Elle les menoit tous les Dimanches à la grand'meſſe de paroiſſe, & le ſoir à vêpres, & vouloit que tous ſes domeſtiques y aſſiſtaſſent également. Lorſqu'elles avoient entendu le prône ou un ſermon, pour les y rendre plus attentives, elle exigeoit d'elles qu'elles lui diſſent ce qui les avoit touchées. Pour leur inſpirer de bonne heure de la compaſſion pour les malheureux, elle leur

donnoit les Dimanches & Fêtes de l'argent pour diſtribuer aux pauvres.

Lorſque ſa fille aînée fut parvenue à l'âge de ſeize à dix-ſept ans, elle s'appliqua encore plus à lui former l'eſprit. Elle l'inſtruiſoit des affaires de la maiſon, elle la chargeoit du ſoin de pluſieurs choſes, elle la conſultoit quelquefois pour voir la juſteſſe de ſes idées, & les redreſſoit. Quand elle avoit été en quelque compagnie, elle lui faiſoit rendre compte de ce qu'on y avoit fait & dit; puis elle lui faiſoit remarquer avec amitié les fautes qu'elle avoit pu faire.

Je n'ai autant inſiſté ſur l'éducation que Madame Acarie donnoit à ſes enfans, qu'en faveur des femmes du monde qui pourroient lire cet ouvrage. La plûpart appercevront aiſément un contraſte frappant entre leur conduite ſur cet article, & celle de cette pieuſe dame: elles la critiqueront & la blâmeront peut-être, je n'en ſerai point ſurpris; mais, quoi qu'elles en puiſſent dire ou penſer, je ne crains point d'avancer que ſa maniere d'élever ſes enfans, & ſes filles ſur-tout, étoit infiniment plus ſage, plus conforme à la raiſon & à la religion, & par conſéquent

plus agréable à Dieu, & plus avantageuſe aux jeunes perſonnes dans l'ordre de leur ſalut éternel, que celle de tant de meres toute-mondaines qui, non-contentes de renoncer, par la vie qu'elles menent, au bonheur du Ciel pour lequel elles ont été créées, ont la cruauté d'en détourner leurs filles, autant par leur mauvais exemple, que par l'éducation qu'elles leur donnent.

Ce grand zèle qu'avoit Madame Acarie pour le ſalut de ſes enfans, elle le montroit à l'égard de ſes domeſtiques. Elle vouloit qu'ils entretinſſent entr'eux la plus grande union; elle leur défendoit abſolument toute eſpece de libertinage; elle exigeoit d'eux qu'ils allaſſent tous les jours à la meſſe, & qu'ils ſe confeſſaſſent tous les mois: elle leur donnoit des livres de piété proportionnés à leur condition, & avoit grand ſoin qu'ils ne reſtaſſent point dans l'oiſiveté. S'ils tomboient dans quelques fautes un peu conſidérables, après les avoir repris deux ou trois fois, s'ils ne ſe corrigeoient pas, elle les renvoyoit; auſſi quoiqu'elle en eut un grand nombre de l'un & l'autre ſexe, non-ſeulement on n'appercevoit parmi eux aucun ſcandale; mais il y en avoit qui vivoient dans la plus grande dévotion,

Sa conduite envers ſes Domeſtiques.

qui communioient tous les Dimanches & toutes les fêtes & même plus ſouvent. Une perſonne de la Cour étant venue entendre la meſſe dans la chapelle de Madame Acarie, dans le deſſein de la voir, ſur tout ce qu'elle en avoit entendu dire, la vit communier, & après elle, un laquais qui ſe retira enſuite dans un coin, & fut dans un ſi grand recueillement, que la dame ne pouvoit aſſez l'admirer. On l'a dit, & cela eſt très-vrai : tels les maîtres, tels les domeſtiques pour l'ordinaire. Que de déſordres n'empêcheroient pas, je dis plus, quels biens ne procureroient pas à leurs domeſtiques, les maîtres & les maîtreſſes, s'ils ſe comportoient à leur égard, comme cette ſainte femme ! mais bien loin de l'imiter, on eſt ſouvent réduit à ſouhaiter qu'ils ne ſoient pas pour ceux qui les ſervent, un ſujet de chûte & de ſcandale.

Cette vigilance, au reſte, & cette fermeté de la pieuſe maîtreſſe, à l'égard de ſes domeſtiques, étoit accompagnée de la plus grande bonté : un jour qu'elle étoit malade & qu'elle avoit un ſi violent mal de tête, qu'elle ne pouvoit entendre le plus petit bruit, ſans beaucoup ſouffrir, une fille de cuiſine

entra dans la chambre bruſquement & avec bruit : la femme de-chambre qui étoit auprès de ſa maîtreſſe, & qui lui étoit extrêmement attachée, reprit cette fille avec vivacité, & la fit ſortir promptement ; la malade qui avoit tout apperçu, appella la femme-de-chambre, & la reprit de la façon trop dure avec laquelle elle avoit parlé à cette fille. Lorſque ſes femmes l'habilloient, elle prenoit ce tems pour leur parler de Dieu ; elle les entretenoit alors des vertus qu'elles n'avoient pas, & des moyens de les acquérir : elle les reprenoit des fautes qu'elles avoient pu faire ; mais elle s'y prenoit avec tant de douceur, qu'elle leur paroiſſoit plutôt agir en mere à leur égard, qu'en maîtreſſe. Sa fille aînée la voyant un jour reprendre un peu ſéverement un domeſtique, lui dit : *ma mere, vous vous êtes fâchée tout-à-fait ;* elle lui répondit, *ma fille, c'eſt que je ſuis mauvaiſe : ces fâcheries cependant ne vont pas juſqu'au dedans ; mais je ſuis obligée de paroître fâchée pour mettre ces gens à la raiſon.* Elle lui ajouta que c'étoit pour elle une vraie peine, lorſqu'il lui falloit reprendre quelque domeſtique, mais qu'elle le faiſoit, parce qu'elle s'y croyoit obligée.

Elle avoit un très-grand ſoin d'eux lorſqu'ils étoient malades : elle en chargeoit la perſonne de ſa maiſon qu'elle connoiſſoit la plus propre à exercer la charité ; elle les viſitoit ſouvent elle-même, & leur diſoit toujours quelques mots d'édification, pour les encourager à la patience. Quelque longue que fût leur maladie, elle n'en témoignoit aucun ennui, & ne vouloit pas que perſonne le leur témoignât. Un jeune laquais ayant été attaqué d'un mal contagieux, elle n'en dit rien aux autres domeſtiques pour ne pas les effrayer, & voulut le ſoigner elle-même : Dieu bénit ſa grande charité ; ni elle, ni perſonne de ſa maiſon ne furent attaqués du même mal. Elle avoit un de ſes laquais qui, dès ſa jeuneſſe, avoit montré la plus grande piété, & qui communioit fréquemment : elle lui fit apprendre le métier de Tapiſſier ; ſon apprentiſſage fini, il vint la voir & lui dit qu'il vouloit ſe retirer du monde ; bien loin de s'y oppoſer, elle l'approuva & le mit d'abord ſacriſtain dans une Communauté de Prêtres ſéculiers. Ce jeune homme ayant été un jour entendre prêcher le Pere Ange de Joyeuſe, Capucin, il y fut ſi preſſé par une perſonne qui étoit

étoit auprès de lui, qu'il lui vint au côté une plaie qui lui donna la fievre & lui causa la mort : étant à l'extrémité, une personne présente tira de son col une croix, & pria le confesseur du malade de la mettre sur lui, l'exhortant à y avoir beaucoup de confiance, parce qu'elle contenoit, disoit-elle, de la vraie Croix : le jeune homme lui dit qu'il n'y avoit dans cette croix que des reliques d'une Vierge : on croyoit d'abord qu'il rêvoit ; mais la croix ayant été ouverte, on trouva qu'elle ne contenoit que des reliques de sainte Théreſe ; on conjectura que cette sainte le lui avoit révélé, & qu'elle l'avoit assisté dans son passage. Peu après avoir proféré ces paroles, il rendit l'esprit. Plusieurs autres domestiques de la sainte dame, de l'un & de l'autre sexe, après avoir appris d'elle à mépriser la terre & à ne travailler que pour le Ciel, entrerent en religion & y vécurent saintement.

Sa pureté de conscience.

Cette sageſſe & cette éminente piété de Madame Acarie qui éclatoient sensiblement dans la conduite qu'elle tenoit envers ses enfans & ses domestiques, se manifestoient également, lorsqu'elle avoit à traiter avec le prochain, quel qu'il fût. Elle a dit quelquefois que rien

ne nuit plus au ſuccès des affaires, que d'agir avec un eſprit préoccupé & avec des vues d'intérêt. Dès les commencemens de ſon mariage, un ouvrier qui travailloit ſouvent chez elle, s'étant trouvé dans le cas de lui demander quelqu'aumône, elle la lui donna ; mais comme, en le ſoulageant, elle avoit eu en vue ſa propre utilité & les ſervices que cet homme rendoit dans ſa maiſon, elle ſe reprocha ce motif intéreſſé, en faiſant une œuvre de charité ; elle s'en confeſſa & en fit pénitence comme d'une faute conſidérable.

Elle craignoit tant d'agir contre la volonté de Dieu, qu'elle n'entreprenoit aucune affaire, qu'elle n'eût reſſenti comme un mouvement intérieur qui l'y excitoit, ou qu'à ſon défaut, la choſe ne lui fût preſcrite par ſon Confeſſeur, duquel elle préféroit toujours, à l'exemple de ſainte Théreſe, l'ordre ou l'avis à toute eſpece d'inſpiration. Elle avoit une ſi grande pureté de conſcience, que traitant avec le prochain, ſi elle s'appercevoit que ce qu'elle diſoit n'étoit pas ſelon Dieu, & ne l'avoit pas pour objet, elle s'arrêtoit auſſitôt & ceſſoit de parler avec quelque perſonne qu'elle fût, aimant mieux ſouffrir une petite confuſion,

que de déplaire au Seigneur. Elle disoit sur cela, qu'*il falloit toujours & en tout préférer l'honneur de Dieu au nôtre.* Cette vue continuelle de Dieu faisoit qu'il ne pouvoit s'élever le plus léger déréglement dans son ame, qu'elle ne l'apperçût & ne le réformât aussitôt, & qu'elle ne négligeoit rien de tout ce qui avoit à ses yeux l'apparence du bien; en sorte qu'on pouvoit dire que c'étoit Dieu lui-même, qui, par une opération intime de sa grace, pensoit, parloit & opéroit dans cette vertueuse femme. Il n'est point étonnant après cela, qu'elle jugeât sainement de tout, & qu'elle eût de plus un discernement peu commun des esprits: je réserve à en rapporter des traits bien sensibles, lorsque je parlerai de ses vertus & des faveurs qu'elle a reçues de Dieu.

Cette vigilance habituelle sur elle-même n'empêchoit point qu'elle ne montrât & dans son domestique & avec ses amis, de la gaîté: elle rioit comme une autre, lorsque l'occasion se présentoit, mais sans s'écarter de la plus grave modestie; & lorsqu'elle jugeoit avoir commis de l'excès en propos ou en gaîté, quelque léger qu'il fût, elle se le reprochoit, & ne manquoit point de s'en

confeſſer. Pluſieurs perſonnes, & qui font même profeſſion ouverte de piété, n'auront-elles point en liſant ceci, à ſe reprocher d'employer chaque jour peut-être, un tems conſidérable & très-précieux, en des entretiens vains & frivoles, mauvais même quelquefois, par la liberté qu'elles ſe donnent de juger & de parler de tout ?

Sa charité envers le prochain.

Pleine de bonté & de charité pour le prochain, il ſeroit difficile d'exprimer tous les ſervices & en tout genre que la ſainte dame lui a rendus. Remettre la paix dans les ménages, réconcilier des perſonnes ennemies, retirer du déſordre de jeunes perſonnes, en faire entrer d'autres en religion, tels furent les effets de ſa charité, tant qu'elle reſta dans le monde ; il étoit peu de perſonnes qui, après l'avoir entendue, ne fuſſent touchées & inſpirées de ſe donner à Dieu. Je réſerve également pour la fin de cet ouvrage pluſieurs traits de cette charité immenſe & univerſelle.

Dieu l'éprouve par les croix.

Madame Acarie vivoit trop conformément aux préceptes & aux conſeils de l'évangile, & ſe rendoit par là trop agréable au Seigneur, pour ne pas éprouver ſur la terre le ſort des ſaints & des plus grands ſaints, celui d'être exercés,

inſtruits & perfectionnés, par les ſouffrances & par les croix. Les triſtes événemens que je vais raconter, furent les moyens dont Dieu ſe ſervit pour ſanctifier de plus en plus ſa ſervante, & pour la rendre toujours plus digne de ſon amour & de ſes récompenſes éternelles. Les troubles de la ligue cauſoient alors les plus grands déſordres dans la Capitale & dans les Provinces; l'hiſtoire de ces déplorables évènemens n'eſt pas de mon ſujet; perſonne n'ignore que, dans ces malheureux tems de diviſions, de guerres civiles, & à Paris ſurtout, chaque Citoyen étoit comme forcé de ſe déclarer pour un parti; bien des perſonnes, des communautés même religieuſes, aveuglées par de faux préjugés, s'attacherent à celui qui ne vouloit pas qu'Henri IV, né Calviniſte, montât ſur le trône des François; comme ſi le défaut de foi, dans le plus proche héritier de la couronne, ou telle autre mauvaiſe diſpoſition qu'on pourroit ſuppoſer, pouvoit jamais être une raiſon, pour un ſujet, de ne pas reconnoître ſon légitime Souverain.

M. Acarie avoit de l'eſprit, de la droiture & de la vertu; entraîné cependant par le torrent, il donna, comme M. Acarie exilé.

une infinité d'autres, dans ce mauvais parti. Ce Prince qu'on ne vouloit point, qu'on regarde aujourd'hui & qu'on regardera, tant que la Monarchie subsistera, comme le modele des bons Rois, réussit enfin, autant par son habileté que par son courage, à se soumettre la Ville de Paris : peu après y avoir fait son entrée, il obligea plusieurs personnes de marque, qu'il n'ignoroit pas avoir été contre lui, d'en sortir. Monsieur Acarie fut du nombre; mais comme il ne s'étoit rendu coupable d'aucune violence, le Roi se borna à lui permettre de se retirer où il voudroit ; le Magistrat choisit, pour sa demeure, la maison des Chartreux de Bourg-Fontaine.

Ses biens sont saisis.

Madame Acarie fut des plus sensibles à cette séparation ; mais toujours pleine de foi & de piété, elle adora les voies de la Providence & s'y soumit ; on la vit même consoler ses parens & ses amis, affligés de cet événement ; ce ne fut pas la seule croix que le Seigneur lui envoya. M. Acarie avoit contracté des dettes considérables, soit par des emprunts qu'il avoit été obligé de faire, ne pouvant, dans ces tems de troubles, recevoir les revenus de ses

terres, ſoit en répondant pour des amis qui ſe trouvoient dans la même peine. Dès qu'on le fut ſorti de la capitale, par ordre du Souverain, ſes créanciers firent ſaiſir tout ce qu'il poſſédoit. Un Officier de juſtice étant entré dans ſa maiſon, dans le tems que Madame Acarie prenoit ſon repas, il ſaiſit tout, juſqu'aux plats & à l'aſſiete qui étoit devant elle, ce qu'elle ſouffrit ſans émotion & ſans ſe livrer à la plus légere impatience.

Triſte état de Madame Acarie.

La ſituation dant laquelle elle ſe trouvoit, lui étoit d'autant plus pénible, qu'il lui falloit pourvoir, tout à la fois, à l'entretien de ſon mari, de ſes enfans & d'une maiſon nombreuſe; mais ce qui lui fut plus ſenſible encore, ce fut de voir quelques ennemis de Monſieur Acarie, profiter de la diſgrace dans laquelle il étoit tombé, pour intenter, contre lui, des chefs d'accuſation, qui pouvoient lui faire perdre ſon honneur, ſes biens & la vie peut-être.

Sa ſage conduite.

Au milieu de tant de fâcheux événemens, cette femme forte ne perdit jamais ſa tranquillité & ſa confiance en Dieu, & ſe conduiſit toujours avec la plus grande prudence. Pour pouvoir vaquer plus facilement à ſes affaires, elle

prit le parti d'éloigner tous ſes enfans de ſa maiſon ; elle mit au College de Clermont, ſes deux fils aînés ; ſes deux filles aînées, à la communauté de Long-Champ & les deux autres petits, elle les plaça dans une maiſon particuliere. Plus libre alors, elle ſe livra entiérement aux affaires de ſon mari & de ſa maiſon ; elle alloit elle-même ſolliciter les Juges ; elle attendoit, avec la plus grande patience, des audiences qui étoient différées quelquefois très-long-tems ; elle ſouffroit même avec plaiſir les paroles injurieuſes que lui diſoient les domeſtiques. Pour ne pas perdre ſon tems, elle inſtruiſoit, en attendant, ceux qui l'accompagnoient. Etant allée, un jour, voir un de ſes Juges, vers l'heure du dîner, le portier lui dit que Monſieur étoit à table ; elle le pria de lui permettre du moins d'attendre, dans la cour, le moment de l'audience, ce qui lui fut accordé ; un autre domeſtique qui paſſa, quelques momens après, l'ayant apperçue, lui demanda d'un ton brutal, ce qu'elle faiſoit là, & ſans attendre ſa réponſe, il la prit par le bras & la mit à la porte. Quelque grand que fût cet affront pour une perſonne de ſon rang, bien loin de ſe plaindre & de concevoir

Confuſion qu'elle reçoit.

le moindre reſſentiment, contre le domeſtique, elle le ſouffrit avec la plus grande patience ; elle a dit depuis, qu'elle ſe rappella alors les fautes qu'elle avoit faites elle-même, en ce genre, en faiſant trop attendre les perſonnes qui deſiroient parler à ſon mari, & que c'étoit pour les lui faire expier, que le Seigneur avoit permis qu'elle reçût cette inſulte.

Dieu bénit ſes travaux.

Elle faiſoit elle-même ſes Mémoires pour ſes Juges, & les faiſoit ſi bien, que les Avocats n'y trouvoient preſque rien à réformer, & ne pouvoient s'empêcher d'admirer ſes lumieres & la ſolidité de ſon eſprit ; elle ſe donna tant de mouvement & ſe comporta, en tout, avec tant d'activité & de prudence, qu'elle réuſſit à dégager ſon mari des mauvaiſes affaires qui lui avoient été ſuſcitées & à relever ſa maiſon qui étoit ménacée d'une ruine entiere. Quelque détachée qu'elle fût des biens de la terre, elle regardoit, avec raiſon, comme un devoir de ſon état, de conſerver ceux que la Providence lui avoit donnés. Quelques perſonnes ayant, un jour, parlé devant elle, avec beaucoup de mépris, d'une femme de qualité, qui, tandis que ſon mari étoit à la Cour & qu'il y

faisoit de grosses dépenses, vivoit elle-même avec la plus grande économie ; elle prit aussitôt la défense de cette Dame, fit son éloge & ajouta qu'elle ne trouvoit rien de plus digne de compassion qu'un Gentilhomme dans la misere, & qui se trouve exposé, par-là, à employer des moyens injustes pour se procurer du bien.

Ses grandes souffrances.

Outre les peines extérieures & sans nombre, que lui procuroient les affaires temporelles, & les austérités considérables auxquelles elle se livroit, dans l'absence de Monsieur Acarie, Dieu la visitoit de plus, par des infirmités corporelles & si douloureuses, qu'elle a avoué à un de ses confesseurs, qu'elle s'étoit couchée, une infinité de fois, persuadée qu'elle ne verroit pas le lendemain. Mais si tous ces maux extraordinaires affoiblissoient son corps, son ame en recevoit une nouvelle vigueur, & des consolations si pures, si solides, qu'elle étoit disposée à se les procurer par des souffrances beaucoup plus grandes encore. Voilà ce que les personnes du monde, livrées à leurs passions, ne pourront concevoir ; mais je pourrois leur dire, avec saint Augustin : *donnez-moi une ame qui aime véritablement*

& ardemment ſon Dieu, & elle comprendra ce que j'écris ici.

Quoique Madame Acarie paſsât quelquefois pluſieurs nuits ſans dormir, elle ſe levoit tous les jours à une heure réglée; de ſon Hôtel, près ſaint Gervais, elle alloit à pied, appuyée ſur un laquais, à l'Egliſe de ſainte Genevieve; elle y entendoit la Meſſe & y communioit, pour l'ordinaire : de retour à la maiſon, elle s'occupoit de ſes affaires juſqu'à ſon dîner, qui étoit ſon ſeul repas & toujours très-frugal. La nuit venue, elle prenoit la diſcipline, & ordinairement elle couchoit ſur le plancher; telle fut la vie de cette ſainte femme, tant que ſon mari fut abſent; ſon directeur & quelques autres ſaints religieux qui en étoient inſtruits, vouloient l'engager à ſe traiter avec moins de rigueur, & lui perſuader qu'elle devoit veiller à ſa conſervation, pour le bien de ſes enfans & de ſon époux. Quelque docile qu'elle ſe montrât pour l'ordinaire, à leurs avis, elle ne crut pas devoir acquieſcer, ſur cet article, à ce qu'ils exigeoient d'elle; elle leur demanda s'ils croyoient que les états extraordinaires, dans leſquels elle ſe trouvoit ſi ſouvent, & dont ils avoient été

Sa conduite journaliere.

plus d'une fois, témoins, venoient de Dieu ; ils ne balancerent pas à l'assurer qu'ils le pensoient ainsi : *hé bien*, leur ajouta-t-elle, *je puis vous protester que c'est ce même Dieu qui me prescrit ma maniere de vie & toutes mes austérités.* Ils furent d'autant moins tentés d'en douter, qu'outre qu'ils connoissoient, depuis long-tems, sa droiture & la solidité de sa vertu, ils voyoient que, malgré tant de mortifications & une vie aussi dure, bien loin de s'affoiblir, elle conservoit un embonpoint & un extérieur de bonne santé que tout le monde admiroit. Cette sainte femme au reste n'est point la seule qui ait fait cette épreuve ; si les femmes du monde qui paroissent uniquement occupées de leur corps & du soin de leur santé, vouloient lire la vie des anciens Anachoretes, ou si elles pouvoient pénétrer dans les maisons des personnes religieuses & de leur sexe & les plus austeres, elles se convaincroient aisément que la sobriété, les jeûnes même & les mortifications contribuent infiniment plus à conserver le corps & à lui procurer une vieillesse saine & vigoureuse, qu'une vie passée dans la mollesse & dans des rafinemens perpétuels de délicatesse & de sensualité.

Mais ce qui prouve l'éminente ſainteté de Madame Acarie, c'eſt que, quoiqu'il parût que le Seigneur daignoit la conduire, la diriger lui même dans la pratique des vertus, cependant, à l'exemple de ſainte Théreſe, elle conſultoit, ſur tout ce qui regardoit le bien de ſon ame, ſes directeurs, qu'elle choiſiſſoit toujours les plus pieux, & entre ceux-ci, comme cette grande ſainte, les plus éclairés; elle leur montroit en tout, la plus grande docilité. Le premier qu'elle choiſit & qui lui fut d'un grand ſecours, fut un religieux Capucin, d'une éminente ſainteté; celui-là même, qui comme je l'ai dit plus haut, la tranquilliſa ſur ſes états extraordinaires.

Sa docilité à ſes confeſſeurs.

Ce bon religieux ayant été obligé, par obédience, de quitter Paris, elle s'adreſſa à Dom Beaucouſin, Vicaire des Chartreux, & qui étoit dans une grande réputation de ſainteté; obligée de traiter avec lui pour des affaires que Monſieur Acarie avoit avec ces religieux, elle conçut de lui une ſi grande eſtime, qu'elle deſira de l'avoir pour directeur. Les Chartreux livrés à la plus profonde retraite & tout occupés de leur propre ſanctification, ne doivent

point, ſelon leur inſtitut, ſe charger de la conduite des autres, & ſur-tout des perſonnes du ſexe ; mais Madame Acarie fit ſi bien, que cette grace lui fut accordée par les Supérieurs de l'ordre ; elle profita beaucoup, pour ſon avancement ſpirituel, ſous la conduite de ce ſaint homme, auquel elle ne laiſſoit rien ignorer de ſes diſpoſitions intérieures. Bien des perſonnes qui tendent à la perfection & des perſonnes religieuſes ſur-tout, ne ſont point aſſez convaincues que le moyen le plus ſûr de profiter des avis d'un directeur, c'eſt de lui découvrir, avec une grande franchiſe & ſimplicité, tout ce qui ſe paſſe dans leur intérieur. Madame Acarie en uſa toujours ainſi avec ceux auxquels elle confioit le ſoin de ſon ame ; étant un jour tombée en extaſe, en préſence de Dom Beaucouſin, elle demeura ſi long-temps en cet état, qu'il eut le tems de réciter les petites heures. Il avoit au reſte la plus haute idée de ſa ſainteté, diſant que peu de perſonnes la connoiſſoient, & que Dieu découvriroit, un jour, tout ce qu'elle valoit. Quel honneur & quel bonheur pour moi, ſi j'étois le vil inſtrument que Dieu eût choiſi pour bien faire connoître cette ſainte femme !

Quoique les troupes d'Henri IV fussent dispersées autour de Paris, elle alla un jour, de l'avis de son directeur, à Bourg-Fontaine voir Monsieur Acarie, & traiter avec lui de leurs affaires domestiques; elle fit heureusement le voyage, mais elle apprit peu après, qu'il avoit été fait prisonnier. La garnison du Château de Pierre-Fonds, s'étant introduite dans le monastere, trouva M. Acarie qui se promenoit dans la cour avec un Docteur de Sorbonne; les soldats laissant le Docteur duquel ils avoient peu à espérer, se saisirent du riche Magistrat & l'emmenerent prisonnier. Dès que cette nouvelle se fut répandue à Paris, les parens & les amis de Madame Acarie, vinrent la voir, & lui témoignerent leurs alarmes sur le sort de son mari; quoiqu'elle l'aimât tendrement, toujours tranquille au milieu de toute espece d'événemens, parce qu'elle ne perdoit jamais Dieu de vue, elle les consola & leur prédit qu'il ne lui en coûteroit que de l'argent; ce qui arriva, comme elle l'avoit prévu. Elle négocia auprès de l'Officier qui commandoit le Château de Pierre-Fonds, & pour une forte rançon, Monsieur Acarie lui fut rendu.

Elle va voir M. Acarie.

Il est fait prisonnier.

Elle le délivre.

Il va au Château de Lusarche.

Pour n'être pas exposé à de pareils accidens, elle le fit passer au Château de Lusarche, à sept lieues de Paris ; elle alloit l'y voir de tems en tems, & toujours à cheval. Retournant un jour à Paris, son cheval fit un faux pas & la renversa par terre ; un de ses pieds étant resté dans l'étrier, l'animal la traîna, assez long-tems, dans un sentier peu fréquenté où elle resta plus de deux heures, une cuisse entiérement rompue & souffrant les plus vives douleurs ; l'homme qui la suivoit & qui étoit alors fort éloigné, étant arrivé & l'ayant trouvée en ce triste état, courut au village prochain, chercher quelques payſans avec une charrette & de la paille, pour la conduire à sa maison ; une pareille voiture ne fit qu'augmenter ses douleurs ; mais ce qu'il y a d'admirable, & ce qui prouve l'éminente vertu de la Dame, c'est qu'au milieu des plus cruelles souffrances, elle montra toujours la plus grande tranquillité d'esprit & parloit comme si elle n'eut point souffert ; elle s'occupa à remercier la divine Providence qui lui avoit envoyé, disoit-elle, ces charitables payſans, qui ne pouvoient assez admirer sa douceur & sa patience ; elle les renvoya, après

Elle tombe de cheval.

Se rompt la cuisse.

Sa tranquil-

les avoir beaucoup remerciés & très-bien récompensés.

Non-seulement elle accepta ce terrible accident avec la plus grande résignation; mais elle s'en réjouit même, parce qu'il lui servoit de prétexte pour se plaindre & jetter des cris, lorsqu'elle éprouvoit des assauts de l'amour divin, ce qu'elle n'osoit faire auparavant, pour ne pas découvrir les opérations extraordinaires du Seigneur, à son égard.

Sa patience.

Les Chirurgiens, pour rétablir la cuisse rompue, lui firent souffrir les plus grands tourmens; voyant qu'elle les souffroit sans crier ni se plaindre, ils ne purent s'empêcher de lui en témoigner leur surprise; ils lui demanderent si elle étoit vive ou morte; elle se contenta de leur dire, avec la plus grande sérénité, de continuer: l'opération finie, qui dura près de deux heures, ils protesterent qu'ils n'auroient jamais cru possible une aussi grande patience, s'ils ne l'avoient vue de leurs propres yeux. De quoi n'est pas capable, en genre de vertu & de mérite, une ame qui s'est accoutumée à ne voir que Dieu, & qui n'ambitionne que d'imiter son Dieu Sauveur, dans ses souffrances! Madame Acarie en avoit un si ardent desir, &,

comme l'apôtre ſaint Paul, s'y complaiſoit tellement, que dans l'opération douloureuſe que lui faiſoient les Chirurgiens, une de ſes femmes l'ayant exhortée, pour reſſentir moins de douleurs, de ſe mettre en oraiſon, à l'exemple d'un ſaint qu'elle lui nomma, cette pieuſe femme lui dit qu'elle honoroit ce ſaint pour ſes vertus, mais non pour cette oraiſon; elle ajouta qu'elle n'approuvoit pas qu'on s'exemptât des ſouffrances, lorſque Dieu les envoyoit, s'apperçevant cependant que cette grande tranquillité, qu'elle avoit montrée pendant l'opération, faiſoit admirer ſa vertu, pour diminuer, en quelque ſorte, l'eſtime qu'on avoit conçue d'elle, elle prit le parti, dans les autres panſemens, de ſe plaindre & de crier même quelquefois.

L'accident de ſa chûte la retint au lit plus de quatre mois; elle fut, pendant tout ce tems, dans les plus grandes ſouffrances, ne changeant de place que lorſque le Chirurgien le permettoit. Dès qu'elle fut en état de marcher, elle ſe remit à travailler aux affaires de ſa maiſon. Une année s'étoit à peine écoulée, depuis ſon rétabliſſement, qu'ayant été voir ſon fils aîné, au College de Calvy,

Sa cuiſſe rompue une ſeconde fois.

en descendant de sa chambre, elle tomba dans l'escalier & se rompit une seconde fois la cuisse; il fallut se remettre entre les mains des Chirurgiens qui la firent presqu'autant souffrir que la premiere fois, & la retinrent au lit pendant plus de trois mois.

M. Acarie à Yvri.

Monsieur Acarie extrêmement affligé de tous ces accidens, & de se voir éloigné d'une épouse qu'il aimoit, obtint enfin de la Cour, de se transporter à sa maison d'Yvri près de Paris. Dès que la malade fut rétablie, elle alla, avec sa fille aînée, demeurer avec lui. Un jour qu'elle étoit allée à la messe, en descendant de l'Eglise, elle tomba & se rompit la cuisse pour la troisieme fois, un bon prêtre du lieu, qui l'entendoit quelquefois en confession, dit à Monsieur Duval que cet accident n'étoit arrivé à Madame Acarie, que parce que, sortant de l'Eglise, elle étoit dans une espece de ravissement & qu'elle ne savoit où elle alloit; ce furent encore de nouvelles douleurs & une nécessité de garder le lit, jusqu'à une parfaite guérison.

Elle se rompt encore la cuisse.

Son attrait pour les souffrances.

Le Seigneur, par toutes ces chûtes & par des peines sans nombre & de toute espèce qu'il envoyoit à sa servante, vou-

loit la purifier & la rendre chaque jour plus ſainte & plus agréable à ſes yeux. Son cœur croiſſoit en effet ſans ceſſe en amour pour lui, & tout à la fois dans le deſir des ſouffrances. Quelques perſonnes de piété, s'entretenant un jour devant elle des peines du purgatoire & de leur griéveté, elle leur dit avec ſimplicité, que ſi Dieu vouloit les lui faire ſouffrir tout le tems qu'elle avoit à reſter ſur la terre, elle en ſeroit très ſatisfaite, étant perſuadée que par-là elle honoreroit la divine Majeſté, plus qu'elle ne l'honoroit en ne les ſouffrant pas. Ce qu'il y a de ſingulier & ce qui étoit un grand ſujet d'étonnement pour tous ceux qui la voyoient, c'eſt qu'au milieu des plus grandes ſouffrances, elle conſervoit un viſage riant & des couleurs vermeilles; & qu'au contraire, lorſqu'elle ne ſouffroit point, ou qu'elle ſouffroit peu, elle ne paroiſſoit plus ſi gaie ni d'une figure auſſi agréable: auſſi diſoit-elle, en confidence à quelques amies, que jamais elle n'avoit l'eſprit plus libre pour prier Dieu & pour le ſervir que quand elle étoit malade.

Un autre fait auſſi extraordinaire & qui a été atteſté par toutes les perſonnes qui la ſervoient, lorſqu'elle étoit ma-

lade, c'eſt que quelque peine qu'elles priſſent auprès d'elle, elles n'en reſſentoient aucune fatigue, qu'elles y éprouvoient même de très-grandes conſolations : quelque zele & quelqu'attachement qu'on pût ſuppoſer dans celles qui ſervoient cette ſervante de Dieu, de pareils effets paroiſſent bien peu naturels.

Son zele pour les monaſteres de filles.

Tant de peines & d'infirmités que le Seigneur lui envoyoit, ne l'empêchoient point de ſe rendre utile au prochain. Outre les ſoins infinis qu'elle ſe donna pour l'établiſſement de l'Ordre du Carmel dans le royaume, elle s'appliqua & avec le plus grand ſuccès à la réforme de quelques Communautés religieuſes. Quelque nombreux que fuſſent les Monaſteres de filles à Paris & aux environs, elle trouvoit le tems de les viſiter tous. Celles qu'elle voyoit déchues de l'eſprit de leur inſtitut, dans le relâchement ou dans le déſordre, elle leur parloit avec tant de force, d'énergie & d'efficacité, qu'elle leur inſpiroit le deſir de la réforme. Elle avoit une eſtime particuliere pour la maiſon de l'*Ave-Maria*, de l'Ordre de ſainte Claire, parce que, depuis ſon établiſſement, elle s'étoit conſervée dans la plus grande régularité :

Son eſtime pour l'*Ave-Maria*.

elle déclara même un jour à M. Duval, que si jamais elle se trouvoit libre, elle n'hésiteroit pas à se consacrer à Dieu, dans cette sainte maison. Le Seigneur alors ne lui avoit rien fait connoître au sujet des Carmélites. Ne pouvant dans la suite exécuter son dessein, elle procura à cette Communauté plusieurs bons sujets : elle visitoit fréquemment *les Filles-Dieu* de l'Ordre de Fontevrault ; elle avoit dans cette maison plusieurs parentes qui se conduisoient par ses conseils. Elle engagea l'Abbesse de Montmartre à mettre la réforme dans sa maison & qui eut le plus grand succès. Elle étoit si zélée pour la perfection des maisons religieuses, qu'elle leur procuroit des prédicateurs auxquels elle ne manquoit point de dire quel devoit être le sujet principal de leurs instructions.

Pour les Filles-Dieu.

Elle procure la réforme de Montmartre.

Après la réduction des villes sous l'obéissance d'Henri IV, son zele ne se borna point aux monasteres de la Capitale. Elle entreprit d'en visiter plusieurs & assez éloignés : elle alla à celui de saint Etienne près de Soissons, qui pendant les guerres civiles avoit été transféré à Reims, & qu'elle savoit dans le relâchement. Elle parla souvent aux religieuses & à l'Abbesse sur-tout, & avec tant d'onction &

De S. Etienne de Soissons.

de ſuccès, qu'elle l'engagea à entreprendre une réforme qui a ſervi dans la ſuite à réformer quelques autres maiſons du même ordre. L'Abbeſſe avoit une ſi haute idée de la ſainteté de cette femme, qu'ayant appris qu'elle s'étoit faite Carmélite, elle conſeilla à une jeune demoiſelle qui étoit déjà dans ſa maiſon, & qui héſitoit ſi elle reſteroit ou ſi elle paſſeroit chez les Carmélites, de prendre ce dernier parti & de ſe faire religieuſe avec une auſſi grande ſainte que madame Acarie; (déſintéreſſement bien louable & bien rare.) Elle lui ajouta qu'elle deſireroit pouvoir y aller elle-même, ou que du moins ſa maiſon fût plus près de cette ſainte femme, pour pouvoir profiter ſouvent de ſes ſolides & ſalutaires inſtructions.

Telle étoit l'occupation ordinaire de madame Acarie: en croiſſant chaque jour en vertu & en ſainteté, le zele de la gloire de Dieu & du ſalut des ames croiſſoit également dans ſon cœur; il ſeroit difficile d'exprimer en détail tout le bien qu'il lui faiſoit ſans ceſſe entreprendre, & toujours avec le plus grand ſuccès; mais quoiqu'elle eût déjà beaucoup fait pour la gloire de Dieu & beaucoup plus peut-être que bien des hom-

mes Apoſtoliques, le Seigneur l'avoit deſtinée à une œuvre qui par les grands biens qu'elle procura à l'Egliſe & à la France en particulier, ſurpaſſa infiniment toutes celles auxquelles elle s'étoit livrée juſques-là. Comme j'écris principalement pour les filles du Carmel, je n'héſiterai point à reprendre les choſes de plus haut, bien perſuadé que ſi je ne leur apprends rien de nouveau, elles verront toujours & avec une grande ſatisfaction, les voies admirables deſquelles la divine providence s'eſt ſervie pour les établir dans le Royaume. Sainte Thérèſe ayant entrepris, par inſpiration divine, de réformer l'ordre entier du Carmel qui étoit tombé dans le plus grand relâchement, après des contradictions & des perſécutions ſans nombre, réuſſit enfin dans ſon entrepriſe; bientôt ſa réforme qui eut également pour objet les religieux & les religieuſes du Carmel, produiſit les plus grands biens; on peut dire ſans exagérer que les premieres filles de la ſainte réformatrice furent autant de ſaintes & de très-grandes ſaintes : la bonne odeur de leur ſainteté ne ſe répandit pas ſeulement en Eſpagne; elle s'étendit inſenſiblement dans toute l'Europe.

Ses travaux pour l'établiſſement du Carmel en France.

Quelques

Quelques perſonnes animées de l'eſprit de Dieu & prévoyant le grand bien que produiroit dans le royaume de France l'établiſſement d'un auſſi ſaint inſtitut, crurent devoir travailler à cette bonne œuvre. La Maréchale de Joyeuſe, mere du Cardinal de Joyeuſe & du pere Ange de Joyeuſe Capucin, femme d'une éminente piété, conçut le deſſein de fonder à Toulouſe, le premier monaſtere de cet ordre : elle engagea M. de Bretigny d'aller en Eſpagne pour obtenir des religieuſes ; mais les grandes difficultés qu'il rencontra, jointes aux troubles qui arriverent alors en France par la mort tragique d'Henri III, puis par celle de la Maréchale elle-même, firent échouer ce grand projet. M. de la Guichonniere, Maître des Comptes à Paris, Magiſtrat d'une vie exemplaire, le reprit quelque tems après, & fit même bâtir une maiſon à ſa terre des Noyers, à deſſein d'en faire un monaſtere de l'ordre : toutes ces démarches furent encore ſans ſuccès ; mais pour récompenſer le zèle de cet homme de bien, le Seigneur lui inſpira d'entrer, après la mort de ſon épouſe, chez les Chartreux, parmi leſquels il acheva de ſe ſanctifier. Après lui, M. Galemand, Docteur de Sorbonne,

D'autres y travaillent ſans fruit.

qui fut depuis un des trois premiers visiteurs généraux des Carmélites de France, conçut le même dessein; il rassembla dans la ville d'Aumale, de laquelle il étoit Curé, une troupe de filles dévotes qu'il avoit mises sous la conduite d'une vertueuse veuve, dans la vue d'en faire un jour des Carmélites; il avoit de plus envoyé en Espagne, chercher la regle & les constitutions de ces religieuses; mais le Seigneur, dont les voies sont toujours également admirables & impénétrables, ne permit pas que ce saint prêtre réussît mieux que les autres personnes qui, avant lui, avoient fait les mêmes tentatives; il vouloit bien que l'ordre du Carmel réformé s'établît en France; mais il avoit déterminé de toute éternité, que cet établissement se feroit dans ce royaume, comme celui de la religion dans l'univers, par des instrumens les plus foibles en apparence; une simple femme dans l'état du mariage, madame Acarie, fut celle qu'il choisit par préférence à toute autre, pour entreprendre & pour consommer cette œuvre importante.

Elle lit la vie de sainte Thérèse.

La vertueuse dame avoit souvent entendu louer, par quelques personnes dévotes, la vie de la sainte réformatrice du

Carmel, écrite en espagnol par le pere Ribera, de la compagnie de Jesus, & qui venoit d'être traduite en françois par dom de Cheure, prieur de la Chartreuse de Bourg-Fontaine; elle desira de connoître cet ouvrage : elle s'en fit lire quelques chapitres, d'abord avec assez d'indifférence, admirant cependant que Dieu se fût servi d'une fille pour établir deux grands instituts dans son Eglise. Quelques tems après ces lectures commencées, étant un jour en oraison, sainte Thérese lui apparut, & lui déclara que Dieu vouloit qu'elle travaillât à fonder en France quelques monasteres de son ordre : cette vision fit une si forte impression sur elle, qu'elle se détermina d'en parler à dom Beau-Cousin; elle le pria de consulter Dieu sur cette affaire; ce saint religieux, après y avoir pensé & avoir prié long-tems, fut d'avis d'assembler, pour en delibérer, quelques personnes pieuses & éclairées. M. Galemand, M. de Bretigny, M. de Berule & M. Duval furent priés de se trouver chez le pere Chartreux. Tout bien pesé & examiné, prévoyant qu'on rencontreroit les mêmes obstacles qu'on avoit éprouvé dans les précédentes tentatives, on jugea l'affaire impossible, &

Sainte Thérese lui apparoît.

Obstacles qu'elle rencontre.

l'on dit à madame Acarie de n'y plus penſer, à moins que la divine providence n'en facilitât les moyens dans la ſuite. Cette femme ſolidement dévote, qui faiſoit beaucoup plus de cas des déciſions de ſes directeurs que de ſes révélations, obéit ſans réplique, bien réſolue de ne plus s'occuper de ce projet.

Seconde apparition de ſainte Théreſe.

Mais ſept à huit mois après cette déciſion, ſainte Théreſe lui apparut pour la ſeconde fois, & la preſſa plus vivement encore de travailler à cet établiſſement, l'aſſurant que les difficultés qu'on prévoyoit, ſeroient entiérement levées. La dame communiqua cette autre révélation à ſon pere Chartreux qui convoqua une ſeconde fois les quatre perſonnes nommées ci-deſſus, & de plus M. de Sales, Evêque de Genêve, qui étoit alors à Paris, & dans la plus grande réputation de ſainteté; les raiſons mûrement peſées, on jugea que Dieu vouloit cet établiſſement: on conclut à y travailler inceſſamment; on convint de plus de fonder à Paris le premier monaſtere de l'ordre, comme le moyen le plus propre à l'étendre bientôt dans tout le royaume; mais on jugea qu'on ne pouvoit faire cet établiſſement avec ſuccès, ſans avoir des religieuſes de l'inſ-

Ses heureux effets.

titut ; il fut donc réſolu en ſecond lieu d'envoyer en Eſpagne pour en obtenir quelques-unes : on convint en troiſieme lieu, qu'après s'être adreſſé au Roi pour obtenir ſon conſentement, on écriroit au Pape pour lui demander les permiſſions neceſſaires ; on diſcuta enſuite aſſez long-tems ſur la maniere d'établir les monaſteres, c'eſt-à-dire, s'ils ſeroient abſolument mendians, ou s'ils auroient des revenus comme en Eſpagne; Madame Acarie qui fut conſultée & qui avoit toujours des vues de la plus ſublime perfection, opina pour la plus grande pauvreté. Quelques-uns furent de ſon avis ; d'autres penſerent qu'il valoit mieux ſuivre l'exemple de ſainte Théreſe, qui, malgré ſon attrait pour la pauvreté, s'étoit enfin déterminée au parti contraire. Les ſentimens étant partagés, on crut devoir laiſſer alors cet article indécis ; la providence parut le décider, comme on le verra dans la ſuite.

Cette ſeconde aſſemblée avoit, ce ſemble, bien avancé l'affaire : il reſtoit cependant encore un article des plus importans & ſans lequel tout le reſte devenoit inutile ; c'étoit de trouver une perſonne riche & de grande naiſſance, qui pût tout à la fois par ſes libéralités

fonder le monaſtere, & le protéger par ſon crédit contre les attaques & les contradictions qu'éprouvent pour l'ordinaire les nouveaux établiſſemens, & ceux ſur tout qui ſont entrepris par religion & pour la gloire de Dieu. La divine providence y pourvut encore par le moyen de la dévote Acarie. Cette femme, toute livrée aux bonnes œuvres & au ſoulagement des indigens ſur tout, avoit alors ſur les bras quelques pauvres honteux : elle connoiſſoit la piété de mademoiſelle de Longueville, princeſſe de la maiſon d'Orléans, qui employoit en bonnes œuvres, d'immenſes revenus. Sachant que cette princeſſe étoit dans une égliſe pour y entendre le ſermon, elle y alla dans le deſſein de lui demander quelqu'argent pour les perſonnes qu'elle vouloit ſecourir ; mais tandis qu'elle attendoit que la princeſſe ſortît de l'égliſe pour lui parler, elle fut tout-à-coup inſpirée de lui parler, non de ſes pauvres, mais de l'établiſſement des Carméli es, & de lui propoſer d'être la fondatrice de leur premiere maiſon : elle le fit en effet, & lui apprit tout ce qui avoit été fait & décidé juſques-là. Elle parla ſi bien, que cette princeſſe entra dans toutes ſes vues, & lui pro-

La princeſſe de Longueville fondatrice du premier monaſtere.

mit d'agir auprès du Roi, pour obtenir son agrément.

Elle ne tarda pas en effet d'en parler à Henri IV qui lui accorda des lettres-patentes : le Parlement leva alors la difficulté fondée sur l'indécision du petit conseil, au sujet de l'état des monasteres, en mettant dans l'enregistrement de ces lettres-patentes, pour clause expresse, *que la maison seroit rentée, & auroit des revenus* ; ce qui a fait une regle pour les autres monasteres qui ont été érigés dans la suite. La princesse donna généreusement une de ses terres qui avoit le titre de comté, pour faire la fondation du monastere. Il restoit à choisir un emplacement convenable. Après avoir beaucoup cherché, on se détermina pour le Prieuré de Notre-Dame-des-Champs, dépendant de l'ordre de S. Benoît, situé rue S. Jacques. La tradition a toujours été que saint Denis, l'Apôtre de la France, prêchant la foi aux Parisiens, habitoit ce lieu. Après quelques difficultés, on convint de tout avec le Prieur titulaire ; mais ce bénéfice dépendant de l'Abbaye de Marmoutier, il falloit le consentement de l'Abbé ; c'étoit le Cardinal de Joyeuse, la Maréchale sa mere ne vivoit plus : il

le refusa & persista assez long-tems dans son refus ; cependant la princesse de Longueville, M. de Berule & madame Acarie sur-tout, firent tant de sollicitations & de démarches, qu'elles obtinrent enfin ce consentement tant desiré.

Il falloit de plus la permission du souverain pontife : on envoya à Rome un monsieur de Santeuil pour solliciter, à la requête de la princesse de Longueville, la bulle de fondation; en l'attendant, madame Acarie alla à Verdun, accompagnée de M. Acarie & de M. de Berule, pour y conduire, comme je l'ai dit plus haut, une demoiselle de Raconis qui alloit se faire religieuse de sainte Claire. De Verdun, ces trois personnes allerent par dévotion à saint Nicolas de Lorraine. Sainte Thérese apparut en ce lieu, & pour la troisieme fois, à notre sainte femme, & lui déclara qu'elle seroit elle même Carmélite, mais qu'elle ne seroit dans l'ordre que sœur converse; Madame Acarie témoigna d'abord à la sainte quelque répugnance pour cet état de converse, non qu'elle le méprisât ; elle avoit une trop grande idée de l'état religieux en général, elle étoit de plus trop remplie de l'esprit de J. C. pour ne pas embras-

Troisieme apparition de sainte Thérese.

ſer de bon cœur tout ce qui pouvoit contribuer à l'humilier aux yeux du monde ; mais ayant un grand attrait à chanter en commun les louanges de Dieu, elle ſentit quelque peine de s'en voir privée pour toujours : cependant la ſainte lui ayant déclaré que telle étoit la volonté de Dieu, elle ſe ſoumit humblement & ne ſe releva qu'après avoir fait un vœu de ſe faire converſe Carmélite.

Elle fait bâtir le premier monaſtere.

De retour à Paris, elle s'occupa de la conſtruction de ſon monaſtere. L'eſſentiel étoit d'avoir quelques Carmélites d'Eſpagne. Nous avons vu que les perſonnes reſpectables qui concouroient à cet établiſſement en avoient jugé ainſi ; mais le Roi penſoit autrement : il dit à mademoiſelle de Longueville, lorſqu'elle lui en parla, que ſans appeller des perſonnes étrangeres, on en trouveroit dans ſon royaume capables de former des Carmélites ; la princeſſe lui ayant repréſenté que comme il n'y avoit point en France de religieuſes qui euſſent embraſſé ce genre de vie, également auſtere & ſolitaire des Carmélites, la choſe paroiſſoit impoſſible : ce bon Roi ſe rendit à ces raiſons, & fit expédier les permiſſions néceſſaires pour aller en Eſpagne : madame Acarie fit

partir auſſi-tôt M. de Bretigny avec trois femmes pour accompagner les religieuſes ; madame *Jourdain*, qui fut depuis Carmélite ſous le nom de *Louiſe de Jeſus* ; madame *Legueu*, qui entra auſſi dans l'ordre, & fut nommée *Catherine de Jeſus* ; & madame *du Pucheur* qui eut une fille religieuſe du Carmel, dite *Théreſe de Jeſus.*

On envoie demander des Carmélites en Eſpagne.

Ces quatre perſonnes s'embarquerent à Nantes, & furent à la veille de faire naufrage : elles arriverent cependant à Valladolid, & ne purent réuſſir auprès du Général des Carmes, auquel les religieuſes étoient ſoumiſes.

Sans ſuccès.

Madame Acarie, inſtruite & affligée de ce refus, mais jamais découragée par les obſtacles, lorſqu'il s'agiſſoit d'œuvre de Dieu, engagea M. de Berule, alors Général de la Congrégation de l'Oratoire, & M. Gautier, Avocat-Général du Grand Conſeil, de partir pour l'Eſpagne & de ſe joindre à la premiere députation pour faire de nouvelles tentatives ; ils partirent avec la permiſſion du Roi au commencement de l'année 1603 ; mais à peine furent-ils en mer, qu'il s'éleva une ſi horrible tempête, que le Pilote dit à tout le monde de ſortir promptement du vaiſſeau, & de ſe ſauver ſur

Monſieur de Bérule y va & eſt ſur le point de périr.

un rocher qui étoit près d'eux ; le pere de Bérule y ſauta le premier ; le rocher étant couvert de glace, & le pied lui ayant manqué, il tomba dans la mer ; tous le crurent perdu, mais ſon manteau s'étant étendu ſur les eaux, le ſoutint aſſez de tems, pour qu'on pût le retirer. Un bon ami du pere Général, lui ayant demandé, aſſez long-tems après cet événement, à quoi il penſoit dans un danger auſſi éminent, il lui dit confidemment qu'il avoit prié Dieu de n'en point réchapper, à moins que ce ne fût pour ſouffrir de plus grandes croix ; ſentiment héroïque & bien digne d'un prêtre auſſi vertueux.

Cependant la tempête ayant ceſſé, on rentra dans le vaiſſeau & on arriva heureuſement en Eſpagne.

Le pere de Bérule n'omit rien pour gagner le général des Carmes, mais quoiqu'il fît, il ne put rien obtenir ; il l'écrivit à Madame Acarie, & déſeſpérant de réuſſir, il lui déſigna une religieuſe de France, qu'il jugeoit, au défaut de celles d'Eſpagne, propre à faire l'établiſſement. Madame Acarie étoit pleine de reſpect & de ſoumiſſion pour ce ſaint prêtre, & en général pour tous les miniſtres de J. C. ; mais outre qu'elle

étoit naturellement courageuſe & ferme dans ſes entrepriſes, elle avoit un puiſſant motif de confiance que n'avoit point le pere de Bérule ni ſes aſſociés; c'étoit les révélations & les apparitions de ſainte Théreſe; elle engagea pluſieurs ſaintes perſonnes qu'elle connoiſſoit, à prier & à communier pour la réuſſite de cette grande affaire & ſe joignit à elles, avec la plus grande ferveur : elle fut enfin exaucée; le pere de Bérule, après avoir fait bien des démarches & eſſuyé des difficultés ſans nombre, obtint enfin une obédience pour ſix religieuſes.

Il obtient ſix religieuſes.

Nos Carmélites qui doivent regarder ces ſix Eſpagnoles comme les meres qui les ont engendrées ſur le Carmel, verront ſans doute leurs noms avec plaiſir; ce furent les meres, *Anne de Jeſus*, *Eliſabeth des Anges*, *Eliſabeth de ſaint Paul*, *Eléonore de ſaint Bernard*, *Béatrix de la Conception*, & une ſœur converſe, *Anne de ſaint Barthelemi* qui avoit long-temps accompagné ſainte Théreſe, dans ſes voyages. Le pere de Bérule bien ſatisfait, prépara promptement tout ce qui étoit néceſſaire pour le voyage, & ne tarda pas à ſe mettre en route avec ſes religieuſes & les Dames qui devoient les accompagner.

Cependant l'agent qu'on avoit envoyé à Rome pour demander au Pape le bref d'érection, ne réuſſit pas auſſi promptement qu'on l'avoit eſpéré : il s'agiſſoit d'un nouvel établiſſement de religieuſes ; les conſulteurs que le Pape avoit nommés pour examiner l'affaire, formerent bien des difficultés ; le ſouverain Pontife lui-même ne parut pas d'abord diſpoſé à accorder la grace qu'on lui demandoit ; la fervente Acarie l'apprit & n'en parut ni ſurpriſe ni ébranlée : pleine de confiance que la Bulle arriveroit enfin, elle faiſoit travailler avec la plus grande ardeur au bâtiment des religieuſes. Les perſonnes du monde qui la voyoient entreprendre un édifice conſidérable, & qui n'avoient pas la même foi que cette ſainte femme, traitoient ſon entrepriſe d'imprudence & de folie : il y avoit des ſemaines où pour payer les ſeuls ouvriers, ſans l'achat des matériaux, il lui falloit plus de cinq mille livres. Etant ſouvent ſans argent, on lui repréſentoit que ſon entrepriſe paroiſſoit téméraire, même aux perſonnes les plus enſées ; elle ſe contentoit de répondre avec agrément, que toute ſa confiance étoit dans la bourſe de la divine providence qui eſt bien grande, ajoutoit-elle, puiſ-

Courage & confiance de madame Acarie.

que tous les trésors de la terre lui appartiennent. Il seroit difficile d'exprimer les soins & les fatigues qu'elle se donna tout le tems que dura la construction du monastere : elle étoit ordinairement au milieu des ouvriers depuis le matin jusques au soir, veillant à ce que tout ce qu'ils faisoient fût bon & solide ; elle examinoit les bois, les pierres & jusqu'au mortier. Lorsqu'elle étoit contente des ouvriers, elle ne manquoit point de les récompenser : elle ne prenoit le plus souvent pour toute nourriture qu'un morceau de pain qu'elle mangeoit au milieu d'eux & sans s'asseoir. On étoit étonné, & ils l'étoient eux-mêmes, des bons avis qu'elle leur donnoit pour la perfection de leur ouvrage, se servant des termes de l'art, comme si toute sa vie elle s'y fût appliquée. Les grandes consolations qu'elle ressentoit en voyant ce bâtiment s'élever avec une incroyable promptitude, étoient souvent tempérées par de petits contre-tems qui n'étoient pas tels à ses yeux ; M. Acarie prenoit quelquefois de l'humeur de tant & de si longues absences de son épouse, craignant d'ailleurs que la fatigue qu'elle prenoit, avec un corps atténué par les infirmités, ne la fît succomber : il lui défendoit sou-

Monsieur Acarie la mortifie.

vent d'aller au prieuré. Quelque ſenſible que lui fût cette défenſe, elle obéiſſoit ; elle avoit ſeulement alors quelques perſonnes de confiance qui y alloient à ſa place, & qui lui rendoient compte de tout.

Ses grands ſoins pour le bâtiment ne lui faiſoient point perdre de vue ſa petite Communauté de la montagne ſainte Genevieve : c'étoit de jeunes filles qu'elle avoit raſſemblées avec la permiſſion de l'Evêque de Paris, dans le deſſein d'en faire un jour de ferventes Carmélites. Dans la crainte qu'une trop longue abſence ne nuisît à leur avancement ſpirituel & au bon ordre qu'elle avoit mis parmi elles, elle ſe déroboit quelques inſtans du prieuré pour aller les viſiter ; elle leur fourniſſoit généreuſement tout ce qui étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance. Toutes les inſtructions & les avis qu'elle leur donnoit, tendoient à les former à la vie religieuſe : la peſte & la famine, effets aſſez ordinaires de la guerre, s'étant manifeſtées à Paris, elle envoya ſon petit troupeau en ſa maiſon d'Yvri, où elle entretenoit un prêtre pour leur dire la meſſe & les confeſſer ; elle avoit ſoin de leur envoyer de tems en tems des prédicateurs pour les inſtruire ; elle

Sa petite communauté.

y alloit quelquefois elle-même pour voir les progrès que ces jeunes personnes faisoient dans la vertu : celles qui ne lui paroissoient pas propres à la vie religieuse, elle les engageoit à se retirer sans éclat.

Il lui arriva alors une affaire qui dut la mortifier & dans laquelle on eut à admirer comme à l'ordinaire toute sa vertu ; une jeune demoiselle riche & d'une famille honnête de Paris, après avoir demeuré quelque tems en sa communauté, prit le parti de se faire religieuse dans l'ordre de Fontevrault; madame Acarie, bien loin de l'en détourner, l'affermit dans son dessein & lui aida même à l'accomplir ; avant de faire profession, la demoiselle étant majeure, fit un testament par lequel elle donna à quelques maisons religieuses des rentes & une maison de campagne qui lui appartenoient : les parens mécontens entreprirent de faire casser ce testament, & présentèrent requête au Parlement pour faire subir un interrogatoire à madame Acarie, l'accusant d'avoir suggéré à la demoiselle, ces dispositions testamentaires : plusieurs personnes du monde toujours disposées à croire le mal dans celles principalement qui paroissent pieu-

On la cite au Parlement.

ſes, ſaiſirent cette occaſion pour cenſurer la ſainte dame, & blâmerent ſa conduite, ſur-tout au ſujet des grands bâtimens de la rue ſaint Jacques; l'Avocat qui n'en étoit pas ſans doute pour les œuvres de piété & de religion, ravi d'avoir une pareille cauſe à plaider, ſe préparoit bien à ne pas ménager la dame: elle, toujours la même, ſe tenoit tranquille, ſe confiant en Dieu & en ſon innocence; ce n'eſt pas qu'elle ne reſſentît quelque peine de ce procès: elle diſoit ſur cela à une perſonne, *qu'on ne devoit parler des femmes ni en bien ni en mal*; prévoyant le ſcandale qui pouvoit en arriver, fâchée d'ailleurs de ſe voir obligée de faire en juſtice un ſerment qui alarmoit ſa tendre piété, elle crut devoir faire auprès des parens, pour aſſoupir l'affaire, quelques démarches qui furent inutiles; mais le Seigneur vint au ſecours de ſa ſervante: ſainte Thereſe lui apparut & l'aſſura que l'affaire ne ſeroit point plaidée, & que les parens ſe déſiſteroient de leur prétention; ce qui arriva en effet peu de tems après.

L'affaire n'a pas de ſuite.

Cependant les Carmélites Eſpagnoles étant prêtes d'arriver, & leur monaſtere n'étant point encore en état de les rece-

voir, madame Acarie prit le parti de leur faire préparer la maiſon prieurale qui étoit de l'autre côté de l'égliſe & avec tant de ſoin, que lorſqu'elles y entrerent, elles furent étonnées de trouver, dans un auſſi petit eſpace, autant de commodités.

Honneurs rendus aux religieuſes Eſpagnoles.

Ces religieuſes étant arrivées à Bordeaux, le pere de Bérule les laiſſa avec le reſte de la compagnie pour aller à Fontainebleau rendre compte à Henri IV du ſuccès de ſon voyage : le prince en parut très-ſatisfait ; il ſe recommanda & ſa famille aux prieres de ces ſaintes filles. Paſſant à Saintes, elles furent reçues avec diſtinction, en l'Abbaye de Notre-Dame, par l'Abbeſſe qui étoit de la maiſon de Foix ; elle avoit pour coadjutrice une niece qui fut ſi touchée de l'extérieur de piété & des grandes vertus de ces bonnes religieuſes, qu'elle vouloit s'en aller avec elles pour entrer dans leur ordre, renonçant volontiers pour cela à l'Abbaye qu'elle devoit avoir après la mort de ſa tante ; mais étant déja Bénédictine, & les conſtitutions des Carmélites leur défendant de recevoir des profeſſes d'un autre ordre, les meres Eſpagnoles ne purent condeſcendre à ſes deſirs. Devenue Abbeſſe dans la ſuite,

elle réforma sa communauté, & procura de plus l'établissement des Carmélites dans la ville : outre les grands biens qu'elle leur fit, elle les reçut en sa maison, les y retint près de deux ans qu'on travailla à leur construire un monastere ; & pendant tout ce tems, elle leur fournit généreusement tout ce qui leur étoit nécessaire. De Saintes, les Espagnoles étant arrivées à Poitiers, on alloit en foule au devant d'elles : les dames se disputoient à qui les logeroit ; mais après s'être arrêtées quelques heures, elles continuerent leur route, & arriverent à Paris le 15 Octobre 1604 : on célébroit alors l'octave de la fête de S. Denis ; elles eurent la dévotion d'aller recommander l'établissement qu'elles venoient faire, à cet Apôtre de la France : elles allerent toutes pour cela communier à Montmartre dans la chapelle située dans l'endroit où le saint souffrit le martyre, & où saint Ignace, près d'un siecle avant l'arrivée des Carmélites en France, avoit, avec ses neuf compagnons, prononcé ses vœux. L'Abbesse reçut ces saintes religieuses dans sa communauté avec la plus grande satisfaction, & les engagea à y rester quelques jours, en attendant que leur

Elles arrivent à Paris.

Et vont à Montmartre.

maison fût en état de les recevoir. Lorsque tout fut prêt, la Princesse de Longueville vint les prendre dans ses carosses, & les conduisit dans leur monastere duquel elles prirent possession en chantant le pseaume *Laudate Dominum omnes Gentes.* L'Evêque de Paris envoya le lendemain son premier Aumônier, leur dire la messe, à laquelle elles communierent toutes avec la plus grande dévotion. Madame Acarie passa sans dormir, la nuit qui précéda leur arrivée, s'occupant à tout préparer pour les recevoir & à remercier Dieu des bénédictions qu'il avoit répandues sur cette grande entreprise.

Elles entrent dans le premier monastere.

Le premier soin de ces religieuses, dès qu'elles furent établies, fut d'examiner les jeunes personnes qui se présenterent pour être admises au Noviciat; mais ne sachant point la langue Françoise, elles furent obligées de s'en rapporter aux jugemens des trois supérieurs ou visiteurs généraux, nommés par le Pape Clément VIII. Ceux-ci connoissant l'esprit & la vertu de Madame Acarie, ne décidoient rien sans l'avoir consultée, & se trouverent souvent par là, dans le cas de connoître & d'admirer ses lumieres & son discernement.

Madame Acarie examine les postulantes.

Premieres postulantes & novices.

Quoique le nombre des jeunes personnes qui se présenterent d'abord, fut très-considérable, on se détermina à n'en recevoir que trois, pour la premiere fois ; sçavoir, mademoiselle *Andrée Levoix*, cette femme-de-chambre de madame Acarie, qui étoit si pieuse & sa confidente, *mademoiselle de Hannivel & madame Jourdain ;* elles prirent l'habit, le jour de la fête de tous les Saints ; elles furent nommées, la premiere, *Andrée de Toussaints*, la seconde, *Marie de la Trinité*, & la troisieme, *Louise de Jesus ;* quelque tems après, on reçut mademoiselle *de Fontaine*, qui fut nommée, *Magdeleine de saint Joseph*, mademoiselle *des Champs* qu'on nomma, *Aimée de Jesus*, Mademoiselle *Sevin* qui eut le nom de *Marie de la Trinité*, & *madame de Breauté* qui fut appellée *Marie de Jesus.* Telles furent en France, les pierres fondamentales de l'ordre du Carmel, qui, à l'exception de la premiere, qui mourut au Noviciat, comme je le dirai bientôt, ont fondé plusieurs maisons & qui après les avoir gouvernées, avec beaucoup de sagesse & avec la plus grande édification, sont mortes en odeur de sainteté. Rien n'étoit plus admirable que de

voir ces premieres religieuſes, quoique de nations différentes, vivre dans la plus parfaite union ; c'étoit pour madame Acarie, un ſujet de conſolation, qu'elle ne pouvoit exprimer.

Madame Acarie les inſtruit.

La Princeſſe de Longueville, comme fondatrice du premier monaſtere, y entroit ſouvent ; ayant permiſſion du Souverain Pontife de prendre une compagne, elle choiſiſſoit, le plus ſouvent, madame Acarie ; l'occupation ordinaire de cette dame étoit alors, de voir les novices & de les entretenir ; elle avoit un talent merveilleux pour découvrir & leur faire avouer elle-même juſqu'aux plus petits défauts & aux plus légeres imperfections. Dans les exhortations qu'elle leur faiſoit, elle ne leur adreſſoit jamais directement la parole, mais elle s'exprimoit au terme pluriel, en diſant *nous faiſons telle faute, nous nous négligeons ſur telle vertu* ; elle diſoit, ce qui en effet eſt d'expérience, que par cette façon de parler, la perſonne ſe trouvant moins humiliée, étoit mieux diſpoſée à écouter les avis & à en profiter. Ce qu'elle recommandoit ſur-tout aux novices, étoit de ne point s'acquitter de leurs exercices, par habitude, ni par reſpect humain ; mais de

s'élever ſans ceſſe à Dieu par l'eſprit, & par un grand deſir de ne lui être déſagréables en rien; elle leur faiſoit admirer les bontés infinies de Dieu, qui vouloit bien rendre conſtantes & éternelles, nos bonnes œuvres, quelque petites qu'elles fuſſent, en les récompenſant dans le Ciel, pendant l'éternité. Les novices goûtoient tellement ſes inſtructions, qu'elles ne pouvoient aſſez exprimer leur ſatisfaction.

La mere *Anne de Jeſus*, Prieure du monaſtere de Paris, l'ayant priée de l'inſtruire de tout ce qu'elle avoit fait, pour procurer en France, l'établiſſement de l'Ordre, elle ne put tirer d'autre réponſe de cette femme pleine d'une profonde humilité, que ces paroles : *ma mere, je n'ai d'autre part en cette œuvre, que d'y avoir fait beaucoup de fautes, je prie Dieu de me les pardonner.* Cependant ce ſaint établiſſement auquel perſonne n'ignoroit qu'elle n'eût la meilleure part, lui fit une ſi grande réputation, qu'on la montroit, lorſqu'elle paſſoit dans les rues & qu'on s'arrêtoit même, pour la voir & pour l'admirer, ce qui ne ſervoit qu'à l'humilier encore plus, s'étonnant, diſoit-elle, qu'on l'eſtimât & qu'on la louât, pour ſi peu de choſe,

Elle eſt dans une eſtime générale.

Ces marques extérieures d'eſtime & de vénération, n'empêcherent pas qu'elle n'eût des ennemis; peut-être même ſervirent-elles, ce qui ſe voit aſſez ſouvent, à en augmenter le nombre. Des bruits déſavantageux à ſa réputation ſe répandirent juſqu'à la Cour, mais le Roi, qui avoit ſouvent entendu parler de cette femme & de ſon éminente ſainteté, lui envoya le pere Coton, pour l'aſſurer qu'il ne croyoit rien de tout ce qu'on lui imputoit.

Cet honorable témoignage du meilleur de tous les Rois, put la conſoler des calomnies inventées contre elle; mais le Seigneur ſe plaît à viſiter ici-bas, & à purifier par les adverſités les ames qui ſont véritablement à lui, & qui n'aſpirent qu'à lui plaire. La ſœur *Andrée de tous les Saints*, novice, cette ancienne domeſtique de la dame, mourut après quelques jours de maladie, le cinquieme mois de ſon noviciat. Dés qu'elle ſe vit en danger, elle demanda avec inſtance de prononcer ſes vœux, ce qui lui fut accordé: Madame Acarie, malgré la douleur qu'elle reſſentoit de la perte de cette fille qu'elle avoit toujours aimée, & à laquelle elle paroiſſoit encore plus attachée, depuis qu'elle étoit entrée en religion,

Mort de la ſœur Andrée.

religion, voulut assister à son convoi : dès qu'elle la vit, elle se jetta à ses pieds & les lui baisa avec beaucoup de dévotion : des personnes qui l'accompagnoient rapporterent que pendant tout le convoi, elle avoit été ravie en extase ; cette sainte fille étant au service de Madame Acarie, étoit si souvent absorbée en Dieu, qu'elle oublioit souvent ce qui lui étoit ordonné ; mais la pieuse dame qui n'ignoroit pas la cause de ses oublis, étoit bien éloignée de l'en reprendre. Peu de jours après la mort de cette novice, Dieu daigna consoler son ancienne maîtresse, en lui donnant une preuve sensible de sa sainteté. Assistant le jour de Pâques aux matines dans l'église de saint Gervais, cette religieuse lui apparut, lui déclara qu'elle étoit dans le Ciel, & la remercia de tout ce qu'elle avoit fait pour elle ; la dame ne manqua pas d'en instruire les religieuses & les novices sur-tout, pour les engager par-là à redoubler de ferveur & de fidélité à tous leurs devoirs.

Elle apparoît à Madame Acarie.

Le premier monastere des Carmélites de France ne tarda pas à répandre une si bonne odeur de sainteté dans la Capitale & jusques dans les Provinces les plus éloignées, que plusieurs Villes témoignerent le plus grand desir d'avoir

de ces ferventes religieuſes. Madame Acarie en reſſentit la plus grande conſolation : elle exhorta beaucoup la communauté à envoyer pour les fondations, non-ſeulement une perſonne de mérite, mais de plus avec elle, des religieuſes qui fuſſent ſi remplies de l'eſprit de Dieu & de leur ſaint inſtitut, qu'il pût ſe perpétuer par elles, dans les différentes maiſons : elle leur diſoit ſur cela, qu'*on ne voyoit communément dans une communauté, de vertu & de ferveur, que celles qui avoient paru dans ſon établiſſement.*

Monaſteres établis par les ſoins de Madame Acarie.

Je n'entreprendrai point de parler ici de tous les monaſteres de Carmélites qui furent établis dans le Royaume & dans très-peu d'années : cette hiſtoire qui ſeroit très-curieuſe & très-édifiante, n'eſt pas de mon ſujet, & demanderoit une autre plume que la mienne ; elle a été commencée par une religieuſe de cet ordre, pleine d'eſprit & de vertu *. Il ſeroit à ſouhaiter que ſa ſanté lui permît de continuer cet excellent ouvrage ; mais je crois ne pouvoir me diſpenſer de rapporter, en peu de mots, les fondations auxquelles Madame Acarie a le plus contribué : ce ſera faire connoître

* Marie-Thérèſe de Veſins, Carmélite, rue de Grenelle, à Paris.

de plus en plus, ſon zele ardent pour la gloire de Dieu & pour la propagation du Carmel dans le Royaume.

Le premier monaſtere qui fut fondé après celui de Paris, & par les ſoins de cette ſainte femme, fut celui de Pontoiſe. Voyant que la maiſon de Paris ne pouvoit contenir toutes les jeunes perſonnes qui ſe préſentoient pour y être reçues, & que de plus il y avoit à Pontoiſe pluſieurs filles raſſemblées qui deſiroient ſe conſacrer à Dieu dans l'état religieux, elle inſpira à une Novice de la maiſon de Paris, fille de *M. de Sancy*, de donner la ſomme qui étoit néceſſaire pour y faire une fondation : la novice étant entrée dans ſes vues, Madame Acarie ſe livra à cet établiſſement avec la même ardeur & le même ſuccès qu'à celui de Paris ; elle donna de ſi bons ordres, qu'en moins de huit jours, la maiſon qu'on avoit choiſie, fut en état de recevoir des religieuſes. On tira du premier monaſtere, pour cette fondation, cinq Carmélites, & on choiſit pour Prieure la ſœur *Anne de ſaint Barthelemy*, ſœur converſe, l'ancienne compagne de ſainte Théreſe dans ſes voyages : on lui fit prendre pour cela, à ſon grand regret, le voile noir. Une no- Pontoiſe.

vice voyant pleurer cette ſainte fille, parce qu'on la retiroit de ſon état d'humilité pour la charger du fardeau de la ſupériorité, dit à ſes compagnes : *que nous ſommes heureuſes, mes ſœurs, d'être dans un ordre où les religieuſes qu'on fait Prieures, pleurent à chaudes larmes!*

Le troiſieme monaſtere qui fut l'ouvrage de madame Acarie, fut celui de
Dijon. Dijon ; Monſieur Acarie n'ayant pas voulu que ſon épouſe allât ſi loin, pour y travailler, elle donna, de Paris, les mêmes inſtructions & les mêmes ordres que pour celui de Pontoiſe. Cette fondation ayant éprouvé, dans les commencemens, bien des contradictions, madame Acarie travailla plus que perſonne, à les diſſiper, & y réuſſit ſi bien, que de ce monaſtere ſont ſortis quatre autres dans la ſuite.

Le quatrieme qui dut ſon exiſtence à notre pieuſe dame, fut celui d'Amiens;
Amiens. il fut fondé par une demoiſelle de la famille *des Violes*, & qui s'étant faite religieuſe, fut appellée *Anne du ſaint Sacrement*. On héſita d'abord ſi l'on feroit cette fondation à Rouen ou à Amiens ; pluſieurs penchoient pour Rouen, parce qu'Amiens venant d'être ruiné par les guerres civiles, on crai-

ghoit que les religieuſes n'y puſſent ſubſiſter ; mais madame Acarie, ſachant qu'il y avoit dans cette derniere Ville, pluſieurs filles qui deſiroient ſe faire religieuſes, & prévoyant d'ailleurs que la Comteſſe de St. Paul, épouſe du Comte de St. Paul, de la maiſon de Longueville, & Gouverneur de la Picardie, protégeroit les nouvelles religieuſes, & leur feroit du bien, (ce qui arriva en effet), elle opina & tint ferme, pour la Ville d'Amiens ; ſon avis ayant été ſuivi, elle eut la permiſſion d'aller faire elle-même cet établiſſement : elle y travailla avec tant de zele, d'intelligence & de ſuccès, qu'elle étoit un ſujet d'admiration pour tous ceux qui la voyoient agir. Etant en route avec M. Duval, pour cette fondation, & s'étant arrêtée dans une auberge à Clermont en Beauvoiſis, il s'y trouva un homme qui revenoit d'Amiens, & qui parla de la nouvelle fondation avec beaucoup d'humeur & d'impertinence, aſſurant qu'on ſeroit bientôt obligé de détruire les bâtimens qu'on y conſtruiſoit ; madame Acarie voyant que M. Duval avoit quelqu'envie de parler à cet homme, elle lui dit : *mon pere, ne diſons mot, c'eſt*

en ſouffrant, que les œuvres de Dieu ſe font ; voici un bon augure pour le monaſtere. Arrivée à Amiens, elle alla voir le nouveau bâtiment ; elle examina tout & juſqu'aux fondations, & en parla ſi bien, que l'Architecte ne pouvoit aſſez l'admirer. On lui fit voir enſuite pluſieurs poſtulantes qui ſe préſentoient : après les avoir entretenues, elle dit ſon avis à M. Duval, pour admettre les unes & renvoyer les autres, & avec tant de juſteſſe que ce Docteur, dans l'examen qu'il en fit, trouva qu'elle les avoit jugées telles qu'elles étoient. Les religieuſes deſtinées à la fondation étant arrivées, on les logea dans une maiſon, voiſine du monaſtere, en attendant qu'il fût achevé. Tous montrerent la plus grande ſatisfaction de cet établiſſement. Madame Acarie s'en retourna à Paris, après avoir donné, aux nouvelles poſtulantes, les plus ſolides inſtructions.

Rouen. La cinquieme fondation qui fut encore en grande partie l'ouvrage de la ſainte dame, fut celle de Rouen ; elle fut faite à la ſollicitation du Préſident de Bouville & de M. de Bretigny *, celui qui avoit fait deux voyages en Eſpagne,

* Il eſt mort en odeur de ſainteté ; ſa vie a été écrite par le P. de Bauvais.

pour obtenir des religieuſes. Madame Acarie y alla encore avec M. Duval. Afin que les religieuſes qu'on envoyoit de Paris, pour cet établiſſement, fiſſent le voyage plus commodément, elle leur prêta ſon caroſſe & elle ſe mit, avec le Viſiteur général, dans la voiture publique ; s'appercevant que le cocher dormoit toujours, elle dit agréablement à M. Duval, qu'il falloit bien que Dieu fût leur cocher, puiſque cet homme ne conduiſoit point les chevaux, qui en effet ne s'écarterent jamais de la route. Avant d'arriver à Rouen, elle apprit que le Parlement avoit rendu un Arrêt qui défendoit l'établiſſement des Carmélites dans la Ville; cette nouvelle l'inquiéta d'abord, les religieuſes pour la fondation, étant en chemin & prêtes d'arriver ; mais après avoir réfléchi quelques momens, elle dit à M. Duval, que cet Arrêt étoit ſi récent, qu'il n'auroit pu encore être ſignifié aux perſonnes chargées de la fondation, & qu'il n'y avoit qu'à aller en avant: elle fit en effet ſi prompte diligence, que les religieuſes arrivées, un Grand-Vicaire les inſtalla, dans leur maiſon, avec les cérémonies ordinaires & leur donna la bénédiction, de la part du Cardinal de

Oppoſitions du Parlement.

Joyeuſe, Archevêque de Rouen. Deux heures après, des Huiſſiers vinrent ſignifier aux religieuſes, l'Arrêt du Parlement; par le conſeil de Madame Acarie, elles répondirent qu'elles étoient très-diſpoſées à obéir à la Cour, mais que ne ſachant où ſe retirer, elles la ſupplioient de les laiſſer dans leur maiſon, au moins pendant les fêtes de la Pentecôte, afin de pouvoir ſatisfaire leur dévotion, ce qui leur fut accordé. Dans l'intervalle, M. Duval alla, par le conſeil de madame Acarie, ſe plaindre de cet Arrêt, au Cardinal de Joyeuſe qui montra au Docteur ſon étonnement & lui promit d'en écrire au Roi; mais Dieu qui avoit permis ces obſtacles, comme il s'en trouve toujours dans les nouvelles entrepriſes, faites pour la gloire de Dieu, & pour l'intérêt de la religion, permit qu'elles ſe diſſipaſſent en très-peu de tems. Le Parlement lui-même, ayant reconnu dans la ſuite l'avantage de cet établiſſement, ne s'y oppoſa plus & en témoigna même beaucoup de ſatisfaction. Retournant de cette fondation à Paris, madame Acarie y ramena, du conſentement de M. Duval, une religieuſe qu'elle ne jugea pas propre pour l'œu-

vre : pendant la route, elle lui préparoit elle-même ce qu'elle devoit manger, & la ſervoit, avec un ſi grand reſpect, qu'elle ne s'aſſéyoit pas même devant elle. Arrivée à Vigny, on refuſa de les loger, les Maîtres des hôtelleries diſoient que c'étoit des dévotes qui jeûnoient & qu'elles ne feroient aucune dépenſe ; on apperçut là, la grande ſatisfaction que reſſentoit madame Acarie, d'avoir ce trait de reſſemblance avec la ſainte Vierge & ſaint Joſeph à Bethléem ; elles eurent bien de la peine à trouver un couvert, pour y paſſer la nuit.

Tours.

Le ſixieme & le dernier monaſtere, à l'établiſſement duquel madame Acarie contribua encore, fut celui de Tours. Une fille de M. de Fontaines ſon couſin, ayant été obligée de ſortir du noviciat du premier monaſtere, à cauſe de ſes infirmités, la ſainte femme ſe chargea de la ramener chez ſon pere, qui habitoit un Château dans la Touraine ; elle avoit ſes vues, en faiſant ce voyage : c'étoit d'engager ce Seigneur à faire à Tours une fondation de Carmélites. Après quelques difficultés & quelques refus, elle eut le bonheur de réuſſir ; elle vola auſſitôt à la Ville, pour chercher une maiſon propre à l'établiſſe-

ment: il y eut d'abord quelques oppositions de la part de la Ville & du Gouverneur; mais à l'ordinaire, par les démarches de madame Acarie, tout s'applanit & réuſſit. Il ſeroit difficile d'exprimer en détail, les obſtacles & les contradictions qu'éprouva cette pieuſe dame, dans ces différentes fondations; il y eut même un prédicateur qui en parla en chaire, pour les combattre & les cenſurer; mais le courage & la patience de cette femme forte, & ſurtout ſa vive confiance en Dieu, & l'aſſurance qu'elle avoit d'agir ſelon ſa volonté & pour ſa gloire, lui firent tout ſouffrir avec plaiſir & ſurmonter tous les efforts de l'Enfer. Si elle ne travailla pas à l'établiſſement des autres monaſteres du Carmel, comme à ceux deſquels j'ai fait mention, on peut dire cependant que juſqu'à ſon entrée en religion, il n'en fut aucun auquel elle n'eut quelque part, ne fût-ce qu'en indiquant les ſujets qu'il convenoit d'envoyer pour ces fondations, & ſur leſquels les Supérieurs, convaincus, par une longue expérience, de ſa ſageſſe & de ſon diſcernement, ne manquoient jamais de la conſulter.

Remarque honorable au Carmel.

Avant de terminer cet article des fondations du Carmel, je crois devoir

faire une remarque qui ſervira à convaincre mes Lecteurs, que Dieu vouloit en France, l'établiſſement de ce ſaint Ordre: c'eſt que, malgré le grand nombre de fondations qui s'y firent & avec une prodigieuſe rapidité, il ne perdit rien, contre l'ordinaire, de ſon eſprit primitif & de ſa premiere ferveur; je pourrois ajouter, ſans être ſoupçonné d'adulation, qu'encore aujourd'hui cet Ordre, quoique ſubſiſtant depuis près de deux ſiecles, ſe ſoutient dans la plus grande régularité, & que les monaſteres, ceux au moins où l'erreur n'a point pénétré ou dominé, répandent toujours une odeur de ſainteté, dans les lieux où ils ont été établis. Les premieres religieuſes de France, après avoir vécu en ſaintes, ſont toutes mortes avec des ſignes non équivoques de prédeſtination. Rien ne ſeroit plus édifiant encore que la relation de leur vie & de leur mort, qui trouveroit naturellement ſa place dans les chroniques de l'Ordre.

Filles de madame Acarie Carmelites.

Je ne crois pas également devoir paſſer ſous ſilence ce qui regarde les filles de madame Acarie; ce ſeroit taire en partie, ce qui doit contribuer à ſa gloire & à faire connoître, de plus en

plus, ſon éminente ſainteté. J'ai dit, dès le commencement de cette Hiſtoire, que Dieu avoit donné ſix enfans à cette dame, trois fils & trois filles ; ces filles furent toutes religieuſes Carmélites. La premiere qui entra dans le monaſtere de Paris, fut la ſeconde de naiſſance ; elle montra, dès la plus tendre jeuneſſe, un deſir ſi ardent pour la vie religieuſe, & ſollicita ſi vivement les Supérieurs, de la recevoir, qu'on l'admit au noviciat, avant l'âge compétent, ce qui fut cauſe qu'elle le fit plus long qu'il n'eſt preſcrit par le droit. Elle fut nommée *Marguerite du ſaint Sacrement.* Elle devint en peu de tems, une parfaite Carmélite, & fut faite, dans la ſuite, Prieure de la maiſon de Tours. La ſeconde qui fut reçue, fut la troiſieme de naiſſance, & fut nommée *Genevieve de ſaint Bernard.* Elle avoit d'abord demandé d'être Feuillantine à Toulouſe ; ſes parens avoient tout diſpoſé pour la placer dans cette maiſon ; mais ayant lu, dans la regle des Carmélites, qu'elles font leur travail, non en commun, comme les Feuillantines, mais retirées chacune en leur cellule, elle dit à ſa ſainte mere, que lorſqu'elle travailloit en compagnie, elle ne pouvoit s'empêcher de parler &

de ſe diſſiper, & qu'elle feroit par conſéquent plus de travail & de progrès dans la vertu, chez les Carmélites ; madame Acarie n'eut pas de peine à ſe rendre à ces raiſons ; elle obtint de ſon époux, que ſa fille entrât au monaſtere de Paris ; elle fut dans la ſuite Prieure du couvent de Chartres. La troiſieme qui ſe conſacra à la religion, fut l'aînée de toutes. Ayant été miſe dès l'enfance, au couvent de Long-Champ, elle demanda, à l'âge de dix ans, d'y être religieuſe ; madame Acarie, quoique très-ſatisfaite de voir ſes enfans ſe donner entiérement à Dieu, jugea avec raiſon que ſa fille étoit trop jeune pour choiſir un état ; elle la retira dans ſa maiſon, & eut attention de ne lui parler jamais de l'état religieux, conduite qu'elle tint toujours à l'égard de ſes autres enfans ; elle diſoit *que la religion eſt un état ſi relevé, que tout le monde enſemble ne pouvoit faire un bon religieux, ſi Dieu n'y mettoit la main, & qu'il valoit mieux être ſéculier, par diſpoſition divine, que religieux par inſtigation humaine.* Elle diſoit, un jour, à M. Duval, *que ſi elle étoit la reine de l'univers, qu'elle n'eût qu'un enfant, & qu'il voulût ſe faire religieux, elle ne l'en*

empêcheroit pas, mais que ſi elle en avoit cent, ſans avoir de quoi les établir dans le monde, elle ne voudroit pas en porter un ſeul à embraſſer l'état de la religion; maxime des plus ſages, trop peu connue d'une infinité de chrétiens, qui par des vues baſſes & intéreſſées, ſacrifient une partie de leurs enfans à l'élévation & au bonheur des autres, & qui après en avoir fait des malheureux dans le tems, en font le plus ſouvent des réprouvés dans l'éternité; elle prioit les religieux & les autres perſonnes de piété qui fréquentoient ſa maiſon, de ne jamais parler à ſes enfans, de l'état religieux, mais de leur inſpirer en général, des ſentimens de religion & de piété. Lorſque ſon aînée fut en âge de ſe choiſir un état, elle lui propoſa celui du mariage, & lui apprit que quelques perſonnes très-convenables, à tous égards, la demandoient; la fille indéciſe alors ſur le parti qu'elle devoit prendre, les refuſa; ſa bonne mere la voyant toujours en ſuſpens & fort agitée, la mena à Notre-Dame de Lieſſe; la jeune perſonne y fut ſi touchée de Dieu, qu'elle réſolut enfin de renoncer pour toujours au monde; elle ſe déclara pour les Car-

mélites, demanda d'entrer au premier monaſtere où elle fut reçue peu après; elle fut, comme ſes deux ſœurs, une ſainte religieuſe; je ne vois point qu'elle ait, comme elles, gouverné aucun monaſtere, ſi ce n'eſt comme Souprieure à Amiens, juſqu'à l'arrivée de la Prieure élue, qui étoit à Paris.

Elle fait différer la vêture des poſtulantes.

Juſques-là, on avoit admis les jeunes poſtulantes à la cérémonie de la vêture, quelques jours après leur entrée dans la maiſon; madame Acarie jugea qu'il convenoit de les laiſſer plus longtems dans leur habit ſéculier; elle le propoſa aux Supérieurs & aux religieuſes; elle leur fit voir qu'il y avoit beaucoup moins d'inconvénient de renvoyer une jeune perſonne, dans ſes habits du monde, que de lui ôter celui de la religion; on ſe rendit à ſes raiſons, & on détermina que ces jeunes perſonnes reſteroient poſtulantes, au moins trois mois. Cette regle ſi ſage eſt adoptée aujourd'hui par preſque tous les inſtituts; dans quelques uns même, les poſtulantes ne prennent le ſaint habit qu'après ſix mois d'épreuve, l'expérience ne prouve que trop que ce tems-là ne ſuffit pas encore pour bien connoître les jeunes filles.

Elle dissout sa petite communauté.

Madame Acarie avoit toujours sa petite communauté, près sainte Genevieve ; mais les vues qui la lui avoient fait former, étant remplies, elle prit le parti de la dissoudre. Une autre raison l'y détermina ; elle pensoit, depuis quelque tems, à faire établir, à Paris, l'Ordre des Ursulines ; sachant combien ces religieuses, instituées pour l'instruction des jeunes filles, seroient utiles, dans cette grande ville, elle en parla à quelques saints personnages qui rejetterent d'abord ce projet, comme impossible ; lorsqu'il s'agissoit d'œuvre de Dieu, d'entreprise pour sa gloire, madame Acarie ne se rebutoit jamais ; toujours plus pressée intérieurement de réitérer ses sollicitations, elle parla encore, parla si bien, & fit voir si clairement le grand bien que procureroit à la religion, ce nouvel établissement, qu'on se rendit enfin & qu'on lui permit d'agir ; la sainte dame ne perdit point de temps ; elle alla voir une de ses parentes appellée *de sainte Beuve*, jeune veuve âgée de vingt & un ans, très-riche & très-pieuse ; elle lui parla de son projet, en des termes à lui en faire connoître les grands avantages ; la jeune dame en fut si convaincue, qu'elle offrit

Elle procure l'établissement des Ursulines à Paris.

de fonder à Paris, une maiſon de cet Ordre; cette parole donnée, madame Acarie ſe donna tous les mouvemens néceſſaires pour faire exécuter promptement le projet; elle obtint une permiſſion de l'Evêque de Paris, puis elle envoya à Rome: le ſaint Pere ayant donné ſon conſentement, le premier monaſtere des Urſulines fut bientôt établi dans l'endroit où il eſt aujourd'hui & a ſervi à en établir d'autres; la grande régularité dans laquelle ces religieuſes ſe ſont toujours ſoutenues, les inſtructions ſaintes & la bonne éducation qu'elles ne ceſſent de donner aux jeunes filles qui leur ſont confiées, leur ont mérité l'eſtime & la confiance des perſonnes de tout état & des rangs même les plus diſtingués, qui penſant chrétiennement, deſirent voir leurs enfans vivre ſelon les principes & les maximes de la religion.

Les Supérieurs nommés par l'Evêque, pour travailler à ce nouvel établiſſement, & qui étoient trois Docteurs de Sorbonne, avoient tant de confiance dans les lumieres de madame Acarie, & une ſi grande eſtime de ſa vertu, qu'ils lui donnerent le ſoin d'examiner les religieuſes de ce premier monaſtere, qu'on

devoit envoyer en diverſes Provinces ; qui les demandoient avec empreſſement, ce qu'elle fit avec une ſageſſe & un diſcernement qui eut tout le ſuccès qu'on pouvoit deſirer

Puis celui de l'Oratoire.

Aux établiſſemens des Carmélites & des Urſulines à Paris, qu'on dut au zele de cette ſainte femme, je pourrois en ajouter un troiſieme qui fut en grande partie ſon ouvrage ; ce fut celui de la Congrégation de l'Oratoire : M. de Bérule étoit depuis long-tems ſollicité par le Cardinal de Joyeuſe & par le Cardinal de Rets, Evêque de Paris, de l'entreprendre ; mais trop convaincu de ſon incapacité, ce ſaint prêtre invité d'ailleurs par des perſonnes illuſtres à ſe livrer à d'autres occupations qu'on jugeoit très-utiles à la religion, réſiſtoit toujours. Madame Acarie qui, à l'occaſion des Carmélites dont il étoit un des viſiteurs généraux, étoit en grande relation avec lui, & qui connoiſſoit tout ſon mérite, réuſſit enfin à l'engager à céder aux ſollicitations qu'on lui faiſoit & à ſe livrer à cette bonne œuvre, préférablement à toute autre.

Elle eſt dans des ſouffrances continuelles.

Ce qui doit faire encore plus admirer la vertu & le courage de cette dame, c'eſt qu'avec les ſoins & les travaux aux-

quels elle se livroit sans interruption, & sur-tout pour faire réussir les établissemens qu'elle entreprenoit, elle étoit sans cesse affligée d'infirmités si douloureuses, qu'elle avoua un jour à une personne de confiance que, depuis plus de trente ans, elle souffroit continuellement & dans tout son corps les plus vives douleurs. Outre ces maux journaliers, elle eut depuis l'établissement des Carmélites, deux grandes maladies; dans la derniere, sur-tout, elle souffrit des douleurs inexprimables, par une alternative de froid & de chaud qui la saisissoit & qui la réduisit à une si grande extrémité que les Médecins la firent administrer; quoiqu'elle se crût elle-même près de sa fin, elle pensoit cependant quelquefois à la révélation de saint Nicolas de Lorraine, où sainte Thérese lui avoit prédit qu'elle seroit Carmélite; dans ce combat de réflexions aussi contraires, elle en revenoit toujours à former un acte de conformité parfaite à la volonté du Seigneur; désespérée des Médecins, s'étant endormie sur le manteau de sainte Thérese que les Carmélites lui avoient envoyé, elle se réveilla un quart-d'heure après, assurant qu'elle n'avoit jamais dormi d'un sommeil aussi

Elle a deux maladies considérables.

tranquille : on voulut l'engager à ſe rendormir ſur cette précieuſe relique, mais elle le refuſa, parce que, par-là, elle perdoit l'occaſion de ſoufffrir ; il lui ſurvint alors de petites ſueurs auxquelles les Médecins ne parurent pas faire grande attention ; mais deux heures après, elle ſe trouva ſi bien, qu'elle parloit & rioit ſur ſon lit comme avant ſa maladie : cette lueur d'eſpérance ne dura pas ; deux jours après, la fievre la reprit avec des vomiſſemens fréquens qui l'empêchoient de rien prendre : les Médecins en déſeſpéroient alors & plus que jamais, lorſque tout-à-coup elle rendit un abcès qui s'étoit formé au foie, ce qu'ils jugerent n'avoir pu ſe faire ſans miracle, & la malade déclara elle-même qu'elle devoit ſa guériſon aux prieres des Carmélites.

Elle guérit miraculeuſement.

Un fait qui tient du miracle, qu'on avoit déja vu dans une autre de ſes maladies, & duquel j'ai fait mention, ſe renouvella alors ; une demoiſelle la veilla pendant ſeize jours & autant de nuits ſans dormir & ſans en ſouffrir la moindre incommodité : toutes les perſonnes qui s'étoient trouvées auprès d'elle pendant ſa maladie, furent extrêmement édifiées des grands ſentimens

de religion dont elle leur avoit paru pénétrée, même dans les momens de ſes plus grandes ſouffrances. Plus elle ſouffroit, plus ſa tranquillité, ſa ferveur & ſa beauté même paroiſſoient augmenter. Elle diſoit qu'elle n'avoit jamais l'eſprit plus libre, pour s'occuper de Dieu, que lorſqu'elle étoit bien malade; elle avoua un jour à une perſonne que, dans cette derniere maladie, elle avoit paſſé vingt nuits ſans repoſer, mais qu'elle en béniſſoit Dieu, & qu'elle deſiroit de ſouffrir encore davantage.

Ses ſentimens ſur ſes ſouffrances.

Dès que madame Acarie eut recouvert la ſanté, elle reprit tous ſes exercices de religion & de charité ſur-tout; mais le Seigneur ne laiſſe point ſans de continuelles épreuves ceux qui ſont à lui ſans réſerve: il affligea alors ſa ſervante, par la perte de deux perſonnes qui lui étoient cheres, de ſon pere & de ſon mari; elle avoit engagé le premier à quitter la Champagne où il demeuroit habituellement, & à venir réſider dans ſa maiſon d'Yvri, afin de pouvoir veiller plus ſûrement à ſon ſalut; ayant été toute ſa vie occupé de grandes affaires, il avoit peu penſé à la plus importante de toutes; ſa ſainte fille lui envoyoit de tems en tems, de bons prêtres, religieux

Mort de ſon pere.

ou séculiers, pour lui parler de Dieu; & lui inspirer des sentimens de piété : dès qu'elle le vit attaqué d'une maladie considérable, & qui annonçoit sa fin, elle le mit entre les mains des peres Feuillans qui l'aiderent à mourir en vrai chrétien, ce qui fut une grande consolation pour elle.

Mort de son mari.

Peu après ce sacrifice, elle eut à faire celui de son époux. Depuis le moment qu'elle lui fut unie, elle lui témoigna la plus grande affection & s'appliqua à lui plaire & à se conformer en tout à ses volontés. Que de divorces scandaleux qui affligent l'église, & aujourd'hui plus que jamais, on ne verroit point, si toutes les personnes mariées étoient animées du même esprit que cette sainte femme ! dans la derniere maladie de M. Acarie, elle parut redoubler de soins & d'attention pour lui ; malgré sa foiblesse habituelle, nuit & jour elle étoit sur pied pour lui rendre toute espece de service; elle apprêtoit de ses propres mains, tout ce qui lui étoit nécessaire; il étoit si touché des fatigues qu'elle se donnoit auprès de lui, qu'il lui ordonnoit souvent d'aller se reposer. On la trouvoit quelquefois fondant en larmes, tant elle étoit affligée des maux qu'il souffroit; elle

demandoit sans cesse à Dieu de les souffrir à sa place: le malade ayant eu quelques jours de mieux, les Medecins crurent qu'il se rétabliroit; lui-même l'espéroit; mais le Seigneur en avoit disposé autrement: il le fit connoître à madame Acarie qui engagea un pere de l'Oratoire qui voyoit souvent son mari, sans cependant lui faire part de la révélation, de lui annoncer sa mort prochaine, lui disant simplement que les Médecins se trompoient, & qu'il étoit plus mal qu'ils ne pensoient. Dès que M. Acarie eut entendu cette espece d'arrêt de mort, il s'y prépara avec les plus grands sentimens de religion; après s'être confessé & avoir communié, il demanda lui-même l'extrême-onction qu'il reçut en pleine connoissance & avec beaucoup de piété, répondant à toutes les prieres de l'Eglise: il donna sa bénédiction à deux de ses fils présens à cette triste cérémonie, & les exhorta à conserver la crainte de Dieu, & à rendre toujours à leur mere le respect & la soumission qu'ils lui devoient; il la remercia ensuite de toutes les attentions qu'elle avoit eues pour lui dans tous les tems, lui demanda pardon des peines qu'il lui avoit causées, & sur-tout

de l'avoir ſi ſouvent contrariée dans ſes bonnes œuvres : en préſence de pluſieurs perſonnes, il fit les plus grands éloges de ſon caractere & de ſa vertu ; après avoir paſſé ſix jours ſur le même côté, ne pouvant changer de place, & ſouffrant de très-vives douleurs avec la plus grande réſignation, montrant même un grand deſir de ſouffrir encore plus, il rendit ſon ame à Dieu. Madame Acarie verſa des larmes & montra des regrets qui, en pareille occaſion, ne partent pas toujours du fond du cœur, mais qui, dans cette fidelle & ſainte épouſe, étoient des plus ſinceres : elle ne ceſſa de prier & de faire prier pour ce cher défunt, juſqu'à ce qu'un an après ſa mort, elle eut une révélation qu'il jouiſſoit dans le Ciel de la gloire des bienheureux.

VIE

VIE

DE LA VÉNÉRABLE

SŒUR MARIE

DE L'INCARNATION,

Religieuse Converse Carmélite, dite dans le monde, Mademoiselle ACARIE.

LIVRE SECOND.

DÈS que la pieuse veuve se vit libre de ses engagemens avec le monde, elle ne pensa plus qu'à en contracter de nouveaux avec Dieu, dans le saint état de la religion : elle s'empressa de terminer toutes ses affaires temporelles & y réussit ; mais les infirmités & les souffrances étoient la voie ordinaire par laquelle le Seigneur avoit résolu de conduire cette grande ame. Dégagée de tout obs-

tacle, elle ne penſoit plus qu'à dire un éternel adieu au monde, lorſqu'elle ſe vit tout-à-coup aſſaillie de douleurs cruelles, occaſionnées par ſa cuiſſe rompue, & qui la forcerent de ſe mettre au lit : quoique parfaitement ſoumiſe à toutes les volontés du Seigneur, elle ne put retenir ſes larmes, non parce qu'elle ſouffroit beaucoup, (elle avoit toute ſa vie trop chéri les ſouffrances pour s'en affliger,) mais parce qu'elle craignoit que ſes maux & ſa grande foibleſſe ne fuſſent un obſtacle à ſa réception chez les Carmélites, ou que du moins ſi on la recevoit, ce ne fût une raiſon aux ſupérieurs de la ménager beaucoup, ce qu'elle redoutoit ſur-tout : heureuſement elle communiqua ſur cela ſes inquiétudes au Viſiteur général, M. Duval, qui réuſſit à la tranquilliſer.

Elle tombe malade.

Sa cuiſſe s'étant fortifiée, elle alla auſſitôt demeurer aux Carmélites dans le dehors, & choiſit une chambre de touriere, alléguant pour prétexte à ſes enfans affligés de la voir ſe ſéparer d'eux, que c'étoit pour prendre un peu de repos & ſe délaſſer des grandes fatigues, auxquelles elle s'étoit livrée pendant la maladie de ſon mari, & après ſa mort, pour mettre ordre à ſes affaires : peu

Elle ſe retire aux Carmélites.

après, elle supplia les supérieurs avec des sentimens de respect & d'humilité, tels qu'en eût pu avoir la plus petite & la plus pauvre des filles, de l'admettre dans l'ordre du Carmel, comme sœur converse, & de l'envoyer pour cela dans dans le plus pauvre monastere de l'ordre. Les supérieurs & les religieuses connoissant également & la solidité de son esprit & son éminente sainteté, n'hésiterent pas à lui accorder la premiere grace; quant à l'état de sœur converse, M. Duval y répugnoit & s'y opposa d'abord; mais M. de Bérule qui seul étoit dans le secret des apparitions de sainte Théreſe, détermina son confrere à se rendre aux instances de la sainte veuve.

Quant au monastere qui devoit la recevoir, il en étoit un, assez éloigné de Paris & très-pauvre, où elle eût été avec une grande satisfaction; mais les supérieurs jugerent ne devoir pas éloigner d'eux, une personne aussi sainte, & qui se trouvant souvent dans des états extraordinaires, pouvoit avoir besoin de leur assistance & de leurs conseils; ils penserent, d'un autre côté, qu'il ne convenoit pas de la mettre dans le monastere de Paris, ou bien près de la Capitale, parce qu'étant dans une estime

& une vénération générale, elle seroit sans cesse distraite par des visites, desquelles elle auroit beaucoup de peine à se préserver & qui pourroient nuire aux autres religieuses ; toutes ces considérations les déterminerent à choisir le couvent d'Amiens. Dès que mad. Acarie eut appris, de leur propre bouche, le lieu de sa destination, l'ardent desir qu'elle avoit de se consacrer toute à Dieu, ne lui permit pas de différer son départ ; elle alla seulement à Long-Champ, pour se recommander aux prieres des religieuses, & la veille de son départ, aux Feuillans, pour faire une priere à saint Bernard, auquel elle avoit une singuliere dévotion : entrant dans l'Eglise, elle entendit clairement une musique si harmonieuse, qu'elle en fut comme ravie en extase, quoiqu'elle fît des efforts, pour ne la point entendre, afin de n'être pas distraite dans sa priere ; c'est ce qu'elle rapporta elle-même peu après, à une personne éclairée & digne de foi, dans la vue de la consulter, craignant d'avoir fait alors quelque faute.

On l'envoie à Amiens.

Elle partit le mercredi des cendres, sans dire adieu à ses parens & à ses enfans ; elle passa par Pontoise, où

elle s'arrêta un peu chez les Carmélites, qui la reçurent comme une sainte, à laquelle elles étoient redevables de leur établissement. Arrivée à Amiens, en entrant dans le couvent, elle se prosterna aux pieds de la Prieure & des religieuses qu'elle avoit presque toutes enfantées à la religion, & leur demanda la grace d'être reçue, parmi elles, avec une si profonde humilité, qu'elle les ravit jusqu'aux larmes. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici à mes lecteurs, que la même démarche & avec les mêmes sentimens de piété & d'humilité, a été renouvellée, de nos jours, par une grande & auguste Princesse, qui par son éminente sainteté, fait les complaisances du Ciel, la consolation de l'Eglise, l'édification des Fideles & la gloire du Carmel.

Elle édifie toutes les religieuses.

Madame Acarie ne fut pas longtemps dans sa sainte retraite, sans éprouver ces consolations intérieures que le monde ne connoît point, qu'il n'est pas digne de connoître & que le Seigneur accorde pour l'ordinaire aux ames qui ont le courage de suivre leur vocation & de renoncer à tout, pour s'attacher uniquement à lui; elle écrivit à une personne amie, *qu'elle trou-*

Dieu la comble de consolations.

voit la religion, toute autre qu'elle n'avoit penſé ; que les vertus s'y pratiquoient d'une toute autre perfection que dans le ſiécle; elle ajoutoit *qu'elle n'eût oſé s'y promettre un ſi grand contentement, que ſon ſeul regret étoit de s'y voir ſi pauvre en vertu* ; elle admiroit tout ce que faiſoient les religieuſes & juſqu'aux novices, pour ſe perfectionner ; puis retombant ſur elle-même, avec des ſentimens d'une parfaite humilité, elle s'écrioit quelquefois, les larmes aux yeux : *ô que la vertu de religion eſt grande ! Hélas ! je ne ſerai jamais religieuſe.* Une ſœur lui ayant parlé, un jour, de l'eſtime qu'on avoit d'elle dans le monde, elle en parut véritablement affligée & lui dit : *hélas ! ma ſœur, il eſt vrai que j'ai bien trompé le monde ; mais, graces à Dieu, je le détrompe dans la religion, mes fautes y faiſant voir clairement ce que je ſuis.*

Déſirant qu'on n'usât d'aucune indulgence à ſon égard, elle réſolut de reſter un an poſtulante, ſelon l'uſage de ce tems-là, pour les ſœurs converſes ; uſage qui devroit, plus que jamais, & dans tous les monaſteres, ſubſiſter encore aujourd'hui.

Quelque tems après ſon entrée, elle

fut attaquée d'une hémorragie des plus considérables, de laquelle elle fut guérie, par l'attouchement d'un Corporal; le Seigneur la reprit alors intérieurement, d'avoir fixé d'elle-même, le tems de sa véture, & lui ordonna de se conformer, sur cela, à la volonté de ses supérieurs; ils jugerent à propos de lui faire prendre le saint habit, sept semaines après son entrée. On choisit pour cette cérémonie, le jour de la fête de l'Annonciation; & comme elle avoit eu, toute sa vie, une tendre dévotion envers ce grand mystère, elle demanda qu'on lui donnât le nom de *sœur Marie de l'Incarnation*, ce qui lui fut accordé : je la désignerai désormais par ce nom de religion.

Sa véture.

Pour éviter un trop grand concours du peuple d'Amiens, & dans la crainte aussi qu'elle ne tombât publiquement en extase, on résolut de faire, de très-bonne heure, cette cérémonie. Ce qu'on avoit prévu, arriva; emmenée à la grille, avec une autre postulante qui devoit prendre l'habit avec elle, elle entendit la messe avec une si grande ferveur, qu'elle parut comme morte, absolument immobile, & le visage tout lumineux. Cependant dès que la cérémonie

Elle tombe en extase.

commença, elle répondit exactement à toutes les interrogations, excepté à celle-ci, *ſi elle venoit recevoir le ſaint habit de la religion, par le pur amour de Dieu.* Lorſqu'il fallut aller embraſſer les ſœurs, ſelon la coutume, le Supérieur & la Prieure s'apperçurent qu'elle étoit en extaſe ; on ferma auſſitôt la grille du Chœur, & dans la crainte qu'elle ne tombât, on la plaça dans une chaiſe où elle reſta près de deux heures ſans connoiſſance & toute ravie en Dieu : revenue à elle, elle courut à la cuiſine aider les ſœurs converſes à préparer le dîner.

Ses ſentimens d'humilité.

Le Supérieur qui avoit fait la cérémonie, voulut ſavoir d'elle, pourquoi elle n'avoit rien répondu à l'interrogation *du pur amour.* Elle lui avoua, avec beaucoup de ſimplicité, qu'elle n'avoit ſu que répondre, & lui ajouta que nous étions ſi pleins de recherche de nous-mêmes, que nous penſons ſouvent faire pour Dieu, ce que nous faiſons par les ſentimens de la nature, & qu'elle ne ſavoit ſi jamais elle avoit fait, dans ſa vie, une action par cette pureté d'amour : ſentimens héroïques qui doivent bien exciter des ames chrétiennes & des épouſes de Jeſus-

Chriſt ſur-tout, à ne chercher que Dieu dans tout ce qu'elles font.

Dès qu'elle fut novice, la premiere choſe à laquelle elle s'appliqua, fut de bien reconnoître la grace de ſa vocation. Elle conçut une ſi grande eſtime de ſon état de converſe, qu'elle le préféroit à toutes les dignités de la religion, & à toutes les grandeurs & couronnes de la terre; elle paroiſſoit ſi pénétrée de ſon indignité & de reconnoiſſance envers le Seigneur, de l'avoir miſe en ce ſaint état, elle en parloit dans des termes ſi énergiques & avec tant d'abaiſſement d'elle-même, que toutes les ſœurs ne pouvoient aſſez l'admirer.

Elle étoit ſi recueillie & avoit un maintien ſi modeſte, qu'elle ne levoit jamais les yeux au réfectoire, & dans toute la maiſon, elle ne les ouvroit que ce qu'il falloit pour voir les objets & pour ſe conduire. Etant un jour à l'infirmerie & ſouffrant beaucoup, on lui mit devant elle, pour la récréer, de très-belles fleurs; une ſœur lui ayant demandé, comment elle les trouvoit, elle lui avoua qu'elle ne les avoit pas regardées, ne ſachant pas, dit-elle, qu'on les eût placées devant elle, à cette fin.

Son attrait pour la pauvreté.

Son amour pour la pauvreté religieuse égaloit son humilité ; autant qu'elle le pouvoit, elle prenoit pour elle ce qui étoit le plus vil & le plus incommode : lorsqu'elle étoit malade & à l'infirmerie, elle prioit instamment les sœurs que pour sa nourriture, on ne lui préparât rien d'extraordinaire. Travaillant un jour dans sa cellule, on lui porta de la lumiere, qu'elle refusa, disant qu'il faisoit encore un peu jour, & que se servir de chandelle alors, c'étoit agir contre la pauvreté.

Lorsqu'elle entroit dans sa cellule, elle baisoit toujours, avec une tendre dévotion, les pieds de son crucifix ; on l'y trouvoit quelquefois à genoux, en oraison, le visage tout enflammé ; la grace la plus ordinaire qu'elle demandoit à notre Seigneur, étoit d'être vile à ses propres yeux & aux yeux des autres. Lorsqu'une épouse de Jesus-Christ est humble jusqu'à aimer & à désirer les plus grandes humiliations, qu'elle est agréable alors à son céleste époux, & quelle abondance de graces, & de toute espece, ne doit-elle pas en attendre ! Ainsi l'éprouva en effet cette sainte converse.

Entrant un jour au chœur, elle vit

une grande lumiere qui le rempliſſoit, & qui, dès qu'elle fut à genoux, vint l'environner: quelque conſolation qu'elle éprouvât alors, une ſœur étant venue l'avertir d'aller au confeſſional, elle partit à l'inſtant; en y entrant, elle ſentit une odeur des plus ſuaves, que notre Seigneur lui fit connoître, au fond du cœur, être la récompenſe de ſa prompte obéiſſance à le quitter, dans un tems où il l'honoroit d'une faveur extraordinaire.

Elle découvre les pieges du Démon.

Etant ſouvent à l'infirmerie, elle entendoit quelquefois la muſique des Anges qui venoient la conſoler: un jour les Démons, pour la tenter de préſomption, entreprirent de contrefaire cette muſique angélique; mais elle connut dans l'inſtant le piege de l'ennemi, & ſe boucha les oreilles, pour ne rien entendre, ce qui cauſa un ſi grand dépit à Satan, qu'il ſe retira, en faiſant un bruit épouvantable. Elle avoit alors des viſions & des révélations ſi fréquentes, que dans la crainte d'être trompée par le Démon, ou d'en concevoir de la vanité, elle deſiroit de n'en point avoir; elle ceſſa même, dans cette vue, pendant quelque tems, de prier ſainte Théreſe, à laquelle elle avoit eu, de tout

Sainte Thérese la rassure sur les révélations.

tems, la plus grande dévotion; mais la sainte, lui apparut le jour qu'on célébroit sa fête, & lui fit de grands reproches de son indifférence pour elle; elle lui dit de ne rien craindre de ses révélations, & l'assura que ce n'étoit point des illusions, mais des opérations vraiment divines, ce qui fut pour elle une grande consolaton.

Ses craintes sur sa profession.

Cependant l'année de son noviciat étant presque terminée, on pensa à lui faire faire profession; mais quelque desir qu'elle eut de se consacrer entiérement au Seigneur dans le saint état de la religion, trois choses qu'elle regardoit comme autant d'obstacles, sembloient l'empêcher de passer outre & d'achever son sacrifice: la premiere venoit de sa profonde humilité; elle étoit iutérieurement couvaincue qu'elle étoit indigne de former d'aussi grands & d'aussi saints engagemens: elle disoit quelquefois que si Dieu lui eût donné, avant d'entrer dans l'état religieux, les connoissances qu'elle en avoit eues depuis, jamais elle n'eût osé l'embrasser; ces sentimens la portoient à croire qu'elle devoit se tenir dans une situation où l'on pût la renvoyer quand on le jugeroit à propos.

Elle alléguoit pour ſeconde raiſon, ſes infirmités habituelles qui la faiſoient ſouvent gémir de ne pouvoir ſervir la religion comme elle l'eût ſouhaité, & qui lui rendoient par-là plus pénible ſon état de converſe. La troiſieme raiſon étoit qu'éprouvant depuis long-tems, dès qu'elle vouloit faire quelques prieres vocales, que ſon eſprit s'uniſſoit alors ſi promptement à Dieu, & s'abîmoit tellement en lui, qu'étant dans une eſpece de raviſſement, elle ne pouvoit non-ſeulement réciter un *Ave Maria*, mais même prononcer une ſeule parole: elle craignoit de ne pouvoir réciter les parties du roſaire auxquelles les ſœurs converſes ſont obligées chaque jour, & qui leur tiennent lieu d'office divin; ayant autant de lumieres & un eſprit des plus ſolides, elle pouvoit bien juger qu'en des cas pareils, elle pouvoit être légitimement diſpenſée de ces prieres; mais elle étoit ſi humble & ſi anéantie à ſes propres yeux, que l'idée de la moindre diſpenſe de la regle lui faiſoit de la peine.

Ses ſentimens ſur les devoirs des ſœurs converſes.

Diſcourant un jour avec M. Duval ſur les qualités que doit avoir une religieuſe converſe, elle lui dit qu'elle croyoit qu'il y en avoit ſur-tout trois

eſſentielles : la premiere d'être fort humble, & de penſer ſouvent qu'elle étoit venue en religion, non pour méditer & pour prier, mais pour ſervir : la ſeconde, d'être très-charitable & compatiſſante, étant obligée de ſervir également les religieuſes ſaines & malades ; la troiſieme, d'être extrêmement attentive & diligente, parce que ſans cela, la communauté auroit ſouvent à ſe plaindre d'elle. Inſtruction ſolide & importante pour tant de perſonnes qui, appellées dans la religion à l'humble état de ſervantes des ſervantes de J. C. paroiſſent quelque tems après leurs engagemens, l'avoir oubliée, & qui, montrant un eſprit d'indépendance & d'inattention à leurs devoirs, forcent ſouvent les ſupérieurs & une communauté entiere quelquefois à regretter de les avoir admiſes en la ſainte religion.

La ſœur Marie de l'Incarnation avoit certainement & dans un degré éminent, toutes les vertus qu'elle jugeoit néceſſaires à une ſœur converſe. On la vit toujours pénétrée des ſentimens de la plus profonde humilité : il n'étoit point d'attention qu'elle n'eût, de ſoins & de fatigues qu'elle ne ſe donnât pour ſervir & ſoulager les perſonnes infirmes ; elle ſentoit une ſi grande compaſſion des

maux qu'elles ſouffroient, qu'elle paroiſſoit les ſouffrir avec elles; elle étoit d'ailleurs ſi aſſidue aux travaux, qu'on étoit étonné de tout ce qu'elle faiſoit, avec des infirmités habituelles, & que ſes ſupérieures ſe voyoient ſouvent forcées de lui défendre de travailler avec tant d'activité; mais ſa profonde humilité l'empêchoit de reconnoître en elle toutes ſes excellentes qualités. Ces penſées la jetterent dans de ſi grandes inquiétudes ſur ce qu'elle devoit faire, Dieu le permettant ainſi, pour la rendre toujours plus ſainte & plus digne de l'état auquel il l'appelloit, qu'elle en tomba malade, & ſi dangereuſement, qu'on lui adminiſtra les derniers ſacremens : étant ſans parole & ſans connoiſſance, quoique le viſage parfaitement beau & paroiſſant comme enflammé, on crut ſouvent qu'elle alloit expirer. Les ſœurs s'étant pour cela, ſelon la coutume, raſſemblées pluſieurs fois autour de ſon lit, une d'entr'elles, ennuyée ſans doute de répéter ſi ſouvent une auſſi triſte cérémonie, dit en elle-même : *juſqu'à quand nous tiendrez-vous en ſuſpens ?* A peine eut-elle conçu cette penſée, que la malade ſe tourna vers elle & d'un viſage riant, lui répéta mot pour

Elle tombe dangereuſement malade.

mot, ces paroles qu'elle n'avoit proférées qu'en esprit, ce qui étonna beaucoup cette sœur, qui connut par-là que Dieu lui avoit révélé sa pensée.

Ce qui arriva alors.

Il y eut dans cette grande maladie, quelques événemens singuliers, que je ne crois pas devoir passer sous silence. Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, elle eut le courage de se mettre à genoux sur son lit; mais la Prieure lui ordonna de se recoucher. Lorsque le prêtre lui présentant la sainte Hostie, lui demanda si elle ne croyoit pas que ce fût le vrai corps de notre Seigneur, elle répondit avec beaucoup d'ardeur & de larmes, puis elle prononça ces mots: *venez, mon Seigneur, venez.* Dès qu'elle eut communié, on la vit toute absorbée en Dieu, & dans une extase qui dura quelque tems; revenue à elle, elle dit des choses admirables de notre Seigneur, de la sainte Vierge & de sainte Thérese: elle prononçoit souvent des versets les plus dévots des pseaumes, & sur-tout cette belle sentence, *trop avare est celui à qui Dieu ne suffit pas.* Une nuit qu'elle croyoit être seule, on l'entendit remercier Dieu des graces qu'il lui avoit faites dans tout le cours de sa vie; & de ce que bien loin de s'en rien attribuer, elle les

avoit toujours rapportées à ſon infinie bonté. Elle diſoit ſur cela que nous ſommes comme un petit vaſe de terre, dans lequel un Roi auroit mis de grands tréſors; ce vaſe ſeroit riche alors, mais ſi le Roi en retiroit ce qu'il y avoit mis, il ſeroit auſſi vil qu'auparavant : elle en concluoit que rien n'eſt plus déraiſonnable & plus inſenſé que de nous glorifier des graces que Dieu met en nous ; ſentimens des plus propres à toucher le cœur de ce Dieu de bonté, & à attirer dans une ame, ſes graces avec profuſion.

Quoiqu'à l'extrêmité, elle avoit toujours ſon Crucifix dans les mains, elle le baiſoit ſouvent, prononçant des paroles pleines d'amour & de reconnoiſſance. La mere Prieure ayant jugé à propos de lui donner, à la place de ce Crucifix qui étoit un peu peſant, une petite croix, elle lui dit : *oh ma mere ! point de petites croix : hé quoi ! mourir ſans ſouffrir !* ce qu'elle répéta pluſieurs fois, ajoutant, *notre ſainte mere diſoit qu'il faiſoit bon mourir fille de l'Egliſe ; & moi je dis qu'il fait bon mourir fille de la ſainte Vierge & Carmélite.*

La mere Prieure la voyant beaucoup ſouffrir, ſans qu'on pût lui procurer quelque ſoulagement, lui ordonna d'en

demander à Dieu ; elle obéit, & auſſitôt ſes douleurs ceſſerent; tant il eſt vrai que le Seigneur préfere dans ſes épouſes, l'obéiſſance, à toute autre vertu. Ses douleurs étant revenues peu après, elle prévint la mere Prieure qu'il ne lui étoit gueres poſſible de demander à Dieu du ſoulagement, deſirant ardemment de ſouffrir encore davantage. Cette mere lui ayant demandé ce qui pourroit la ſoulager, elle lui répondit, avec une grande franchiſe, que ce ſeroit, de lui donner fortement la diſcipline. Le deſir de ſe conformer à J. C. crucifié, avoit tellement embraſé ſon cœur, qu'elle diſoit quelquefois confidemment à quelques perſonnes, *je crois que le deſir de ſouffrir me fera mourir :* paroles plus énergiques encore que celles de ſainte Théreſe, lorſqu'elle diſoit, *ou ſouffrir, ou mourir.*

Dans cette maladie, notre Seigneur la reprit intérieurement de ſa trop grande répugnance à faire profeſſion, contre l'avis de ſes Supérieurs & de ſa communauté; elle ſe détermina donc à obéir, & le jour de la fête de ſaint Joſeph, auquel elle avoit une tendre dévotion, quoique toujours au lit & à l'extrêmité, elle prononça les trois vœux, la communauté aſſemblée, &

Elle ſe détermine à faire profeſſion.

ſigna même, ſelon la coutume, ſes engagemens, ce qui ſurprit toutes les ſœurs qui avoient jugé qu'elle n'auroit point aſſez de force pour cela.

Elle guérit.

Dès qu'elle eut prononcé ſes vœux, on apperçut en elle, une lueur de mieux qui fit eſperer ſon rétabliſſement. Elle guérit en effet, en conſervant cependant ſes infirmités & ſes douleurs ordinaires : c'étoit par cette voie que le Seigneur avoit réſolu de conduire ſon épouſe. Après quatre mois d'une maladie violente qui la mettoit ſouvent entre la vie & la mort, elle ſe trouva en état de ſortir du lit. Elle écrivit alors à un grand ſerviteur de Dieu, *qu'il avoit plu au Seigneur de prolonger ſes jours & d'adoucir ſes ſouffrances, qu'elle ne vouloit s'en ſervir que pour mieux connoître ſes grandes miſéricordes & ſes propres miſeres, qu'elle ne deſiroit rien au Ciel & ſur la terre, que de lui plaire & d'être toute à lui :* elle ajoutoit *que vivant auſſi imparfaite, elle craignoit qu'il n'y eût, dans elle, beaucoup d'amour-propre, de ne pas craindre la mort & de la deſirer même.* C'étoit toujours ſon amour ardent pour le céleſte époux, & le deſir de s'unir à lui, qui produiſoit dans cette ame, des affections auſſi contraires en apparence.

On veut la faire Prieure.

Les religieuſes d'Amiens la voyant aſſez bien rétablie, convaincues par leur propre expérience, de ſa profonde ſageſſe & de ſon éminente vertu, penſerent à la choiſir pour leur Prieure. Le tems de l'élection étant arrivé, M. Duval qui y préſidoit, leur indiqua quelques-unes de la communauté qu'il jugeoit pouvoir être élues; mais après s'être aſſurées de lui, qu'elles pouvoient en choiſir d'autres, leurs billets d'élection ſe trouverent tous, pour la ſœur Marie de l'Incarnation. Lorſqu'on lui apprit cette nouvelle, elle parut pleine de ſurpriſe & de confuſion, & ſe contenta de dire en plaiſantant, *ce ſeroit une belle Prieure.*

Le Supérieur ayant repréſenté aux religieuſes que celle qui avoit le plus de voix, n'étant que ſœur converſe, ne pouvoit être en charge, elles lui répondirent qu'il étoit aiſé de la faire ſœur de chœur, qu'on en avoit agi de cette ſorte envers la ſœur Anne de ſaint Barthelemi, alors Prieure à Pontoiſe; que d'ailleurs le choix unanime de la Communauté ſembloit indiquer la volonté de Dieu; mais malgré toutes leurs inſtances, M. Duval qui avoit appris de la ſœur Marie de l'Incarnation elle-même,

depuis qu'elle étoit entrée en religion, que c'étoit par une révélation de ſainte Théreſe, qu'elle étoit dans l'état de converſe, & par conſéquent, par une diſpoſition toute ſpéciale de la divine Providence, refuſa conſtamment de confirmer l'élection. Les religieuſes, leurs repréſentations faites, obéirent à leur Supérieur; ſeul parti que des épouſes de J. C. prendront toujours, lorſqu'elles ſeront vraiment animées de l'eſprit de leur ſaint état; elles procéderent à une nouvelle élection, & élurent la mere *Anne du Saint Sacrement*, fondatrice de leur monaſtere.

Sa fille élue Souprieure.

Pour ſe dédommager en quelque ſorte, elles élurent Sou-prieure la fille aînée de la ſœur Marie de l'Incarnation. Comme la mere élue Prieure étoit au monaſtere de Paris, le ſupérieur exigea que les religieuſes donnaſſent une marque de leur ſoumiſſion à la nouvelle Sou-prieure qui devoit gouverner juſqu'à l'arrivée de la Prieure : la ſainte converſe vint à elle comme les autres, & lui témoigna plus de reſpect qu'aucune, ſe réjouiſſant de pouvoir ſe ſoumettre & obéir à celle à qui elle avoit donné la vie ; elle ne l'appella plus que ſa mere : la fille toute confuſe vouloit l'em-

pêcher de ſe ſervir de ce terme ; elle pria même le ſupérieur de le lui défendre ; mais M. Duval qui à beaucoup de zele & de piété, joignoit les lumieres & les talens propres à conduire des religieuſes à la perfection, voyant qu'il y avoit à gagner pour la mere, pour la fille, & pour la communauté qui ne pourroit qu'être très-édifiée des actes d'humilité qu'on verroit produire de part & d'autre, ne jugea pas à propos d'acquieſcer à la priere de la Souprieure.

Les religieuſes, quoiqu'elles n'euſſent pas réuſſi à avoir pour Prieure la ſœur Marie de l'Incarnation, toujours remplies d'eſtime & de vénération pour elle, alloient ſouvent la conſulter ſur leur intérieur ; mais la ſainte converſe refuſant par un ſentiment d'humilité & de conviction de ſon incapacité, de les entendre, elles eurent recours au ſupérieur qui lui ordonna, & en vertu de la ſainte obéiſſance, de les écouter & de leur répondre, ſelon ce que Dieu lui inſpireroit ; elle obéit, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup.

On l'envoie à Pontoiſe.

Cependant les Supérieurs des Carmélites voyant que le Seigneur la conduiſoit plus que jamais, par des voies extraordinaires, & que d'ailleurs elle étoit

dans des infirmités continuelles & presque habituelles, jugerent à propos de la rapprocher de Paris, pour être plus à portée de la voir, & la firent venir au monaſtere de Pontoiſe : trois ſemaines avant ſon arrivée, une bonne religieuſe étant au chœur en oraiſon après Complies, vit tout-à-coup à la voûte, une grande étoile fort brillante qui vint ſe joindre à d'autres plus petites & moins lumineuſes, ce qui la ſurprit beaucoup, ſans y rien comprendre ; mais lorſqu'elle vit arriver la ſœur Marie de l'Incarnation, elle connut alors ce que ſignifioit cette viſion. Entrant dans le monaſtere, la ſainte converſe, après avoir ſalué avec un grand reſpect la mere Prieure & toutes les ſœurs, leur dit avec beaucoup d'humilité qu'elle venoit pour leur donner de la peine, & qu'elle ne ſervoit qu'à cela, par tout où elle étoit, ce qui les édifia toutes.

Viſion d'une religieuſe.

Si les religieuſes montrerent une grande ſatisfaction de la poſſéder, on peut dire auſſi qu'elle leur fut des plus utiles tant pour le temporel que pour le ſpirituel. Ayant trouvé cette communauté fort endettée, & qui n'avoit pas d'ailleurs tous les bâtimens néceſſaires, en très-peu de tems (n'ayant habité cette

Grands biens qu'elle y fait.

maiſon que ſeize mois) elle pourvut à tout : ſe confiant entiérement à la providence, pour faire tout ce qu'elle jugeoit convenable pour la commodité & la régularité, elle ne balança pas à contracter des dettes. Les ſupérieurs avoient mandé à la Prieure de la conſulter ſur tout & de s'en rapporter à elle ; on ſe conforma à leurs deſirs, & l'on s'en trouva bien.

Elle fit bâtir une infirmerie très-propre & très-commode : elle réuſſit à faire acheter un jardin que le propriétaire, malgré les plus grandes ſollicitations, refuſoit de vendre depuis dix ans ; elle fit conſtruire un hermitage conſidérable ; elle fit faire un autel magnifique, & orna la nef de l'égliſe de très-beaux tableaux : la Prieure la voyant ſi infirme & faire tant de dépenſes, lui témoigna la crainte qu'elle avoit que ſi Dieu la retiroit du monde, le monaſtere ne ſe trouvât ruiné ; la ſœur lui dit alors de ne point s'inquiéter, & l'aſſura qu'avant qu'il fût deux ans & demi, tout ſeroit acquitté ; ce qui arriva en effet : car quoique les dettes ſe montaſſent à plus de dix mille écus, ſomme très-conſidérable pour ce tems-là & pour un monaſtere ſitué dans un auſſi petit endroit, il vint

vint aux religieuſes, dans l'eſpace du tems marqué par la ſainte, des ſecours abondans, auxquels elles n'avoient pas lieu de s'attendre, & qui leur ſervirent à payer tout ce qu'elles devoient.

Mais ce qu'il y eut de plus avantageux pour le monaſtere de Pontoiſe, c'eſt que la ſainte converſe y fit paroître toutes les vertus chrétiennes & religieuſes, par leſquelles elle avoit tant édifié celui d'Amiens, & dans un degré d'autant plus éminent, qu'elle s'approchoit plus de ſa fin : cependant elle témoignoit ſouvent à la mere Prieure, comme elle l'avoit fait à celle d'Amiens, ſa grande douleur de ſe voir converſe, ſans pouvoir s'acquitter des devoirs qui ſont attachés à cet état ; & il paroiſſoit viſiblement que cette impuiſſance lui cauſoit plus de peine que tous les maux qu'elle ſouffroit.

Trait d'humilité.

Une perſonne d'un très-grand mérite, étant venue à Pontoiſe, exprès pour la conſulter ſur quelques cas embarraſſans, elle lui répondit ſurtout, avec beaucoup de ſimplicité & de façon à la ſatisfaire, mais avec tant de répugnance, vu ſa grande humilité, qu'elle conjura la Prieure, les larmes aux yeux, de ne la plus faire aller au parloir. Le Duc de Ne-

vers, après avoir perdu ſon épouſe, Princeſſe des plus vertueuſes, vint conſulter la pieuſe converſe, & recommander à ſes prieres, un projet qu'il avoit formé pour le bien de la religion ; la premiere idée de la ſœur fut de refuſer de le voir : elle pria même la mere Prieure de l'en diſpenſer ; mais s'étant fait enſuite un ſcrupule de ce refus de charité, elle alla au parloir, & parla ſi bien à ce Seigneur, qu'il s'en retourna également ſatisfait & édifié.

Elle ſert à perfectionner les religieuſes.

La Prieure de Pontoiſe qui, outre ce qu'elle avoit déja entendu dire de la ſœur Marie de l'Incarnation, ne fut pas longtems à connoître combien cette ſœur étoit ſainte & éclairée, voulut que ſes filles allaſſent librement l'entretenir ſur leur intérieur : cette démarche de la mere prouve autant ſa vertu, que celle de la ſœur converſe ; ſi dans les maiſons religieuſes, les perſonnes qui commandent, montroient ſur cela, moins de délicateſſe & de jalouſie, il y auroit plus d'union, & les ames ſe perfectionneroient davantage : les religieuſes de Pontoiſe ne reſpirant que ferveur & un grand deſir de leur perfection, profiterent de cette permiſſion, & en retirerent de très-grands avantages : une d'entr'elles qui l'avoit

Elle découvre à une, ſon intérieur.

vue fort honorée dans le monde, lui dit qu'elle venoit à elle par obéiſſance, mais qu'elle la craignoit trop pour pouvoir lui ouvrir ſon cœur : la ſœur Marie de l'Incarnation ne put s'empêcher de ſourire & d'admirer la naïveté de cette ſœur ; elle lui parla avec la plus grande cordialité, lui découvrit ſes diſpoſitions intérieures & juſqu'à ſes penſées les plus ſecretes : cette fille étonnée, fut forcée de lui avouer qu'elle lui avoit dit vrai ſur tout, & ne pouvoit aſſez admirer la pénétration de la ſainte : elle conçut depuis une ſi grande confiance en elle, qu'elle ne lui cachoit rien de ſon intérieur ; elle diſoit quelquefois à ſes ſœurs, qu'elle ne gagneroit rien à diſſimuler avec elle, puiſqu'elle voyoit mieux ſes fautes qu'elle-même.

Mais la ſainte converſe n'écoutoit ainſi les religieuſes que par obéiſſance ; & quoiqu'elle leur donnât les avis les plus conformes à leurs diſpoſitions & les plus propres à leur perfection, elle s'en humilioit beaucoup, *admirant*, diſoit-elle, *comment, étant auſſi imparfaite, elle oſoit parler aux autres de perfection* ; elle ſe comparoit quelquefois à un petit chien qui aboie dans la maiſon, & qui lui eſt abſolument inutile ; elle diſoit

encore que *lorſqu'elle parloit aux ſœurs des choſes de Dieu & qu'elle conſidéroit ſa condition de ſœur converſe, tout ce qu'elle diſoit, lui paroiſſoit ſi fade, qu'elle l'avoit à contre-cœur.* Cette humilité bien ſincere édifioit extrêmement ſes ſœurs,& leur ſervoit autant pour leur avancement ſpirituel, que les ſages conſeils qu'elle leur donnoit.

Une ſœur étant dans une grande peine ſur ſes diſpoſitions intérieures, vint un jour la conſulter ; elle, connoiſſant tout-à-coup le ſujet de ſes inquiétudes, ſe borna à lui dire avec larmes, ſes propres fautes, & le peu de ſoin qu'elle avoit pris, diſoit-elle, de s'en corriger : cet humble aveu porta la ſœur à faire ſur elle-même, d'utiles réflexions, & à prendre de ſaintes réſolutions convenables à l'état de ſon ame.

Elle décide une jeune demoiſelle ſur ſa vocation.

Une jeune demoiſelle de condition vint à Pontoiſe la conſulter ſur ſa vocation & ſur le monaſtere qu'elle choiſiroit ; elle lui avoua qu'elle inclinoit pour une maiſon de Paris, parce qu'elle aimoit beaucoup ſes parens qui, quoique de qualité, vivoient chrétiennement ; la ſœur Marie de l'Incarnation parut faire peu d'attention à cet amour tout naturel de la jeune perſonne pour ſes parens ;

mais après l'avoir bien examinée, elle lui déclara que sa vocation venoit de Dieu ; les parens de la demoiselle, instruits par elle, de la démarche qu'elle avoit faite, consentirent à ce qu'elle suivît l'attrait de la grace ; mais n'ignorant pas les lumieres & la sainteté de la sœur Marie de l'Incarnation, espérant qu'elle seroit fort utile à leur fille, ils voulurent qu'elle choisît la maison de Pontoise ; la Demoiselle acquiesça à leurs desirs : le jour de son entrée, elle sentit une si grande répugnance, qu'on l'entendoit gémir & sangloter ; la sœur Marie de l'Incarnation, témoin de cet état, se défiant toujours beaucoup d'elle-même & de ses jugemens, commença à craindre de s'être trompée, & témoigna ses doutes à ses supérieurs ; mais peu de jours après son entrée, la jeune personne ne parut plus inquiete, & devint une très-fervente religieuse.

Elle est utile aux autres communautés.

Ce ne fut point aux seules Carmélites de Pontoise que la sœur converse fut utile, dans le peu de séjour qu'elle y fit ; elle rendit aussi de grands services aux autres communautés de cette Ville, & sur tout à celle des Ursulines, à l'établissement de laquelle elle avoit contribué, comme à celle de Paris ; non

ſeulement la Supérieure la conſultoit par lettres, ſur tout ce qui regardoit ſa maiſon & ſa congrégation même en général; mais de plus, le ſupérieur & le confeſſeur venoient ſouvent la voir, & ſe faiſoient un devoir comme un plaiſir de ſe conduire par ſes avis. Elle contribua beaucoup auſſi à la réforme des religieuſes de l'Hôpital: une grande partie d'entr'elles la deſiroient, mais la Prieure avec quelques autres, s'y oppoſerent; les premieres, aidées des conſeils de la ſainte, réuſſirent enfin, & le Cardinal du Peron fut commis pour mettre la réforme, dans cette maiſon, malgré la Prieure. Elle rendoit également de grands ſervices aux ſéculiers qui venoient la conſulter, ſur ce qui regardoit leur conſcience; on en a vu qui, après avoir conſulté bien des Directeurs, ſans en être ſatisfaits, ſortoient d'auprès d'elle, tranquilles & conſolés.

Elle prédit ſa mort.

Elle avoit dit à pluſieurs perſonnes & plus d'une fois, qu'elle n'acheveroit pas ſa cinquante-troiſieme année; étant dans ſa cinquante-deuxieme, elle fut attaquée d'un rhume conſidérable, qui tomba bientôt ſur ſa poitrine & qui la réduiſit à l'extrêmité; ſe voyant très-mal, elle ſe confeſſa & reçut le ſaint Viatique.

Elle tombe malade.

Quelques jours après, elle se trouva moins mal, ce qui donna quelque espérance ; mais peu après elle tomba en apoplexie qui dégénéra en paralysie ; Elle fut si mal, le jour de cet accident, qu'elle pensa ne devoir pas en voir la fin ; desirant depuis long-tems & avec la plus grande ardeur, de se voir réunie, pour toujours, à son céleste époux, elle en conçut une joie qui parut sensiblement sur son visage.

Elle eut quelques jours de mieux cependant, puis elle retomba en de grandes convulsions, & fut si mal, au milieu de la nuit, qu'on fit appeller le confesseur ; elle avoit pris en main, un Crucifix, & parla à notre Seigneur avec tant d'action & d'amour, que toute abîmée en Dieu, elle n'entendit rien de ce que le confesseur lui dit ; elle répétoit seulement ces paroles : *quelle miséricorde de Dieu sur moi, sur sa pauvre créature !* ce qui fit conjecturer que le Seigneur lui communiquoit alors des lumieres & des consolations singulieres. Elle essaya ensuite de se confesser, mais cela ne lui fut pas possible : cet état extatique étant un peu passé, on lui donna, pour la troisieme fois, le saint Viatique, qu'elle reçut, avec la plus grande ferveur. La Prieure

Actions édifiantes.

croyant qu'elle alloit expirer, lui demanda quelle priere elle feroit à Dieu dans le Ciel, pour ſes religieuſes: après un moment de ſilence, elle répondit qu'elle demanderoit *que les deſſeins de J. C. fuſſent parfaitement accomplis ſur toutes*; paroles courtes, mais qui renferment ce qu'il peut y avoir de plus parfait & de plus avantageux, par conſéquent, pour des épouſes du Dieu Sauveur. La mere Prieure lui ayant dit de donner à toutes, ſa bénédiction, elle commença, les yeux & les mains élevés au Ciel, par demander pardon des mauvais exemples, des défauts de charité & autres fautes deſquelles elle diſoit s'être rendue coupable dans la communauté; puis pour obéir à la mere Prieure, elle donna ſa bénédiction à toutes, leur promettant, ſi Dieu lui faiſoit miſéricorde, de prier pour elles, après ſa mort.

Le Médecin étant venu & lui ayant demandé comment elle ſe trouvoit, elle lui dit: *ah! Monſieur, qu'il fait bon d'être dans les mains de Dieu.* Elle tomba peu après dans une eſpece d'aſſoupiſſement qui dura toute la nuit; le matin, revenue à elle, elle témoigna à la Prieure ſon étonnement, de ſe trou-

ver encore vivante ; elle lui ajouta que ſi Dieu vouloit qu'elle reſtât en cet état, elle le vouloit bien, mais que la vie lui étoit bien dure. Elle diſoit de tems en tems, ce qu'on lui avoit entendu dire dans ſes autres maladies, que *le deſir de mourir la faiſoit mourir : ah ! Seigneur*, ajoutoit-elle quelquefois, *ou délivrez-moi de cette vie, ou ôtez-moi le deſir d'en ſortir.* Ses convulſions qui la reprenoient fréquemment, lui faiſoient ſouffrir des douleurs inexprimables ; lorſqu'elles ceſſoient, on la voyoit conſidérer avec attention un Crucifix qu'elle avoit aux pieds de ſon lit ; elle étoit d'ailleurs, lorſque ſes convulſions ceſſoient, dans une ſi grande tranquillité, qu'on conjecturoit, avec aſſez de fondement, que ce que l'on voyoit dans elle, étoit plutôt de ces aſſauts violens de l'amour divin qu'elle éprouvoit depuis long-tems, que des effets naturels de ſa maladie. Elle fut quatorze jours de ſuite dans une abſtraction d'eſprit continuelle & ſi parfaite, qu'elle ne connoiſſoit perſonne que la Prieure, en ſorte qu'elle paroiſſoit faire les fonctions de la vie animale, ſans la moindre connoiſſance : la Prieure lui ayant demandé où étoit donc ſon eſprit, & s'il n'étoit point allé

au Ciel, elle lui répondit, avec une grande sérénité, *qu'elle ne l'avoit plus, qu'il étoit perdu ;* c'est qu'îl étoit si étroitement uni & attaché à Dieu, que cet état la rendoit incapable de s'occuper des choses de la terre: c'est le jugement qu'en porta le prêtre qui la confessoit.

Sa résignation dans tous ses maux.

Lorsque la connoissance lui revint, elle fut attaquée d'un violent mal de tête qu'elle ressentit jusqu'au moment de sa mort; elle se trouva, de plus, dans un délaissement intérieur & si complet, qu'elle avoua ne tenir à la miséricorde de Dieu que comme par un cheveu. Au milieu, cependant, de ses douleurs excessives de l'ame & du corps, jamais on n'apperçut en elle le moindre signe d'impatience ; elle adoroit souvent les volontés de Dieu sur elle, le conjurant de lui faire miséricorde: elle lui disoit quelquefois avec confiance, *je n'en puis plus, Seigneur, mais pouvez pour moi.* Ces convulsions qui la reprenoient de tems à autre, furent accompagnées de vomissemens si violens, qu'elle en avoit le corps tout brisé. Mais ce qui fut pour elle le comble de l'affliction, c'est qu'en cet état, elle ne pouvoit communier, ce qui avoit fait jusques-là son unique

conſolation; elle s'en plaignoit amoureuſement à notre Seigneur, & lui diſoit: *pourquoi, Seigneur, me donnez-vous de ſi brûlans deſirs de vous recevoir, puiſque vous permettez que je ſois privée de vous?* Puis elle ajoutoit: *ah! c'eſt que je ne mérite pas cette grace, & que j'en ſuis indigne, en ayant tant abuſé. Oh! ma mere*, dit-elle, un jour à ſa Prieure, *ſi vous ſaviez tout ce que je ſouffre, tant en l'intérieur qu'en l'extérieur, vous auriez pitié de moi.* Comme on ne l'avoit jamais vu ſe plaindre de ſes maux, on comprit, par-là, qu'ils devoient être exceſſifs; mais ce qui prouve ſon éminente ſainteté, c'eſt qu'elle ajouta, *au reſte, ce que je ſouffre, n'eſt rien en comparaiſon de ce que je deſire ſouffrir.* Les perſonnes du monde & celles ſur-tout qui vivent dans la molleſſe, eſclaves de leurs ſens, ne peuvent comprendre comment une ame peut véritablement deſirer de ſouffrir & ſe plaire dans les plus grandes ſouffrances, & comment le Seigneur ſe plaît lui-même à les faire ſouffrir; mais c'eſt un double myſtere pour ces aveugles, & qui n'en eſt point un pour des ames remplies de l'eſprit de l'Evangile & de l'amour de Dieu, parce qu'elles ne peuvent ignorer que le Dieu

ſauveur, après avoir embraſſé, ſur la terre, un état de ſouffrances & de croix, ne reconnoît pour ſes vrais diſciples que ceux qui s'appliquent le plus à lui devenir ſemblables.

Les Démons l'effraient.

Cette ſainte religieuſe n'avoit jamais paru, pendant ſa vie, craindre les démons : le Seigneur, pour la purifier de plus en plus, permit qu'ils lui apparuſſent à la mort & ſous des figures ſi horribles, qu'elle en fut effrayée. Ses convulſions ayant un peu ceſſé, elle eut, le jeudi ſaint, le bonheur de communier ; mais dans la nuit, elles revinrent, & avec tant de violence, qu'elle ſe fit une bleſſure conſidérable à la langue, qui lui fit répandre beaucoup de ſang, & qui l'empêchoit de prendre aucune eſpece de nourriture. La mere Souprieure lui ayant entendu dire dans cet état des plus horribles ſouffrances, *ah ! que je ſuis contente*, lui demanda ce qui pouvoit donc tant la ſatisfaire ; elle lui répondit que *c'étoit l'état dans lequel elle étoit*, ſans en dire davantage. Le ſamedi ſaint, elle demanda à la Prieure la permiſſion de deſcendre au chœur entendre la meſſe ; cette mere qui connoiſſoit ſon courage, n'oſa le lui refuſer ; la meſſe entendue, elle alla ſe confeſſer à la grille du con-

feſſional; on la remit enſuite dans le lit, où elle parut ſi mal & tant ſouffrir, qu'on jugea qu'elle ne paſſeroit pas le jour. La mere Prieure lui ayant dit que c'étoit ſon Dieu qui la faiſoit autant ſouffrir, elle répondit que *c'étoit ſes péchés.* Le lundi de Pâques, elle eut encore le bonheur de communier : quelques heures après, elle tomba dans un profond aſſoupiſſement; un peu revenue à elle, la mere Prieure lui demanda ſi elle ne deſiroit pas la mort; elle lui répondit *qu'elle ne deſiroit ni la mort ni la vie, mais uniquement d'accomplir la volonté de Dieu.*

Elle reçoit des conſolations.

Elle avoit dit plus d'une fois à la Prieure qu'elle ne deſiroit point à la mort, des aſſiſtances & des conſolations particulieres du Seigneur, mais au contraire de mourir délaiſſée comme lui; qu'elle lui demandoit ſeulement de ne point mourir endormie, afin d'*avoir l'eſprit préſent à l'action de la mort.* Dieu ne parut l'exaucer qu'en partie : quelques heures avant d'expirer, elle perdit la parole & l'uſage de ſes ſens; mais quant à l'intérieur, on jugea qu'elle éprouvoit de grandes conſolations; on la voyoit, de tems en tems, le viſage ſi beau & ſi éclatant, que, quoique natu-

rellement d'une belle figure, les religieuſes qui vivoient avec elle & qui la virent dans ſes derniers momens, ont rapporté que ſa beauté étoit alors une beauté angélique qui ne pouvoit s'exprimer par les paroles; la Souprieure l'ayant tirée une fois de cet aſſoupiſſement, elle lui dit en ſouriant, que lorſqu'elle l'avoit réveillée, elle étoit avec la ſainte Vierge. La Prieure en ayant fait autant, une autre fois, pour lui parler d'une affaire importante, la malade, après lui avoir dit ſon avis d'une façon très-ſatisfaiſante, lui avoua qu'elle ne dormoit point, mais que ſon eſprit travailloit beaucoup, parce qu'il s'agiſſoit d'une ame qui ne ſe donnoit à Dieu qu'imparfaitement, & qu'elle deſiroit voir toute à lui; elle pria la mere de la laiſſer pour cela dans ſon ſilence: elle diſoit entendre ſouvent des muſiques des plus mélodieuſes, & paroiſſoit ſurpriſe que celles qui étoient auprès d'elle, ne les entendiſſent pas.

Ses grandes ſouffrances.

Cependant ces concerts & les viſions fréquentes qu'elle avoit alors de N. S. ou de la ſainte Vierge, en lui procurant des conſolations, n'empêchoient pas qu'elle ne ſouffrît conſidérablement; elle diſoit qu'il n'y avoit pas une partie de ſon corps

dans laquelle elle ne reſſentît les plus vives douleurs. Etant tombée dans des convulſions plus violentes encore que les précédentes & qui ſe terminerent à un profond aſſoupiſſement, le Médecin jugea qu'il falloit lui donner l'extrême-onction; M. Duval qui arriva alors à Pontoiſe, lui adminiſtra ce Sacrement. Il ſembloit qu'elle n'attendît que ce dernier ſecours de l'Egliſe, pour ſortir de cette vie; dès la premiere onction, elle expira ſans aucun effort ni convulſion. La Prieure & toutes les religieuſes qui connoiſſoient la perte irréparable qu'elles faiſoient, montrerent une très-grande douleur. M. Duval eſſaya de les conſoler en leur repréſentant que cette ſainte religieuſe leur ſeroit infiniment plus utile dans le Ciel, qu'elle ne l'avoit été ſur la terre; mais ces bonnes religieuſes lui firent une réponſe qui prouvoit leur ferveur, qui eſt fondée ſur l'expérience, & que je crois devoir rapporter ici; c'eſt que quoique les fondateurs de pluſieurs inſtituts religieux euſſent été des ſaints, & qu'ils fuſſent dans le Ciel, leur gloire & leur ſainteté n'avoient point empêché ces inſtituts qu'ils avoient fondés, de tomber dans le relâchement, & que par conſéquent elles avoient tout lieu

Sa mort.

Douleur de la communauté.

d'apprehender que, ne poſſédant plus cette grande ſainte qu'elles regardoient comme la fondatrice de leur ordre en France, & leur fondatrice en particulier, elles ne vinſſent à perdre l'eſprit de ferveur & de regularité qu'elle avoit ſu leur inſpirer : lorſque des religieuſes parlent & penſent ainſi, elles ſont bien éloignées d'abandonner l'eſprit de leur ſaint état.

La ſœur Marie de l'Incarnation mourut le mercredi de la ſemaine de Pâques, le 18 Avril 1618, âgée de près de 53 ans : elle en avoit paſſé plus de 30 dans l'état du mariage, près de quatre dans le ſaint état de la religion ; ſavoir, deux & demi aux Carmélites d'Amiens où elle avoit fait profeſſion, & 16 mois au monaſtere de Pontoiſe. Dès que le bruit de ſa mort fut répandu dans la Ville, tous, grands & petits qui la regardoient comme une ſainte, y parurent des plus ſenſibles. Ayant été, le lendemain de ſa mort, expoſée au chœur, ſelon la coutume, tous ceux de Pontoiſe & des environs accoururent à l'Egliſe & en ſi grande foule, qu'on fut obligé de mettre des gardes à la porte ; elle avoit les yeux fermés & ſe les étoit fermés elle-même en expirant ; le viſage

Elle eſt dans une vénération univerſelle.

paroiſſoit ſans aucune ride, d'une beauté ſi extraordinaire & ſi éblouiſſante, qu'on l'eût priſe pour une perſonne de 25 ans au plus, & plutôt en oraiſon que décédée. Quelques perſonnes penſerent même qu'on lui avoit peint le viſage ; pluſieurs qui étoient venus à deſſein de prier pour elle, ſe ſentirent intérieurement inſpirés de l'invoquer : ſon corps fut mis en terre le vendredi ſuivant ; ſes trois fils aſſiſterent à ſes funérailles, avec un concours prodigieux de Prêtres ſéculiers & réguliers, & d'autres perſonnes de tout état & de toute condition. Les religieuſes demanderent à leurs ſupérieurs la permiſſion de faire, pour cette illuſtre & vertueuſe converſe, le même office qu'on fait dans l'ordre pour les Prieures, ce qui leur fut accordé.

VIE
DE LA VÉNÉRABLE
SŒUR MARIE
DE L'INCARNATION,

Religieuse Converse Carmélite, dite dans le monde, Mademoiselle ACARIE.

LIVRE TROISIEME.

Ses vertus. QUOIQU'ON ait déjà vu dans tout ce que j'ai écrit jusqu'ici, de la sœur Marie de l'Incarnation, qu'elle a été sainte & une grande sainte, dans les différens états de femme, de veuve & de religieuse, auxquels la divine providence l'a appellée, on sera encore bien plus convaincu de cette vérité, lorsqu'on considérera ce qui me reste à faire connoître de ses vertus chrétiennes & religieuses, des traits

héroïques qu'elles lui ont fait pratiquer & que je n'ai pu inférer dans le corps de ſon hiſtoire, ſans en interrompre la narration.

Sa foi

On doit regarder comme une des premieres & des principales graces que le Seignenr ait accordées à cette ſainte femme, d'être née de parens catholiques, & ſi attachés à la foi de l'Egliſe que, dans ces malheureux tems où les héréſies de Luther & de Calvin faiſoient en France & en toute l'Europe, les plus grands ravages, il ne ſe vit pas une ſeule perſonne de ſa famille, quoique très-étendue alors, qui fût même ſoupçonnée de donner dans ces nouveautés; elle eut toute ſa vie une foi la plus vive & le plus ſincere attachement à l'Egliſe. Lorſque Henri IV fut monté ſur le trône, il crut devoir, pour s'y affermir, uſer de quelque indulgence envers les hérétiques; ceux-ci toujours attentifs à ſaiſir les occaſions de ſoutenir & d'étendre leur mauvaiſe doctrine, profiterent de cette tolérance du Prince, pour débiter, dans les compagnies, leurs dogmes pervers; Madame Acarie, lorſqu'elle les entendoit, en paroiſſoit extrêmement affligée: ne pouvant s'y oppoſer, elle ſe bornoit à prier continuel-

lement pour la converſion de ces ames ſéduites ; parmi pluſieurs écrits qu'elle avoit compoſés, on en trouva, après ſa mort, un qui exprimoit ſur cela les ſentimens de ſa douleur & de ſon vif attachement à la foi ; elle avoit dans ſes oraiſons de ſi grandes lumieres ſur les myſteres de notre ſainte religion & ſur les ſublimes vérités qu'elle nous enſeigne, qu'on l'entendit une fois s'écrier : *mon Dieu, donnez ces lumieres aux Incrédules & aux Infideles ; pour moi je n'en ai pas beſoin ; je ne doute de rien ; je ſuis fille de l'Egliſe* : auſſi paroiſſoit-elle ſurpriſe qu'il y eût des hérétiques. Le Pere Binet de la Compagnie de Jeſus qui l'avoit beaucoup connue, diſoit *qu'elle jugeoit de la lumiere par la lumiere même*, voyant toutes les choſes ſurnaturelles dans la plus grande clarté.

Cette foi vive dont elle étoit animée, faiſoit qu'elle s'abandonnoit tellement en tout à la providence de Dieu, qu'elle diſoit quelquefois aux religieuſes : *je ſupporterois volontiers toute autre ſorte d'imperfections dans une ame ; mais la voir ſans aucune confiance en Dieu & ſans un abandon total à la providence, c'eſt choſe qui m'eſt inſupportable* ; elle ajouroit qu'une ame ne pouvoit mieux

Sa confiance en Dieu.

faire que de ſe jetter, *à perte de vue*, entre les bras de cette divine & toute aimable providence qui eſt alors comme obligée de l'aſſiſter.

Sa conformité à la volonté de Dieu.

Cette même vertu de foi produiſoit encore dans notre ſainte une ſi parfaite conformité à la volonté de Dieu, que rien, dans le monde, n'étoit capable de l'ébranler. Quelque peine qu'elle eût, & quelque grands que fuſſent les maux qu'elle ſouffroit quelquefois, on la voyoit toujours tranquille, le viſage riant, & lorſqu'on la queſtionnoit ſur ſon état, elle répondoit ſimplement qu'elle ne ſentoit ni en ſa raiſon, ni en ſes ſens, aucune contrariété, parce qu'elle étoit bien perſuadée que *tout ce que Dieu opéroit en nous, n'étoit que pour ſa gloire & qu'un effet de ſon amour pour nous*: ſainte maxime bien propre à nous faire ſupporter en paix & avec une amoureuſe réſignation aux volontés de notre Dieu, toutes les croix qu'il nous envoie: ce ſentiment la mettoit dans une parfaite indifférence ſur tous les événemens de la vie; tout Confeſſeur lui étoit bon, dès qu'il lui étoit donné par ſes ſupérieurs: belle leçon pour tant de religieuſes qui, ſur cet article, paroiſſent bien plus ſuivre leur caprice, qu'animées d'un vrai

desir de leur sanctification. ; elle écoutoit avec édification & avec fruit, tout prédicateur, quelque médiocre qu'il fût : elle se plaisoit en toute sorte de société & avec toute espece d'esprits, même les plus bisarres ; elle paroissoit regarder d'un même œil & recevoit, avec la même égalité d'ame, les infirmités & la santé, les sécheresses & les consolations, les mépris des créatures & leurs louanges. Qu'il en coûte à une ame pour parvenir à ce haut dégré de perfection ; mais lorsqu'à force de combats & de victoires, elle y est arrivée, on peut dire qu'elle commence à goûter sur la terre, le bonheur des habitans du Ciel, qui mettent & trouvent toute leur félicité, à ne vouloir, à ne desirer & à n'aimer que ce que leur Dieu veut, aime & desire.

Son amour pour Dieu.

Ce que j'ai rapporté de la vie & des actions de cette bienheureuse, est une preuve bien sensible de son ardent amour pour Dieu. Je crois cependant devoir en citer ici quelques traits particuliers : c'est ce pur amour de Dieu, qui la rendoit si docile à toutes ses volontés, que dans les grandes choses qu'elle entreprit pour sa gloire, telles que l'établissement des Carmélites & des Ursulines, elle les eût absolument abandonnées, si

elle n'eût vu, & si ses Directeurs ne lui eussent déclaré, que la volonté du Seigneur étoit qu'elle s'en occupât. Par ce même sentiment d'amour de Dieu, elle avoit un si ardent desir de le voir & de s'unir à lui dans l'éternité, qu'il paroissoit sensiblement la consumer, & qu'elle a avoué à quelques personnes, qu'elle souhaitoit qu'il fût moins violent. Ce desir en produisoit naturellement un autre dans son cœur, c'étoit celui de mourir ; elle avoua, un jour, à une amie, que la pensée de la mort produisoit dans son ame, une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, & qui étoit si excessive, qu'elle la regardoit comme une faute, de laquelle elle demandoit pardon à Dieu.

Elle eut en l'année 1610, une si grande maladie, que les Médecins la jugerent mortelle ; la croyant telle elle-même, elle dit à une parente qui étoit auprès d'elle, qu'elle comptoit être dans quatre ou cinq heures, dans le Purgatoire, ce qui lui causoit d'avance, ajouta-t-elle, un très-grand plaisir, d'y souffrir pour Dieu, avec espérance & patience. Elle eut, dans cette maladie, une vision si claire de l'amour que nous devons à Dieu, qu'elle craignit de ne l'avoir ja-

mais aimé, ce qui lui fit répéter souvent, avec quelque trouble, *comment mourir sans avoir jamais aimé Dieu* ! le Pere Binet que j'ai déjà cité, & qui la confessoit alors, la tira d'inquiétude & la consola : elle a dit depuis que ce religieux lui avoit rendu un très-grand service, ne sachant plus, avec cette pensée, où elle en étoit. C'est ainsi que Dieu se plaît quelquefois à intimider les ames les plus saintes & les plus éclairées, afin de les rappeller sans cesse au mépris d'elles-mêmes, à une parfaite conviction de leur néant, & à une aveugle soumission aux avis de ceux qui les conduisent.

Dans la grande maladie qu'elle eut à Amiens, pendant son noviciat, après avoir reçu l'extrême-onction, elle fut à une telle extrêmité, que ses membres, sans mouvement ni sentiment, devinrent roides & froids, ce qui fit juger au Médecin qu'elle n'avoit tout au plus qu'une demi heure à vivre; dans cet état, elle avoit un desir si violent de voir Dieu, & parut si contente de le voir bientôt, qu'il sembloit aux religieuses, à considérer son visage & son attitude, qu'elle le voyoit déjà.

Dans la maladie dont elle mourut à Pontoise,

Pontoise, la mere Agnès de Jesus la vit, un jour, répandant des larmes en abondance ; lui en ayant demandé la cause, elle lui dit, que *c'étoit qu'elle n'aimoit point Dieu, & que lorsqu'elle y pensoit, elle ne pouvoit s'empêcher de pleurer.* Plus les Saints connoissent combien Dieu mérite d'être aimé, à raison de ses perfections infinies & pour les grands bienfaits qu'ils en ont reçus, plus ils pensent & se reprochent de n'avoir point, pour ce Dieu infiniment aimable, l'amour qu'il mérite. On peut dire cependant, sans crainte d'exagérer, que la sœur Marie de l'Incarnation, dans quelque situation qu'elle fût, & à quelque occupation qu'elle se livrât, dans le monde, comme dans la religion, étant absolument détachée de toute créature, étoit plus à Dieu qu'à elle-même, & plus au Ciel que sur la terre, aussi ne pouvoit-elle lever les yeux, & contempler les astres, sans perdre les sens & sans tomber en extase.

Son amour pour le prochain.

Cette sainte religieuse aimoit trop ardemment son Dieu, pour n'avoir pas, pour le prochain, tout l'amour dont elle étoit capable : le Seigneur ayant joint ces deux préceptes, on a toujours vu les ames les plus pénétrées d'amour

pour lui, donner au prochain, des marques d'un ſincere attachement. Elle n'épargnoit ni ſoins ni dépenſes, lorſqu'il s'agiſſoit de le ſoulager; on l'a vu quelquefois ſe fatiguer pour lui rendre ſervice, juſqu'à en tomber malade, ſans que cela parût l'inquiéter ni ralentir ſon zele à ſon égard; mais dans tous les ſervices qu'elle lui rendoit, c'étoit toujours ſon ſalut & ſa perfection qu'elle avoit principalement en vue. Il n'étoit rien qu'elle ne fût diſpoſée à faire, à ſouffrir ou à ſacrifier, pour cette fin; elle dit un jour à une de ſes ſœurs, *qu'elle conſentiroit, de tout ſon cœur, à être privée de toutes les graces que Dieu lui faiſoit, s'il vouloit les donner à d'autres, & aux jeunes novices ſur-tout, qui en profiteroient mieux qu'elle.* J'ai déjà cité pluſieurs traits de cette charité envers le prochain, ſoit dans le temporel, ſoit pour le ſpirituel. Il me ſeroit difficile de rapporter tout le bien & toutes les eſpeces de bien, que cette vertu lui a fait opérer.

Une infinité de perſonnes affligées de peines intérieures ou extérieures, ſoit dans la religion, ſoit engagées dans le monde, & quelques-unes dans la plus grande déſolation, ont eu recours à elle;

elle leur tenoit alors des propos si touchants sur le néant des choses de la terre, sur le bonheur d'être tout à Dieu, & de s'abandonner entiérement à sa divine & toute aimable providence, que ces personnes la quittoient parfaitement consolées & dans le dessein de ne plus s'occuper que de Dieu & de leur salut.

Etant dans le monde, il n'étoit point d'espece de services qu'elle ne rendît au prochain; soulager les pauvres & les infirmes, mettre la paix dans les familles, réconcilier des personnes ennemies, retirer du désordre de jeunes personnes, en faire entrer d'autres en la religion, tels furent les effets de sa charité: il étoit peu de personnes qui, après l'avoir entendue, ne fussent touchées & inspirées de se donner à Dieu; en voici quelques traits

Cruauté d'un homme envers sa femme.

Un homme de qualité conçut une si forte aversion contre son épouse, qu'il la tenoit enfermée dans son Château, exerçant à son égard les plus indignes traitemens; il lui faisoit mettre souvent une corde au col, & l'obligeoit de se confesser à son palfrenier déguisé en prêtre, lui déclarant qu'il alloit la faire étrangler: lorsque, pressée par la faim, elle demandoit aux

domeſtiques un morceau de pain, ils ne lui répondoient que par des injures, ne faiſant en cela qu'exécuter les ordres de leur maître. Cette Dame ſe livra, les premieres années de ſa priſon, à tout le déſeſpoir qu'un pareil état peut naturellement inſpirer ; mais s'étant procuré, dans la ſuite, quelques livres de piété, ſes lectures lui inſpirerent du goût pour la priere & l'oraiſon, & lui firent ſupporter plus patiemment ſon malheureux ſort ; après neuf années d'une conduite auſſi inhumaine, ce mauvais mari ayant un procès conſidérable, & ſachant que ſa femme entendoit très-bien les affaires, prit le parti de la tirer de ſa priſon & de l'envoyer à Paris ſolliciter ce procès. La providence permit qu'elle fût adreſſée à Madame Acarie ; touchée de ſes manieres affables & pleines de bonté, cette malheureuſe femme ne tarda pas à lui ouvrir ſon cœur, & à l'inſtruire des cruautés que ſon mari exerçoit, depuis ſi long-tems, à ſon égard ; la pieuſe dame parut très-ſenſible à ſa triſte ſituation : par tout ce qu'elle lui dit & par les ſages conſeils qu'elle lui donna, elle réuſſit bientôt à la mettre dans de ſaintes diſpoſitions ; elle lui preſcrivit le genre d'oraiſon qui lui étoit le plus

convenable, & lui rendit les plus grands ſervices, pour la réuſſite de ſon affaire : le mari étant venu lui-même, quelque tems après, à Paris, voulut voir cette dame, de laquelle ſon épouſe lui avoit fait un ſi grand éloge. Comme il avoit donné dans les erreurs de Calvin, il lui propoſa ſes doutes, & diſputa quelques tems avec elle : ſatisfait & touché tout à la fois de ſes réponſes, il ſe rendit enfin & reprit des ſentimens de la vraie foi qu'il avoit abandonnée. Madame Acarie profita de ſes bonnes diſpoſitions & de la confiance qu'il lui témoignoit, pour le guérir de cette haine invétérée qu'il avoit conçue contre ſon épouſe, & y réuſſit ſi bien que ces deux perſonnes paſſerent le reſte de leurs jours dans une parfaite union.

Ses ſoins pour les ſoldats.

Pendant les troubles de la ligue, un grand nombre de ſoldats qui avoient été bleſſés à la bataille de Senlis & à la rencontre de Montereau-Faut-Yonne, furent envoyés dans les hôpitaux de Paris. On ne pourroit exprimer tous les ſoins que la pieuſe dame prit de ces malheureux; elle leur faiſoit faire des conſommés, dans ſa maiſon; elle leur préparoit elle-même à manger; elle les faiſoit viſiter par des Chirurgiens &

panſoit leurs plaies de ſes propres mains ; peu contente de leur rendre tous ces ſervices, pleine de zele pour leur ſalut, elle les conſoloit, les exhortoit & les engageoit à ſe confeſſer ; elle les aſſiſtoit à la mort, &, le crucifix à la main, elle leur diſoit des paroles ſi touchantes, que ces ſoldats en paroiſſoient enchantés & deſiroient tous de l'avoir auprès d'eux ; en ſorte que tout l'hôpital retentiſſoit du nom de madame Acarie. On les voyoit mourir dans les plus grands ſentimens de piété & de réſignation à la volonté de Dieu : ceux qui ſe rétablirent, lui promirent de vivre, le reſte de leurs jours, en bons chrétiens. Que ne peut point, pour le ſalut des ames, une ſeule perſonne, lorſqu'elle eſt remplie de l'eſprit de Dieu ; & quels grands biens ne feront point en ce genre, les miniſtres de J. C. lorſqu'ils ſeront animés du même eſprit !

Pour une fille ſéduite.

Une fille ayant été ſéduite par un Gentilhomme, & ſe voyant enceinte, eut recours à une dame fort riche, qui paſſoit pour être très-charitable, & lui découvrit ſon malheureux état ; la dame, très-mauvaiſe dévote, au lieu de la ſecourir, comme elle le devoit, ſe contenta de la quereller ; elle lui reprocha hautement ſon crime & la ren-

voya : cette malheureuſe réduite par-là au déſeſpoir, réſolut de ſe donner la mort & à l'enfant qu'elle portoit dans ſon ſein ; deux Eccléſiaſtiques inſtruits de ſon état, l'envoyerent à madame Acarie, qui la reçut avec bonté ; elle la garda quelque tems chez elle : après l'avoir miſe dans de bonnes diſpoſitions, & l'avoir engagée à faire une confeſſion générale, elle la plaça dans une maiſon où, après être accouchée, elle la renvoya en ſon pays, bien réſolue d'être plus ſage à l'avenir.

Et pour une autre.

Une autre fille étant en voyage, fut ſéduite par le voiturier qui la conduiſoit ; lorſqu'elle ſe vit enceinte, elle conçut tant de douleur de ſon crime, que, de déſeſpoir, elle ſe pendit à un arbre : un Cavalier paſſant alors, & voyant cette fille pendue, coupa la corde & diſparut ; des gens de bien l'ayant trouvée couchée par terre, s'en chargerent, venant à Paris, & la porterent chez madame Acarie, qui prit un très-grand ſoin d'elle ; elle lui inſpira de bons ſentimens pour ſon ſalut, & la mit dans une maiſon où elle accoucha heureuſement : elle a dit depuis à M. Duval, que c'étoit l'Ange Gardien de cette fille qui, ſous la figure d'un Cavalier, avoit coupé la

corde. Un volume entier ne suffiroit pas pour décrire tous les traits de charité de cette sainte femme.

Son zele pour le salut des ames.

Elle avoit un talent merveilleux pour gagner les ames à Dieu ; elle engageoit ceux qui étoient dans le désordre à faire une confession générale ; lorsqu'ils regardoient cette action comme impossible, ou trop difficile, elle les instruisoit & les y disposoit avec tant de succès, qu'après s'être confessés & avoir été absous de leurs péchés, ils se montroient à elle, pleins de consolations & de reconnoissance.

Au Jubilé de l'année 1601, elle engagea M. Galemand, un des trois premiers visiteurs généraux des Carmélites de France, à venir s'établir, pendant six semaines, dans sa maison, pour être plus à portée de confesser dans l'Eglise des religieuses de l'*Ave Maria*. Elle lui adressa d'abord toute sa maison, puis une infinité d'autres personnes de toute condition, ce qui produisit un bien infini. Elle a plus d'une fois engagé ce même Docteur, à faire des voyages de vingt-cinq à trente lieues, pour écouter la confession d'une seule personne, religieuse ou autre.

Sa charité pour les infirmes.

Son attention à soulager les malades

égaloit ſon zele pour leur ſalut ; elle diſoit qu'elle ne déſiroit de vivre, que pour ſe livrer à cette bonne œuvre, & que ſi Dieu l'eut miſe dans un état libre & maîtreſſe d'elle-même, elle n'eût fait autre choſe que fréquenter les hôpitaux, viſiter les malades & les aſſiſter, juſqu'au dernier ſoupir de leur vie ; diſpoſition d'autant plus héroïque dans cette femme, qu'elle avoit reſſenti d'abord la plus grande répugnance pour les playes & les lieux infects ; mais elle l'avoit ſi bien ſurmontée, qu'on la voyoit ſouvent panſer des ulcères les plus horribles, & ſe livrer à cette œuvre, avec le plus grand contentement.

Sa charité étoit ſi grande qu'on ne l'a jamais vue refuſer de ſoulager aucun infirme, de quelque baſſe condition qu'il fût ; elle étoit ſi connue, qu'il lui en venoit de toute eſpèce, & en ſi grand nombre, qu'elle paſſoit quelquefois des nuits entieres à les ſoulager ; lorſqu'on lui repréſentoit qu'elle devoit ſe borner & ne pas s'épuiſer, elle avouoit ingénument, qu'elle ſe le propoſoit ſouvent, mais que quand il ſe préſentoit quelqu'occaſion, elle ne pouvoit ſe refuſer à une œuvre de charité. On voyoit en effet, à toutes les

heures de la journée, sa maison assiégée par une foule de pauvres & de malades, quoiqu'elle eût, d'un autre côté, la plus grande attention à tenir cachées, toutes les œuvres de charité qui pouvoient l'être.

Elle se charge d'une femme avec six enfans.

Une femme de province, extrêmement pauvre & chargée de six enfans, instruite, par la renommée, de la charité de madame Acarie, vint à Paris avec sa famille, & se présenta à la pieuse dame, qui se chargea aussitôt de la mere & des enfans; cette femme, quelque temps après, s'en alla secrétement, laissant tous ses enfans sur les bras de madame Acarie, qui en prit autant de soin & veilla avec autant de zele à leur éducation, que s'ils eussent été ses propres enfans; elle leur fit à tous apprendre des métiers, pour gagner leur vie.

Sa charité à la campagne.

Etant à la campagne, son occupation ordinaire & la plus agréable pour elle, étoit de visiter les malades; il n'étoit point de services qu'elle ne leur rendît; elle faisoit elle-même leurs médecines, elle ne vouloit pas qu'aucun autre touchât & pansât leurs plaies; elle n'omettoit rien pour les consoler & les porter à recevoir leurs maux avec patience &

avec une ſoumiſſion parfaite aux volontés du Seigneur.

Pendant les guerres civiles, les campagnes ayant été ravagées, la famine ſe fit ſentir dans pluſieurs Provinces de la France, & en Champagne ſur-tout, où M. Acarie avoit de très-belles terres; ſa ſainte épouſe s'y tranſporta, & voyant que le peuple couroit les champs, pour recueillir, faute de bled, des herbes & des racines qui puſſent les nourrir, touchée de compaſſion pour tant de malheureux, elle imagina pluſieurs moyens de les faire ſubſiſter; elle en raſſembloit tous les jours, un très-grand nombre dans ſon Château, & les occupoit à des travaux qui ne lui étoient pas néceſſaires; mais elle procuroit par-là, la nourriture à une infinité de miſérables qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer & de publier par-tout, la charité & les immenſes libéralités de cette femme incomparable. Et dans ſes terres.

Cette grande charité de madame Acarie éclatoit, ſur-tout, envers les eccléſiaſtiques & les religieux; non-ſeulement elle ne pouvoit ſouffrir qu'on en parlât mal, ce qui étoit aſſez commun de ſon temps, & qui l'eſt encore plus dans le nôtre, où l'impiété s'eſt jointe Et pour les prêtres.

à l'héréſie, mais de plus, qu'ils fuſſent dans l'indigence; dès qu'elle en connoiſſoit quelqu'un dans cet état, elle s'empreſſoit de le ſecourir. Un Docteur prêchant le Carême à S. Sauveur, ſe trouva incommodé, au milieu de ſa ſtation; dès que la dame l'eut appris, elle vola à ſon ſecours, elle lui apprêtoit elle-même ſon manger & les remedes deſquels il avoit beſoin, & lui procura, par tous ſes ſoins, de terminer ſa miſſion. Si c'étoit des prêtres étrangers, elle les retiroit en ſa maiſon, & les y gardoit juſqu'à ce qu'ils fuſſent rétablis. Ceux qui alloient prêcher dans les campagnes, elle écrivoit aux perſonnes de ſa connoiſſance, pour les leur recommander. M. Duval rapporte, dans la vie qu'il a écrite de notre pieuſe femme, qu'ayant été attaqué lui-même d'une fiévre quarte, accompagnée de très-fâcheux accidens, elle l'obligea de ſe tranſporter chez elle, que pendant plus de deux mois, elle prit de lui, les plus grands ſoins, puis qu'étant guéri & de retour en Sorbonne, elle lui envoya, pendant long-temps, toute eſpèce de ſoulagement, conduite très-louable ſans doute & pleine de charité, mais peu imitable dans le ſiécle où nous vivons,

& qui donneroit sûrement matiere à la censure.

Et pour les communautés.

En l'année 1608, l'hyver ayant été extrêmement rude, la dame envoya dans plusieurs maisons religieuses de l'un & de l'autre sexe, du bois & des couvertures, dans la crainte qu'on y souffrît du froid. Elle faisoit, pour les prêtres qui n'étoient pas riches, des linges & des ornemens d'Eglise, afin qu'ils pussent dire la Messe tous les jours & proprement; ses plus agréables récréations, dans le tems de ses convalescences surtout, étoient de travailler à ces sortes d'ouvrages; tout le monde admiroit son industrie à inventer de nouvelles façons qui pussent attirer les regards des fideles & les porter à la dévotion.

Son humilité.

La vertu d'humilité est, selon saint Bernard & tous les maîtres de la vie spirituelle, & selon le divin Maître lui-même, le fondement de toutes les autres vertus, & la preuve la moins équivoque de la vraie sainteté; aussi a-t-on vu dans tous les tems, les plus grands saints, être les plus humbles, & ne montrer jamais mieux la grandeur de leur sainteté, que dans la profondeur de leur humilité; notre sainte religieuse a paru non-seulement dans l'état de la reli-

gion, mais encore au milieu des grandeurs & des richeſſes du ſiécle, connoître & chérir cette belle vertu qui y eſt, pour l'ordinaire, je ne dirai pas ſeulement ignorée, mais de plus, ſouverainement mépriſée. Elle n'a jamais perdu une occaſion de s'humilier, & de s'anéantir ; j'en ai rapporté pluſieurs traits dans cette hiſtoire ; je pourrois en citer encore ici un grand nombre. Quoique douée d'un eſprit parfaitement éclairé, & d'un jugement des plus ſolides, elle préféroit toujours le ſentiment des autres au ſien, & lorſqu'elle diſoit ſon avis, dès qu'on venoit à la contredire, elle ne ſe contentoit pas de céder à l'extérieur, mais elle abandonnoit auſſitôt ſa façon de penſer. S'occupant, dans la religion, à quelque ouvrage, ſi une ſœur lui diſoit qu'il falloit faire autrement, elle la remercioit & s'y conformoit, avec la plus grande exactitude & avec un contentement ſenſible. Elle étoit ſi intimement convaincue de ſon néant, que quand toute la terre l'eût priſe pour une ſainte, elle n'en eût pas conçu le moindre ſentiment de vanité ; auſſi ne pouvoit-elle entendre qu'on la louât, ſans rougir de confuſion ; lorſqu'il lui arrivoit de parler d'elle, c'étoit

en des termes d'abjection ſi expreſſifs, qu'on l'eût priſe pour une très-grande péchereſſe ; plus le Seigneur ſe communiquoit à elle, & plus les ſentimens de ſon néant croiſſoient dans ſon ame.

Sa grande ſatisfaction étoit de ſe voir mépriſée, de paſſer pour imparfaite & pleine de défauts ; elle en cherchoit, ou elle en ſaiſiſſoit les occaſions avec le plus grand empreſſement. Les perſonnes auxquelles elle témoignoit le plus d'amitié, étoient celles qui la traitoient rudement, diſant toujours qu'elle en méritoit bien davantage. Lorſqu'elle fut admiſe pour être religieuſe Carmélite, elle fut pendant plus de quinze jours, ſans pouvoir arrêter ſes larmes, ne pouvant aſſez admirer que, malgré ſon indignité, diſoit-elle, on lui eût accordé une grace auſſi conſidérable.

Un religieux l'ayant louée, lorſqu'elle étoit dans le monde, ſur la ſublimité de ſes oraiſons, elle en parut toute confuſe, & lui dit qu'elle s'eſtimeroit bien heureuſe, ſi elle pouvoit vivre dans la crainte de Dieu, dans l'obſervance de ſes commandemens, & ſi elle ſavoit bien dire ſon chapelet ; que c'étoit tout ce que devoit ſavoir une femme qui avoit un ménage & des enfans : excel-

lente maxime qui devroit être ſouvent répétée à bien des femmes, qui dans le même état, où étoit madame Acarie, mettent preſque toute leur dévotion à préférer des pratiques de ſurérogation, & le plus ſouvent déplacées, aux devoirs indiſpenſables de leur état.

Dans ſes maladies qui étoient fréquentes, lorſqu'on la voyoit long-tems aſſoupie, il ſuffiſoit de lui dire que c'étoit mal de ſe tenir ainſi, ſans parler; elle convenoit auſſitôt de ſa faute, & faiſoit de grands efforts pour s'en préſerver.

Elle diſoit qu'une preuve qu'on avoit véritablement l'eſprit de Dieu, étoit, lorſqu'on étoit repris, de s'humilier auſſitôt, & de reconnoître ſa faute; elle ajoutoit, que pluſieurs, dans la religion, étant repriſes, ne diſent rien à la vérité, mais qu'elles ſont quelquefois bien éloignées de ſe condamner intérieurement. Que de religieuſes qui liront ceci, pourront ſe reconnoître, à cette judicieuſe remarque!

Ce qui paroiſſoit ſur-tout humilier la ſœur Marie de l'Incarnation, étoit la peine qu'elle cauſoit aux autres, lorſqu'elle étoit malade; même dans le monde, & quoiqu'ayant un grand nombre de domeſtiques, elle ſouffroit d'être

ſi bien ſervie ; à plus forte raiſon dans l'état religieux, & dans celui de ſœur converſe, elle ſentoit une ſi grande peine des ſervices qu'on lui rendoit, que cette peine nuiſoit quelquefois à ſon rétabliſſement ; d'un autre côté, elle ſe reprochoit encore ce chagrin qu'elle reſſentoit, penſant qu'il ne venoit que de ſon orgueil.

Etant dans une étroite & continuelle union avec Dieu, cet état ne pouvoit manquer de la diſtraire quelquefois, des occupations auxquelles elle devoit ſe livrer, & ces diſtractions, elle ſe les reprochoit comme de très-grandes fautes : ainſi cette belle ame en voyoit ſouvent où les autres ne pouvoient appercevoir que des vertus. Comme elle parloit fréquemment de ſes défauts, & par un ſentiment intime de ſon néant, la Prieure de Pontoiſe lui en fit un jour un reproche ; mais elle lui répondit par un autre ſentiment d'humilité, *qu'il étoit vrai ; mais qu'elle n'avoit pas de plus grande ſatisfaction que de ſe faire connoître telle qu'elle étoit.* Elle diſoit que quand elle ſe conſidéroit de près, elle ſe regardoit, vu ſes grandes miſeres, *comme un chien qui ne ſert à rien, qu'on devroit la chaſſer de la maiſon de*

Dieu, & qu'elle méritoit d'être écraſée comme un ver de terre. Quand on ſe ſert de pareilles expreſſions, ſans affectation & ſans hypocriſie, il faut que la vertu d'humilité ait jetté dans l'ame, de bien profondes racines. Ayant appris qu'une fille qui avoit été extrêmement livrée au monde, s'étoit convertie & retirée dans une communauté, qu'elle étoit ſi bien convertie & ſi pénétrée de ſes péchés, que ſi la Supérieure l'eût permis, elle auroit fait une confeſſion publique, elle dit alors avec admiration, que cette fille étoit bien heureuſe, que ſon deſir d'être mépriſée lui procureroit les plus grandes graces du Seigneur.

Quoiqu'elle n'eſtimât rien de plus grand, que de gagner des ames à Dieu, elle diſoit que le grand contentement qu'on en reſſentoit quelquefois, pouvoit occaſionner des ſentimens d'amour-propre, duquel on devoit prendre grand ſoin de ſe préſerver, & que pour cela, lorſque le Seigneur permettoit que notre zele n'eût aucun ſuccès, il falloit être également content & continuer ſon travail, avec la même application & la même ardeur; belle leçon pour les hommes apoſtoliques ſur-tout, appliqués par

état, à la ſanctification des ames, & qui rencontrent ſouvent, dans l'exercice du miniſtere, des obſtacles auxquels ils n'auroient pas dû s'attendre.

Lorſqu'on chargeoit une ſœur de quelqu'ouvrage qui exigeoit d'être aidée, elle ne manquoit point de demander de travailler avec elle, quoique l'ouvrage fût ſouvent au-deſſus de ſes forces, & ſi la Prieure la refuſoit, elle diſoit que *Dieu traitoit bien ſon orgueil, & que s'il lui eût donné des forces, elle en auroit sûrement abuſé.* Des religieuſes lui ayant dit un jour, que ſi elle pouvoit marcher, elle leur feroit honte à toutes, elle leur répondit, *qu'elle étoit bien aſſez orgueilleuſe pour cela.* Malgré ces grands ſentimens d'humilité, elle gémiſſoit quelquefois & ſe reprochoit que lorſqu'il ſe préſentoit quelque humiliation pour elle, il lui falloit rappeller ſon eſprit & appliquer ſon attention, à pratiquer la vertu d'humilité. Si les ſœurs paroiſſoient compatir à ſes grandes infirmités, elle leur diſoit que *Dieu ſavoit bien châtier les orgueilleux, & que c'étoit ſon orgueil qui l'avoit miſe dans l'état où elles la voyoient.*

Ses ſentimens ſur l'humilité.

Se plaignant une fois à une de ſes ſœurs, qu'elle n'avoit point de vertu &

ſur-tout d'humilité, ſi néceſſaire à une religieuſe, ajouta-t-elle, que quand elle feroit les plus grands miracles, & ſeroit, comme S. Paul, élevée juſqu'au troiſieme Ciel, ſi elle étoit dépourvue de cette vertu, on n'en devroit faire aucun cas; la religieuſe lui dit qu'elle étoit étonnée de l'entendre parler ainſi, elle qui, dans tous les tems, n'avoit recherché que le mépris, qui étant dans le monde, riche & de qualité, s'étoit faite pauvre ſœur converſe, pour être la ſervante des ſervantes de l'Ordre, & qui ne s'attribuoit rien de tant de graces & de toute eſpece que Dieu lui faiſoit; elle lui répondit que *tout cela ne faiſoit pas la vraie humilité, mais que c'étoit une intime & parfaite conviction de ſon néant, ce qu'elle n'avoit pas.*

Elle ſe procure des humiliations.

Lors du dérangement des affaires de M. Acarie, pour ſe procurer de la confuſion, elle alloit demander à emprunter de l'argent à ceux deſquels elle prévoyoit devoir être refuſée; & lorſque ce refus lui étoit fait, devant des perſonnes de marque & de ſa connoiſſance, elle en éprouvoit une double ſatisfaction. Elle avoit, dans le livre de ſes conſtitutions, une petite image de ſaint Guillaume, Duc d'Acquitaine, auquel

elle avoit une particuliere dévotion ; une perſonne lui en ayant demandé la cauſe, elle lui dit que c'étoit l'horreur que ce ſaint avoit eue de lui-même, & la conſtance qu'il eut à ſouffrir mille mépris & mille rebuts, lorſqu'il ſollicita ſon abſolution auprès du Pape, ſans jamais ſe décourager.

Un religieux la querelle.

Dans le tems de l'établiſſement des Carmélites en France, quelques filles qui avoient penſé d'abord à entrer dans un autre Ordre, donnerent enſuite la préférence à celui des Carmélites & ſe préſenterent pour y être reçues : un religieux, grand prédicateur, à qui la démarche de ces jeunes filles avoit déplu, vint trouver madame Acarie & la traita fort mal, lui reprochant pluſieurs défauts conſidérables ; la pieuſe dame, bien loin de s'en offenſer, l'excuſa vis-à-vis les perſonnes qui avoient été témoins de la converſation, diſant qu'elle étoit telle en effet, que ce bon pere l'avoit dépeinte. Cette grande humilité ne l'empêchoit pas de reprendre avec beaucoup de fermeté, les perſonnes qui s'étoient rendues coupables de quelques fautes conſidérables, & d'employer les expreſſions les plus fortes, pour leur en bien faire connoître la griéveté & les

obliger à se corriger ; elle disoit sur cela, que *l'humilité n'est pas véritable lorsqu'elle dégénere en pusillanimité* ; ce n'est pas qu'après avoir repris ces personnes, elle ne se le reprochât & n'en conçût de la confusion, disant que c'étoit l'orgueil, la présomption qui l'avoit portée à parler ainsi. Celle de ses filles Carmélites qui étoit avec elle à Amiens, lui ayant rappellé, un jour, en récréation, par plaisanterie, tout ce qu'elle lui disoit dans sa jeunesse pour l'humilier & la mortifier, la sainte en parut toute confuse, & lui dit *qu'en effet, elle étoit bien mauvaise, & qu'elle lui avoit fait beaucoup de mal.* Par ce même sentiment d'humilité, elle écoutoit toujours sa fille avec respect & lui cédoit en tout, comme elle eût cédé à la Prieure. Elle ne paroissoit jamais plus contente que lorsqu'elle étoit avec les sœurs converses & avec celles qui étoient les dernieres, ou qui avoient le moins d'esprit. Une de ces sœurs lui ayant parlé un jour de son intérieur, & s'étant mise à genoux devant elle, pour l'écouter, la sainte, quoique très-édifiée de la simplicité de cette sœur, demeura si surprise & si confuse, qu'elle ne put lui dire un seul mot. Comme elle mangeoit habituelle-

Tout sert à l'humilier.

ment à l'infirmerie, lorſqu'il reſtoit, de ſon repas, quelques petits morceaux de pain, elle prioit qu'on les lui gardât, dans la crainte que quelqu'autre ne mangeât ſes reſtes.

Elle ſe croit très-imparfaite.

Dieu lui donnoit une vue ſi claire de ſes moindres imperfections, qu'elle ſe regardoit comme la plus imparfaite non-ſeulement de toute la communauté, mais encore de tout l'inſtitut; elle ſe mettoit, autant qu'elle le pouvoit, avec les plus jeunes novices, les priant avec la plus grande affection, de la reprendre & ſans ménagement, de toutes ſes fautes; jamais, en communauté, elle ne parloit des choſes de Dieu, ſe contentant d'écouter les autres, & lorſque la Prieure lui demandoit ſon avis, elle répondoit en moins de mots qu'elle pouvoit, & encore s'exprimoit-elle par ces mots, *nous avons oui dire que, &c.* dans la crainte qu'on ne lui attribuât ces penſées; toute la communauté étoit d'autant plus édifiée de ſon humilité, que perſonne n'ignoroit, qu'étant dans le monde, elle parloit d'une façon la plus ſublime & la plus inſtructive, de la perfection de l'état religieux, & qu'elle donnoit, dès-lors, les avis les plus ſages & les plus ſolides, aux perſonnes qui ſe conſacroient à Dieu, dans cet état.

Allant un jour à la communion ; comme elle s'apperçut qu'une sœur Converse s'étoit retirée par respect, pour la laisser passer, jamais elle ne voulut s'avancer ; elle en témoigna ensuite sa peine à cette sœur, & la conjura de ne lui plus donner ce chagrin. Elle étoit si attentive à reconnoître ses fautes, qu'elle s'accusoit publiquement des moindres, avec tant de regret & de larmes, qu'elle touchoit toute la communauté. Lorsque la Prieure donnoit quelques avis généraux, sur quelques fautes ou négligences, elle ne manquoit jamais d'en dire sa coulpe ; & quand la mere vouloit lui faire voir qu'elle n'avoit point commis la faute, elle répondoit avec beaucoup d'humilité, qu'elle auroit pu s'en rendre coupable, sans s'en appercevoir, ou que si quelques-unes des sœurs l'avoient commise, c'étoit parce qu'elle n'avoit pas prié pour elles, comme elle le devoit. Les termes les plus vils & les plus abjects lui étoient ordinaires, orsqu'elle parloit d'elle ; elle disoit quelquefois qu'elle étoit *un crapaud bouffi d'orgueil*, *qu'elle avoit*, *tout au plus*, *quelque connoissance de la vertu*, *mais que dans la pratique*, *elle n'en avoit point du tout* ; qu'au reste elle ne s'étonnoit

noit point de ſes miſeres, que *c'étoit le fumier qui étoit où il devoit être.* Si elle paſſoit dans un lieu ou étoit la communauté, elle n'oſoit même lever les yeux par reſpect, ou ſi la communauté paſſoit où elle étoit elle même, elle ſe retiroit toute confuſe, dans un petit coin, pour la laiſſer paſſer.

Son attrait pour les actions viles.

Lorſqu'elle étoit à l'infirmerie, ne pouvant aller travailler à la cuiſine, elle prioit qu'on lui apportât des herbes à éplucher; on la voyoit ſe livrer à cette occupation, avec le plus grand contentement; il en étoit de même, lorſqu'elle pouvoit obtenir d'être aide de la ſœur cuiſiniere. Elle avoit la plus grande attention à ſe tenir, en tout, dans l'état de converſe; une ſœur la voyant laver la vaiſſelle, lui dit qu'elle craignoit que cela ne l'incommodât; elle lui répondit qu'au contraire, ſi elle étoit malade, cette occupation la guériroit, l'aſſurant qu'elle en faiſoit ſes délices. Je dois dire encore ici, pour l'édification de toutes les filles du Carmel, que quelques-unes de leurs ſœurs, ont vu avec admiration, la fille d'un grand Monarque, montrer le même attrait pour cet humble exercice, & en paroître même jalouſe, juſqu'à témoigner ſa peine, lorſqu'elle

Humilité de madame Louiſe.

avoit lieu de penſer qu'on l'avoit privée, dans ſon rang, de cette ſatisfaction. De pareils ſentimens ſont tout à la fois le triomphe & la preuve de notre ſainte religion ; en lavant les écuelles, la ſœur Marie de l'Incarnation tenoit ordinairement des propos ſi élevés & ſi fervens, que lorſqu'après avoir fait ſon ouvrage, elle venoit à la recréation, on lui voyoit le viſage beau & enflammé, comme ſi elle fût ſortie d'un intime & long entretien avec Notre-Seigneur.

Autres traits d'humilité de la ſœur de l'Incarnation.

Elle dit un jour à ſa Prieure, qu'elle l'avoit regardée, depuis qu'elle étoit dans la maiſon, comme ſon J. C. en terre ; elle lui obéiſſoit en effet, en tout, avec la plus grande docilité. Elle portoit auſſi un grand reſpect aux ſœurs de Chœur, ſe jugeant indigne de vivre avec elles. Ayant beſoin d'un emplâtre, pour mettre ſur ſa cuiſſe rompue qui lui cauſoit toujours de grandes douleurs, elle écrivit à une perſonne à Paris, de s'adreſſer pour cela, à un Apothicaire qu'elle lui nommoit, & de lui dire que *c'étoit pour une pauvre chambriere de cuiſine* ; jamais elle ne manqua de ſaiſir une occaſion de s'humilier comme de ſouffrir. Lorſqu'elle diſoit ſa coulpe au Chapitre, elle ſe ſervoit d'expreſſions propres à les

repréſenter comme des fautes très-conſidérables, quoique ſouvent il n'y en eût aucune, & cela avec de ſi grands ſentimens d'humilité & de repentir, que les religieuſes ne ſe laſſoient point d'admirer ſa piété, qui ſervoit auſſi à les faire rentrer en elles-mêmes, & à s'exciter, plus que jamais, à la ferveur; on voit par-là, que les exemples de ſainteté d'une ſeule perſonne quelquefois, concourent toujours, même au milieu du monde, & encore plus, dans une ſociété d'épouſes de J. C. à la pratique de la vertu.

Une perſonne lui ayant demandé pourquoi elle n'avoit rien écrit ſur la vie intérieure, vu la grande expérience qu'elle en avoit, elle lui avoua qu'elle avoit fait autrefois, ſur cette matiere, quelques écrits; mais qu'enſuite, refléchiſſant ſur la baſſeſſe de ſes expreſſions, & ſur ce que tant de ſaints en avoient écrit, elle les avoit jettés au feu. Elle lui ajouta que lorſqu'il lui arrivoit de parler de Dieu, il falloit qu'elle s'oubliât; elle avoit en effet de ſi bas ſentimens d'elle-même, que lorſqu'elle s'appercevoit qu'elle en parloit, elle ſe taiſoit tout-à-coup, & paroiſſoit confuſe d'avoir oſé parler de choſes auſſi ſaintes, *avec un fond*, diſoit

elle, *auſſi pauvre & auſſi infect.* Au reſte, elle trouvoit mauvais qu'on parlât de la vie intérieure en termes recherchés & trop relevés & diſoit que *ceux qui agiſſoient ainſi, n'en avoient que l'écorce.*

Il eût été difficile, au rapport de pluſieurs ſaints & habiles perſonnages, qui ont connu la ſœur Marie de l'Incarnation, dans le monde ou dans la religion, de trouver plus que dans cette ame, une vraie & parfaite humilité, qui étoit jointe à une grande ſimplicité; elle paroiſſoit n'uſer d'artifice, que pour cacher ſes vertus, & les graces extraordinaires dont Dieu l'honoroit, & que par-là on n'a jamais bien connues. Lorſqu'il lui échappoit quelque légere imperfection, qui paroiſſoit à l'extérieur, elle en gémiſſoit ſincerement, au-dedans d'elle-même; mais elle s'en réjouiſſoit, parce qu'elle penſoit que cette imperfection ſervoit à la faire connoître telle qu'elle étoit, ou telle qu'elle ſe croyoit, très-fautive & très-imparfaite; par cette raiſon, elle évitoit de mettre une trop grande attention à ſe compoſer à l'extérieur, à meſurer ſes paroles & ſes actions, diſant que lorſqu'elle l'avoit fait, elle en avoit des remords, ſe repro-

chant de vouloir, par hypocriſie, cacher ſes imperfections, & paroître meilleure qu'elle n'étoit. Une pareille diſpoſition pourroit être la ſource de bien des illuſions ; mais dans la ſœur Marie de l'Incarnation, elle ſuppoſoit & de grandes lumieres & un grand fond d'anéantiſſement.

Quelques graces que Dieu lui communiquât & de quelque conſolations qu'il la comblât, elle ne conſidéroit jamais en elle les dons du Seigneur, qu'autant qu'ils pouvoient contribuer à la pratique des vraies & ſolides vertus ; elle diſoit que *les conſidérer par tout autre motif, c'étoit au moins, du tems perdu ;* elle ajoutoit, *qu'elle n'uſoit des lumieres que Dieu lui donnoit, que pour s'abaiſſer & mieux voir ſes fautes, afin de s'en corriger.* Heureuſe diſpoſition qui préſerve l'ame dévote, des illuſions de l'amour-propre & des ſéductions du Prince du menſonge !

Lorſqu'elle converſoit avec le prochain, elle avoit une merveilleuſe adreſſe à détourner tout propos vain & inutile, & à en ſubſtituer, qui portaſſent à la vertu & à la piété ; les choſes les plus communes lui ſervoient à penſer à Dieu & à y faire penſer les autres. Tenant un

Tout la porte à Dieu.

jour, au jardin, des racines en ſa main, elle les conſidéra attentivement, puis elle dit à une novice qui l'accompagnoit, que *ces plantes lui repréſentoient l'amour-propre qui a une infinité de petites racines qui pénétrent par-tout & juſques dans les meilleures actions quelquefois.* Si on proféroit, devant elle, quelques paroles de légéreté, elle en paroiſſoit auſſi confuſe que ſi elle les eût proférées elle-même; ce qui contribuoit, ſans qu'elle les relevât, à inſtruire la perſonne qui avoit mal parlé.

Les hommes de Dieu les plus éclairés, qui ont eu ſoin de ſon ame & dirigé ſa conſcience, ont tous douté qu'elle eût jamais commis un péché mortel; lorſqu'ils l'entendoient en confeſſion, ils étoient ſi édifiés & ſi portés à la vertu, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de concevoir des ſentimens de vénération pour elle & de s'humilier beaucoup eux-mêmes.

Elle avoit la plus grande attention, non-ſeulement à ne pas ſcandaliſer le prochain, mais encore à l'édifier en tout; auſſi ſon regard, ſes paroles, ſon maintien, tout en elle reſpiroit la modeſtie & la piété, & ne manquoit point de l'inſpirer aux perſonnes qui avoient

le bonheur de l'approcher, ou de vivre avec elle. Un bon religieux a dit que celles qui la regardoient, étoient intérieurement portées à la ſainte vertu de chaſteté, & que celles qui étoient d'un eſprit gai & volage, prenoient naturellement un air grave & modeſte en l'abordant. Elle n'approuvoit point que des filles, & des religieuſes ſur-tout, s'entretinſſent long-tems avec des hommes, même ſur des matieres de piété & de perfection; elle diſoit que ces longs entretiens étoient communément la ſource d'une infinité de fautes. Cette maxime eſt très-vraie; mais elle ſera probablement, & dans tous les tems, très-peu ſuivie.

Elle avoit la plus grande attention à éviter même les plus petites fautes & juſqu'aux plus légeres imperfections. Préparant un jour, pour la Meſſe, les ornemens d'une Chapelle, il lui arriva, ſans le vouloir, de toucher un peu le calice; elle en fut ſi affligée, que le Supérieur auquel elle en parla, fut obligé de la conſoler & de la reprendre même de ſa trop grande peine ſur cela. Sa délicateſſe de conſcience.

Lorſqu'elle étoit dans le monde, elle apprit qu'un de ſes laquais avoit été jouer avec d'autres, le jour de la fête

de la Nativité de la ſainte Vierge ; elle l'en reprit, mais avec un peu d'émotion ; la réprimande faite, elle ſe reprocha d'avoir excédé, & ſe condamna, pour ſe mortifier, à garder aſſez long-tems le ſilence ; elle dit ſur cela à une perſonne, *qu'il ne ſuffiſoit pas que nos réprimandes euſſent un bon objet ; mais qu'il falloit de plus, que la nature n'y entrât pour rien.*

Etant religieuſe à Amiens, elle laiſſa tomber un pot de terre qui ſe briſa ; elle en dit auſſitôt ſa coulpe à genoux & avec beaucoup de larmes, à une ſœur converſe qui étoit préſente. Les perſonnes du monde qui liront ces traits, pourront y trouver de la petiteſſe d'eſprit ; mais celles qui connoiſſent l'état de perfection, & tout ce qui peut y contribuer ou en détourner, & les épouſes de J. C. pour leſquelles j'écris principalement, ne trouveront rien d'extraordinaire, dans cette extrême délicateſſe de conſcience de la ſœur Marie de l'Incarnation. Les fautes qu'elle faiſoit, & qui ſouvent n'étoient telles qu'à ſes propres yeux, elle les attribuoit à ſa promptitude à agir ; auſſi diſoit-elle, *qu'elle craignoit bien de ne ſe corriger jamais.* Cependant toutes ſes ſœurs

étoient témoins de sa retenue & voyoient qu'elle agissoit, en tout, avec la plus grande circonspection. Au reste, elle recevoit tant de lumieres du Ciel, elle travailloit d'ailleurs, depuis si long-temps, à mortifier & affoiblir ses passions, elle étoit de plus si constamment unie à Dieu & dans une si grande vigilance sur elle-même, qu'il étoit bien rare qu'elle se rendît coupable de la plus légere imperfection. Dans le voyage qu'elle fit à Amiens avec M. Duval, pour la fondation des Carmélites, elle lui avoua qu'il lui arrivoit quelquefois d'être neuf à dix fois par jour, distraite de son union à Dieu, ce qu'elle paroissoit se reprocher comme de grandes fautes & avec beaucoup de confusion.

Ce qui l'affligeoit le plus, & ce qui étoit aussi la matiere la plus ordinaire de ses confessions, c'est qu'elle pensoit toujours abuser des graces & des consolations que le Seigneur lui communiquoit, se reprochant de ne s'en servir que pour son propre goût. Le pere Coton qui l'avoit long-tems confessée, a écrit que cette ame considérant d'un côté, son intime & fréquente communication avec Dieu, & de l'autre, son peu de fidélité à y correspondre, se

regardoit *comme la plus déloyale femme de la terre*, & cela lui paroiſſoit ſi évident, que le monde entier ne lui eût pu perſuader le contraire ; auſſi diſoit-elle que *ſa miſere étoit irremédiable*. Voilà la vraie ſainteté ; mais qu'elle eſt rare ! plus elle eſt éminente dans une ame, & plus cette ame ſe croit indigne des dons de Dieu & craint toujours d'en faire mauvais uſage.

Il eſt cependant très-vrai que perſonne n'étoit plus attentive que cette pieuſe femme, à faire valoir toutes les graces & tous les talens que le Seigneur lui prodiguoit, & à les faire ſervir à ſa gloire. Un autre Religieux qui la connoiſſoit également bien, diſoit qu'elle ſavoit tirer un très grand profit, même de ſes plus légeres imperfections, pour s'affermir ſur tout dans la vertu d'humilité qu'elle poſſédoit dans un degré éminent. La mere Marie de S. Joſeph, Prieure de Pontoiſe, a dit que dans tout le temps que la ſœur Marie de l'Incarnation a été dans ce Monaſtere, on ne l'a jamais vue commettre la moindre faute, ſoit dans ſes actions, ſoit dans ſes paroles ; & cependant à l'entendre, elle ne faiſoit que des fautes, & prioit ſouvent la mere & les autres religieuſes

de l'en avertir. Faiſant un jour la même priere aux ſœurs d'Amiens, une religieuſe lui dit, pour plaiſanter, qu'elle faiſoit trop de bruit avec ſes béquilles, ſans leſquelles elle ne pouvoit marcher; c'en fut aſſez, quoique les planchers d'Amiens fuſſent de bois, elle s'efforçoit de ne faire aucun bruit, & cherchoit mille inventions pour rendre ſes béquilles plus ſourdes, & encore s'accuſoit-elle quelquefois au Chapitre, d'avoir fait trop de bruit; elle diſoit *qu'une religieuſe devoit être toujours diſpoſée à trois choſes; à dire ſes fautes, à en être repriſe & à mourir; que lorſqu'elle étoit dans ces diſpoſitions, elle étoit propre à recevoir du Seigneur, toute eſpece de graces.*

Cette ſainte religieuſe a montré, toute ſa vie, le plus grand attrait pour la ſainte vertu de pureté; dans l'état du mariage qu'elle embraſſa contre ſes inclinations & uniquement pour obéir à ſes parens, elle s'y comporta toujours avec une ſi grande innocence, qu'au rapport de ceux qui l'avoient le mieux connue, & de ſes confeſſeurs eux-mêmes, on pouvoit dire que ſon ame y avoit conſervé, pendant plus de trente ans, la pureté virginale. Après avoir mis au monde ſa

Sa pureté.

troiſieme fille, elle prédit, quoique jeune encore, qu'elle n'auroit plus d'enfans; peu après, M. Acarie fut obligé, comme je l'ai dit, de s'abſenter de la maiſon, & la dame eut, vers ce temps-là, une cuiſſe rompue, pour la premiere fois, & tomba ſucceſſivement dans des maladies conſidérables, que les Médecins jugeoient toujours mortelles. Elle avoit un ſi grand attrait pour la modeſtie, que même mariée au milieu du monde, elle avoit toujours un air recueilli, les yeux baiſſés, ne parlant jamais aux hommes que par néceſſité, terminant la converſation le plutôt qu'elle pouvoit, ne les regardant jamais en face, en ſorte qu'elle ne reconnoiſſoit pas, pour l'ordinaire, ceux qui lui avoient parlé pluſieurs fois.

Elle ne pouvoit entendre des paroles déshonnêtes ou à double ſens, qu'elle n'en témoignât ſon mécontentement. On n'entroit jamais dans ſa chambre, qu'elle ne fût entiérement habillée. Ayant contribué, comme je l'ai dit, à l'établiſſement des religieuſes Urſulines en France, elle viſitoit ſouvent celles de la rue S. Jacques, & les exhortoit ſurtout à conſerver, dans les jeunes perſonnes dont l'éducation leur étoit con-

fiée, l'innocence baptiſmale : c'eſt en effet à quoi ces ferventes religieuſes ſe ſont toujours appliquées, avec ſuccès. Elle diſoit aux filles qu'elle inſtruiſoit, qu'il falloit obſerver la modeſtie, non-ſeulement pour elles-mêmes, mais auſſi pour le prochain ; inſtruction qui ſeroit aujourd'hui bien néceſſaire à tant de perſonnes du ſexe, qui, par un maintien trop libre, un air enjoué, & trop diſſipé & ſur-tout par des parures trop recherchées, & ſouvent peu modeſtes, ſont la cauſe d'une infinité de péchés; déſordre qu'on voit quelquefois, avec douleur, dans celles qui ſont à l'extérieur, profeſſion de piété, & que, bien loin de ſe reprocher, elles cherchent même à excuſer, lorſqu'un confeſſeur zélé pour leur ſalut, leur repréſente qu'elles ſe rendent, par-là, ſelon l'Apôtre S. Paul, coupables, aux yeux du Seigneur, des péchés d'autrui, & concourent volontairement à la perte des ams.

Quoiqu'elle eût un grand nombre de domeſtiques, de l'un & l'autre ſexe, & qu'elle retirât d'ailleurs, aſſez ſouvent, chez elle, des filles ou de mauvaiſe vie, ou qui étoient en danger de ſe perdre; elle veilloit avec tant d'attention ſur leur

conduite, que jamais il ne ſe commettoit, dans ſa maiſon, comme en tant d'autres, le moindre déſordre. Lorſqu'elle exhortoit ces dernieres, à une conduite réguliere, elle le faiſoit avec tant de force & d'onction, qu'elle leur inſpiroit toujours une grande horreur du vice, & une réſolution ſincere de s'en préſerver & qu'elles ne lui cachoient rien, pour l'ordinaire, de leurs tentations & de leurs diſpoſitions intérieures.

Son éminente piété.

Cette piété ſi tendre & ſi ardente qu'elle montra, dès ſa jeuneſſe, & dans un ſi haut degré, qu'on eût cru qu'elle l'avoit reçue de Dieu, plutôt par infuſion, que par la répétition conſtante des actes des vertus, elle la conſerva dans l'état du mariage & au milieu des grands biens, des honneurs & des compagnies du ſiecle; malgré tant de ſujets de diſtraction & de diſſipation qu'elle rencontroit chaque jour, elle ne perdoit, preſque jamais, la préſence de Dieu; elle a écrit elle-même que deux ſentences qu'elle avoit lues dans des livres de piété, avoient contribué à l'affermir dans la réſolution de travailler conſtamment à ſon ſalut & de le préférer à tout le reſte; la premiere eſt que *nous ne ſommes réellement, que ce que nous ne*

ſommes aux yeux de Dieu, & la ſeconde qu'elle répétoit ſouvent, que *trop avare eſt celui à qui Dieu ne ſuffit pas;* tel ſera toujours le fruit des lectures de piété, quand on les fera avec attention & aſſiduité, & ſur-tout avec un vrai deſir d'en profiter. Lorſqu'elle étoit dans ſon carroſſe, elle paroiſſoit auſſi recueillie qu'elle pouvoit l'être à ſon oratoire; tant d'objets qui ſe préſentoient à ſes yeux, dans les rues de Paris, auſſi bien que les grandes affaires qui l'obligeoient de ſortir, n'étoient pas capables de diſtraire ni d'interrompre ſon recueillement intérieur & ſon union conſtante avec Dieu; les vices même & les déſordres qu'elle appercevoit dans les autres, bien loin d'y mettre obſtacle, ſervoient au contraire à l'élever & à l'attacher d'avantage à ſon Créateur; on l'a vue ſouvent, dans des occaſions où tout étoit autour d'elle, en mouvement, ſe tenir dans un ſi grand recueillement, qu'on n'appercevoit pas le moindre changement dans ſon viſage. Trouvant Dieu dans tout & par-tout, tout contribuoit à l'unir à lui, & à lui faire concevoir de ſaintes penſées. Voyant un jour une lampe, qui, prête de s'éteindre, jettoit, de tems en tems, une grande lueur qui

ceſſoit enſuite, elle la compara aux perſonnes du monde, à ces heureux du ſiecle qui paroiſſent, un jour, dans l'éclat & l'opulence, & qui, le lendemain, par un revers de fortune, ſont dans l'indigence & dans le mépris, & qui ne ſe relevent quelquefois, que pour faire des chûtes encore plus humiliantes; elle en concluoit qu'il étoit bien avantageux d'être entiérement détaché d'un monde auſſi inconſtant, & de ne s'attacher qu'à Dieu, qui ne change jamais. Mais ſi les choſes même de la terre lui ſervoient à s'élever à Dieu, la conſidération du Ciel contribuoit encore plus à enflammer ſon cœur; elle ne pouvoit tourner ſes yeux vers le Firmament, ſans éprouver de vifs ſentimens de ferveur & d'amour. *Regardez*, diſoit-elle quelquefois à ſes ſœurs, *regardez, voilà notre patrie! O qu'elle eſt belle! hélas! nous ſommes ici de pauvres exilées, quand ſerons-nous dans ce beau pays?* Souvent même on la voyoit tomber en extaſe, en regardant le Ciel, ne pouvant dire que ces paroles, *ah! ah! mon Dieu! mon Dieu!*

Elle avoit fait, dans ſa jeuneſſe, un recueil des plus belles ſentences des divines écritures, qu'elle liſoit ſouvent, &

qui ſervoient à augmenter ſa ferveur ; elle en liſoit quelquefois à ſes ſœurs, en répandant des larmes ; la vie des Saints, la vue des images, les Offices & les cérémonies de l'Egliſe, tout cela faiſoit une forte impreſſion ſur ſon ame & produiſoit, dans ſon cœur, des ſentimens de dévotion qu'elle ne pouvoit cacher. Dans ſa derniere maladie, à Pontoiſe, elle fut pluſieurs nuits ſans dormir, les yeux conſtamment fixés ſur un Crucifix, placé au pied de ſon lit, ſans aucun mouvement, le viſage ſi enflammé, ſi beau & ſi lumineux, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de la regarder ; elle s'écrioit quelquefois : *ah ! mon Seigneur & mon Dieu*, puis elle ſe taiſoit, dans la crainte qu'on ne s'apperçût des grandes graces que ſon céleſte époux lui communiquoit ; ou ſi elle parloit à ſes ſœurs, elle leur diſoit des choſes ſi élevées & ſi admirables, des grandeurs de J. C. & de ſa ſainte mere, qu'elle leur inſpiroit autant d'admiration que de piété.

Son ardeur pour la communion.

Mais ce qui excitoit ſur-tout ſa ferveur, c'étoit la ſainte Euchariſtie ; les prêtres qui la communioient, la voyoient toujours le corps immobile, les yeux fermés, & tellement hors d'elle-même,

qu'ils étoient obligés de la toucher avec le doigt, pour lui faire ouvrir la bouche. Lorſque ſes infirmités le lui permettoient, même dans le monde, elle communioit tous les jours ; depuis qu'elle eut ſa cuiſſe rompue, & à cauſe de ſes fréquentes maladies, l'Evêque de Paris lui permit d'avoir une Chapelle dans ſa maiſon, d'y faire dire la Meſſe & d'y communier ; c'eût été pour cette ſainte femme, un vrai tourment, d'être privée, pluſieurs jours, de cette nourriture céleſte. Ces ſentimens & ces deſirs ont été ceux des Saints & des plus grands Saints ; qu'ils reſſemblent peu à ceux de ces faux Docteurs, qui, ſous le prétexte d'une perfection chimérique & mal entendue, éloignent de la table ſainte, & grand nombre d'années quelquefois, des perſonnes aſſez aveugles pour ſe conduire par leur eſprit, entiérement oppoſé à celui de J. C. & de ſon Egliſe ! La communion quotidienne de cette ſainte femme, même dans l'état du mariage, & qu'elle ne faiſoit que par l'ordre ou l'avis de ſes Directeurs, prouve d'autant plus ſon éminente ſainteté, qu'elle n'approuvoit pas qu'en général, même les religieuſes, du moins ſans un attrait tout ſpécial, communiaſſent tous les

jours, disant qu'il étoit à craindre qu'on ne fît alors cette sainte action, plutôt par coutume, que par une vraie ferveur & un vrai desir de la perfection. Les Ministres de l'Eglise qui conduisent les épouses de J. C., conviendront aisément que madame Acarie, dans ce jugement qu'elle portoit, avoit véritablement l'esprit de Dieu.

Ses dispositions dans la confession.

Ce n'étoit pas seulement dans la communion, que cette grande ame recevoit beaucoup de lumieres & de graces, c'étoit aussi dans la confession; elle apportoit, à ce Sacrement, de si excellentes dispositions que le Pere Coton qui l'avoit long-tems dirigée, a dit qu'elle se confessoit *avec la plus grande naïveté & sincerité*, déclarant ses fautes & jusqu'aux moindres imperfections, sans les augmenter ni les diminuer, avec tant de douleur, qu'elle répandoit beaucoup de larmes & avec tant d'humilité, qu'elle eût souhaité pouvoir les faire connoître à tout le monde : ces saintes dispositions la portoient à demander, à solliciter même de rudes pénitences, assurant qu'elle avoit la force de les accomplir; bien différente, en cela, de ces personnes qui, après avoir griévement, & quelques-unes très-long tems,

offenſé le Seigneur, emploient toute leur adreſſe à pallier, à excuſer & à diminuer leurs péchés, aux yeux du Miniſtre, & qui trouvent toujours trop rude ou trop longue, la pénitence qui leur eſt impoſée.

Son attrait pour l'Office Divin.

Elle avoit une tendre dévotion à aſſiſter aux cérémonies de l'Egliſe, & ne s'ennuyoit jamais aux Offices, quelque longs qu'ils fuſſent; elle reſſentoit, ſurtout, une ſi grande conſolation à chanter & à entendre chanter les Pſeaumes, ſachant aſſez de latin pour les comprendre, qu'elle tomboit ſouvent alors en extaſe; auſſi fit-elle un grand ſacrifice, comme je l'ai déjà dit, lorſque ſainte Théreſe lui révéla que Dieu la deſtinoit à être ſœur converſe.

Dans une grande maladie qu'elle eut à Pontoiſe, elle demanda, avec beaucoup d'inſtance, à la Prieure, d'aſſiſter, le vendredi & le ſamedi de la ſemaine ſainte, à l'Office, promettant de n'y reſter qu'une heure; cette grace lui ayant été accordée, elle y fut dans un ſi grand raviſſement, qu'elle y demeura ſans s'en appercevoir, tout le tems que l'Office dura.

Elle reſſentoit une vraie douleur de ne pouvoir faire, dans le chœur, les

génuflexions & les proſtrations ordinaires.

Sa plus grande ſatisfaction, dans le monde, comme dans la religion, étoit de parler des choſes de Dieu ; elle ne pouvoit cacher ſon ennui & ſon dégoût, lorſqu'on parloit de toute autre choſe. Il lui arriva, un jour, de parler dévotion avec une autre perſonne, depuis ſept heures du ſoir, juſqu'à ſept heures du matin, croyant n'y avoir employé qu'une heure ou deux. Ceci lui eſt même arrivé, plus d'une fois, avec ſa femme-de-chambre Andrée, qui, par reſpect, n'oſoit l'interrompre.

Son goût à parler dévotion.

Ce qui eſt d'autant plus à remarquer, qu'elle ne faiſoit aucun cas de la ferveur ſenſible, ſi elle ne tend à la pratique des vertus ; elle diſoit que ſans cela, *c'eſt une dévotion vaine, ſenſuelle & voluptueuſe, incapable de rendre une perſonne parfaite, & de plaire à Dieu par conſéquent.* Elle dit un jour au Pere Coton, que ſon exercice habituel, étoit *de rabattre la redondance de la grace ſur les ſens, & de la tenir épurée de toute ſatisfaction ſenſuelle*, aſſurant que pour peu qu'il y ait d'impur, dans l'union de l'ame avec Dieu, elle en demeure ternie, comme une glace, par le moindre ſouffle ; excellente maxime inintelligible

Son ſentiment ſur la ferveur ſenſible.

aux perſonnes charnelles du monde ; mais que les épouſes ferventes de J. C. & celles du Carmel ſur-tout, entendent très-aiſément.

Dès les premiers tems qu'elle ſe donna à Dieu, elle comprit que la dévotion ne conſiſte pas dans le ſenſible, & qu'il étoit très-important de tenir captif, ſous la raiſon, l'appétit inférieur qui cherche toujours à ſe ſatisfaire ; que ſans cela il préjudicie beaucoup à l'ame. A l'égard d'une dévote qu'elle déclara ſéduite par le Démon, contre le ſentiment de pluſieurs perſonnes ſpirituelles, elle dit à un Docteur, que cette fille avoit, dans les commencemens, cherché Dieu de tout ſon cœur ; mais que dans la ſuite, elle s'étoit trop livrée aux ſenſualités de la dévotion, ne les rapportant pas à ſa vraie fin, qui eſt la pratique des vertus & de celles de l'état ſur-tout ; auſſi la ſainte parloit-elle beaucoup de la mortification, & très-peu de l'oraiſon, diſant *que celle-ci, ſans celle-là, eſt plutôt une illuſion du malin eſprit, qu'un don de Dieu & une véritable dévotion.*

Son oraiſon. Sachant que rien ne contribue plus à l'avancement ſpirituel, à nourrir la vraie piété & à s'unir à Dieu, que la médi-

tation, elle y employoit, même dans le monde, pluſieurs heures chaque jour; lorſqu'elle étoit malade, elle n'interrompoit point ce ſaint exercice; pour s'y livrer, ſans qu'on s'en apperçût & pour être moins diſtraite, elle feignoit de dormir. Ce fut vers l'âge de vingt-deux ans, qu'elle fut tout-à-coup attirée à ce genre d'oraiſon paſſive & de pure union, dans laquelle l'entendement reçoit des lumieres ſurnaturelles, & la volonté éprouve des mouvemens affectueux, des élans d'amour, ſans que ces deux facultés paroiſſent agir, qui devenant preſqu'habituelle, rend l'ame incapable de diſcourir & de faire même aucune priere vocale; c'eſt ce qu'ont éprouvé ſainte Théreſe, ſainte de Chantal, & beaucoup d'autres perſonnes religieuſes, vraies amantes de leur céleſte époux. C'étoit dans cette oraiſon d'union que notre ſainte converſe puiſoit les plus ſublimes connoiſſances & les moyens les plus efficaces ponr croître, ſans ceſſe, en vertu & en ſainteté. Sur la fin de ſa vie cependant, comme cette union continuelle à Dieu, lui cauſoit de fréquentes extaſes, pour ſe diſtraire, elle ſe livroit à quelques lectures ſpirituelles; ce qu'elle liſoit le plus, étoit *le chemin*

de la perfection de sainte Thérese, ou le combat spirituel qui étoit le livre chéri de saint François de Sales ; elle estimoit tant ces deux ouvrages, qu'elle exhortoit beaucoup les novices à les lire & qu'elle desiroit que les Prieures en procurassent la lecture à leurs religieuses. Une novice lui ayant lu, un jour, dans le combat spirituel, *qu'il est en quelque sorte loisible à l'ame, de jouir, dès cette vie, des consolations du Ciel*, son visage changea tout-à-coup, & parut tout lumineux & de la plus grande beauté ; après quelques momens de silence, revenue à elle, elle dit à la novice, les choses les plus admirables sur cette sentence.

Sa simplicité. Personne n'a montré plus de droiture & de simplicité dans ses actions & dans ses paroles, que notre sainte religieuse. Jamais, pour quelque cause que ce fût, on ne pouvoit l'engager à parler autrement qu'elle ne pensoit ; elle disoit que le monde estimoit ces personnes feintes & dissimulées qui s'accommodent à ceux avec lesquels elles ont affaire, mais que Dieu n'en juge pas ainsi, & qu'il les a en horreur. Lorsqu'elle rencontroit de ces personnes fausses, elle évitoit de traiter avec elles ; si elle remarquoit des détours & un esprit dissimulé, dans les

jeunes

jeunes perſonnes qui ſe préſentoient pour entrer en religion, c'en étoit aſſez ; quand elles auroient eu d'ailleurs les meilleures qualités, elle les jugeoit peu propres pour ce ſaint état & capables même d'y faire beaucoup de mal ; ſi au contraire elle voyoit en quelqu'une, un eſprit de candeur & de ſimplicité, elle s'intéreſſoit vivement pour elle, auprès des ſupérieurs : ſi elle louoit quelquefois M. Acarie, c'étoit par cet endroit ; elle diſoit qu'il avoit le cœur tout ouvert, & qu'il étoit toujours tel au-dedans qu'il ſe montroit au dehors : cette grande franchiſe lui a nui en effet plus d'une fois ; elle diſoit un jour à ſes ſœurs que le moyen le plus sûr de vivre en paix avec tout le monde, étoit de parler toujours avec vérité & ſimplicité & d'en avoir la réputation ; que le défaut oppoſé étoit une ſource de trouble & de diviſion ; elle ajoutoit que l'amour propre eſt ſi ſubtil, que ſouvent l'on ment, croyant dire la vérité. Quand on réfléchira ſur ces maximes, on jugera qu'elles ſont en effet très-vraies & fondées ſur l'expérience.

Son obéiſſance.

Cette religieuſe n'eût pas été ſainte & parfaite, ſi elle n'eût été vraiment obéiſſante ; ce n'eſt pas au reſte dans

la religion seulement qu'elle a pratiqué la vertu d'obéissance, mais dans le monde même & dans les différens états où elle s'est trouvée. Dès sa jeunesse, quelqu'attrait qu'elle eût pour l'état religieux, ce fut, comme je l'ai dit, pour obéir à ses parens qu'elle embrassa celui du mariage. Une fois liée à M. Acarie, on la vit toujours lui montrer la plus grande docilité, & souvent même dans des choses qui, selon les Docteurs les plus éclairés, ne pouvoient l'obliger. Pour lui obéir, elle laissa souvent le bâtiment des Carmélites, dans le tems où sa présence paroissoit le plus nécessaire pour conduire les ouvriers : elle ne sortoit jamais de la maison sans lui en parler, & revenoit exactement à l'heure qu'il lui avoit prescrite ; elle disposoit ses heures de dévotion & celles de ses filles, au gré de son époux, quoiqu'il la contrariât assez souvent sur cet article, Dieu le permettant ainsi pour lui faire mieux pratiquer la vertu ; cette exacte obéissance produisoit un très-grand bien dans sa maison, laquelle, quoique très-nombreuse, elle tenoit dans l'ordre par son exemple. Il seroit à souhaiter que tant de femmes du monde qui font

profeſſion de piété, fuſſent bien convaincues de la néceſſité de tenir une pareille conduite ; le Seigneur ſeroit mieux ſervi, les maris plus ſatisfaits, le public plus édifié, & les domeſtiques plus édifians.

Madame Acarie montra toujours & en toute occaſion la même docilité à ſon Evêque, à ſon Curé & à ſon Confeſſeur ; dès qu'elle ſavoit les intentions de celui-ci, quelque contraires que fuſſent ſes ſentimens, elle les dépoſoit auſſi-tôt pour déférer aveuglément à ſes déciſions ; ç'a été par obéiſſance à ſes directeurs qu'elle a entrepris une infinité d'œuvres de charité & de toute eſpece ; un d'eux lui ayant paru deſirer qu'elle allât à plus de quarante lieues de Paris, pour réformer un monaſtere, quoique des affaires importantes ſemblaſſent devoir la retenir à Paris, elle partit auſſitôt ; le Seigneur bénit ſon obéiſſance & ſes travaux, ce monaſtere ayant repris par ſes ſoins, l'eſprit de ſon inſtitut. Quoiqu'elle fût autoriſée en quelque ſorte par la voix du Ciel, par les révélations de ſainte Théreſe à travailler à l'établiſſement des Carmélites en France, elle ne voulut cependant s'en occuper & commencer l'entrepriſe, que lorſ-

qu'elle en eut la permiſſion de ceux auxquels elle croyoit devoir obéir.

Mais ſi cette vertueuſe femme montra une docilité auſſi parfaite, lors même qu'étant dans le ſiecle, elle n'étoit point tenue à une dépendance abſolue; on peut dire qu'elle pratiqua cette vertu avec beaucoup plus de perfection encore lorſqu'elle fut entrée en religion & qu'elle eut fait à Dieu le ſacrifice entier de ſa volonté : ſon grand attrait étoit alors d'être au chœur & de s'y entretenir avec ſon céleſte époux; mais lorſque la Prieure d'Amiens ou celle de Pontoiſe lui envoyoit dire qu'elle ne vouloit pas qu'elle ſe tînt ſi long-tems à genoux, ou qu'elle fît une ſi longue oraiſon, elle ſe levoit auſſitôt & ſe retiroit promptement ou en ſa cellule ou à la cuiſine, pour y faire ſon emploi de ſœur converſe. Elle avoit une ſi grande crainte de faire ſa volonté, que dans les plus petites choſes, elle demandoit des permiſſions à la Prieure, & ſe les faiſoit même renouveller, lorſque l'occupation étoit de durée. S'étant accoutumée à regarder Dieu dans ſes Supérieurs, elle avoit pour eux le plus grand reſpect; lorſqu'elle voyoit le matin, pour la premiere fois, la mere Prieure, elle ne

manquoit point de baiſer, avec révérence, ſa main ou ſon ſcapulaire; elle lui rendoit compte enſuite de ſes actions & de ſon intérieur, avec une ſimplicité & une vérité qui inſpiroient de la dévotion. A Amiens, ayant demandé à la Prieure, la permiſſion de communier, une veille de Noël, la mere, ſans trop y penſer, lui répondit de faire ce qu'elle voudroit; d'après cette réponſe, elle ſe priva de la communion; la Prieure s'en étant apperçue, & lui en ayant témoigné ſa ſurpriſe, la ſœur lui rappella ce qu'elle lui avoit dit, & lui ajouta qu'elle ne deſiroit point faire ſa propre volonté, mais celle de J. C. de qui elle lui tenoit la place. Elle ne voyoit jamais les Supérieurs, qu'elle ne ſe proſternât, pour leur demander la bénédiction, & ce n'étoit que pour leur obéir, ſi malgré ſa grande foibleſſe, elle ne reſtoit pas à genoux, tandis qu'ils l'entretenoient.

Ce n'étoit point ſeulement aux perſonnes ſupérieures, qu'elle montroit un ſi grand reſpect & une ſi parfaite obéiſſance; elle tenoit, à peu près, la même conduite, en religion, à l'égard de toutes ſes ſœurs & juſqu'à la derniere. Lorſqu'elles paſſoient devant elle, elle s'inclinoit & ſe retiroit pour les laiſſer paſ-

ſer ; pour avoir la ſatisfaction d'obéir, elle demandoit, dans les ouvrages pénibles, d'aider les dernieres ſœurs converſes ; lorſqu'elle l'obtenoit, elle les prioit inſtamment de la reprendre de ſes fautes, & ſi elles le faiſoient, elle les en remercioit & leur en témoignoit le plus grand contentement : lorſqu'elle étoit en extaſe, le moyen sûr de la faire revenir à elle, étoit de le lui ordonner, par obéiſſance ; le Seigneur, pour faire connoître combien cette vertu lui eſt agréable, & pour ne pas priver notre ſainte du mérite qui y eſt attaché, détendoit alors, en quelque ſorte, ſon eſprit, & lui rendoit l'uſage de ſes ſens.

Lorſqu'on lui commandoit quelque choſe, jamais on ne l'a vue alléguer des excuſes, quelque légitimes qu'elles fuſſent quelquefois ; elle a ſouvent obéi, au riſque de ſa ſanté & de ſa propre vie même, tant elle chériſſoit cette vertu ; auſſi Dieu béniſſoit pour l'ordinaire, ce qu'elle entreprenoit, pour obéir à ſes confeſſeurs. Sa grande maxime & qu'elle a ſouvent répétée en religion, étoit *qu'il falloit obéir en tout, où l'honneur de Dieu n'eſt point intéreſſé, & pour cela, être abſolument indifférent à tout le reſte.* Elle diſoit que les Supérieures s'abſte-

noient quelquefois de donner des ordres aux ſœurs, lorſqu'elles avoient lieu de juger qu'ils leur déplairoient; mais que c'étoit un grand mal, dans la religion, de montrer ſes goûts & ſes répugnances; qu'il étoit beaucoup mieux d'être comme une table raſe ſur laquelle on peut imprimer ce que l'on veut, & qu'on ne pouvoit pas appeller obéiſſante, une perſonne qui, une ſeule fois, auroit manqué d'obéir, parce que *le vrai obéiſſant, obéit en tout tems & en toute choſe;* inſtruction des plus utiles, aux perſonnes conſacrées à Dieu, dans la religion.

Une ſœur lui ayant dit, un jour, en plaiſantant, qu'elle éternuoit trop haut, que c'étoit rompre le ſilence, elle s'efforça toujours depuis, lorſqu'elle éternuoit, de ne faire aucun bruit. Comme elle demandoit ſouvent à la Prieure de la mortifier, ſe plaignant qu'on la laiſſoit s'enraciner dans ſes défauts, la mere lui ordonna, un jour, d'aller après le repas, à la porte du réfectoire, & de prier les ſœurs, lorſqu'elles en ſortiroient, de lui baiſer le pied; elle obéit ponctuellement; mais ce fut pour elle, le plus grand ſujet de mortification, vu le ſouverain mépris qu'elle avoit d'elle-même. Cette même Prieure lui ayant

dit quelque chose d'un peu désagréable, & l'ayant priée de le lui pardonner, la sœur resta toute interdite ; elle se jetta à ses pieds, & parut dans une si grande confusion, que la Prieure fut obligée de la relever & de la consoler.

Sa mortification.

Quoique la vie entiere de la sœur Marie de l'Incarnation ait été une pénitence & une mortification continuelle, pour rendre cependant son histoire plus complete & plus édifiante, je rapporterai ici quelques traits qui prouveront combien elle avoit de goût pour cette vertu ; elle s'y étoit tellement exercée & avoit le cœur si dégagé de toute créature, que quoiqu'elle fût sincerement attachée à ses parens, à son mari & à ses enfans, lorsque Dieu les retiroit du monde, ou permettoit qu'il leur arrivât quelqu'adversité, elle montroit à l'extérieur, la plus grande tranquillité. C'est ce qui lui arriva, lorsqu'on vint lui dire que son mari avoit été arrêté, par ordre de la Cour, & lorsqu'elle apprit qu'un de ses proches parens devoit avoir la tête tranchée ; elle disoit, en ces cas-là, *ne faut-il pas trouver bon que Dieu fasse de nous, tout ce qu'il lui plaît ?* Ce n'est pas qu'elle ne fût très-sensible aux maux que souffroit le prochain ;

elle en a donné, en mille occaſions, des preuves non équivoques ; mais ſa grande mortification & ſa réſignation parfaite à la volonté de Dieu, la faiſoient aiſément triompher des ſentimens de la nature ; c'eſt ce qu'on remarqua encore, lorſqu'elle vit ſaiſir les biens de M. Acarie, & qu'elle ſe trouva réduite à coucher ſur la paille, avec ſix enfans à élever.

Mais ce fut ſur-tout à faire la guerre à ſon corps, que parut ſa grande mortification. Elle avoit une tendre dévotion à ſainte Catherine de Genes, parce que cette ſainte s'étoit livrée aux plus grandes auſtérités. Elle diſoit que c'étoit la haine de ſoi-même & de ſa chair, qui faiſoit les plus grands ſaints, parce qu'à meſure que nous nous y exerçons, Dieu fait croître en nous, ſon amour. Elle obſervoit, pour tout ce qui regarde la nourriture, la plus grande tempérance ; dans l'abſence de ſon mari, après avoir paſſé, comme je l'ai déjà dit, une partie de la nuit en oraiſon & avoir pris de rudes diſciplines, elle ſe levoit de grand matin, alloit pour l'ordinaire, communier à ſainte Geneviève, puis elle revenoit vaquer à ſes affaires ; à midi, pour ſon repas, le ſeul qu'elle

faiſoit dans la journée, elle ſe contentoit d'un morceau de pain & de fromage, ou tout au plus, de quelques fruits cuits qu'elle mangeoit le plus ſouvent, ſans s'aſſeoir & en travaillant.

Depuis qu'elle fut en religion, elle ſe livra encore plus à la mortification, & lorſque, par obéiſſance, elle prenoit quelque ſoulagement, elle gémiſſoit de ſe voir obligée de faire du bien à ſon corps, qu'elle appelloit ſon ennemi, & avouoit que c'étoit pour elle un peſant fardeau. Lorſqu'on lui demandoit ſon avis, ſur ce qu'on lui préſentoit à manger, dans ſes maladies ſur-tout, elle répondoit *qu'un mêts apprêté par la charité, devoit être très-bon, & qu'il n'y avoit que ſon immortification qui pût le lui faire trouver mauvais*; elle prenoit en effet tout ce qu'on lui donnoit, malgré quelquefois les plus grandes répugnances; juſqu'aux médecines les plus dégoûtantes; elle les buvoit comme ſi elle eût bu une liqueur agréable, refuſant même ce qu'on lui préſentoit enſuite, pour lui en ôter le mauvais goût.

Elle ne mangeoit ſouvent qu'un œuf par jour, & lorſque la Prieure lui défendoit de jeûner, elle s'en affligeoit, & diſoit qu'elle ne méritoit pas de faire

cette bonne œuvre. Il falloit un ordre de la Prieure, pour qu'elle ſe chauffât, dans les plus grands froids, & encore alors, c'étoit à un ſi petit feu, qu'il étoit incapable de la réchauffer, & en ſe reprochant de brûler ainſi du bois dont tant de pauvres étoient privés : elle diſoit que ſi toutes les ſœurs étoient comme elle, le monaſtere ſeroit bientôt ruiné & qu'elle craignoit bien de brûler long-tems en Purgatoire, pour s'être ainſi rôtie ici-bas. Lorſqu'après l'oraiſon, elle avoit le viſage enflammé & le corps en feu, elle s'approchoit du feu, pour augmenter ſa chaleur & ſouffrir davantage.

Etant dans le monde & jeune mariée, elle alla, un jour, faire viſite à un de ſes parens, fort riche & qui étoit malade ; elle le trouva environné de domeſtiques tous attentifs, au moindre ſigne de ſa volonté, à le ſervir & à le ſoulager ; elle le voyoit cependant plein d'humeur & d'impatience, ſe fâchant à tout moment, & paroiſſant inſupportable à lui-même, comme il l'étoit aux autres ; tandis qu'elle étoit chez ce parent, deux Capucins vinrent lui faire viſite ; quoique mal vêtus & tranſis de froid, ils avoient l'air content ; la joie étoit peinte

ſur leur viſage ; ce contraſte la frappa & lui fit faire de ſérieuſes réflexions ; elle jugea qu'il étoit avantageux de s'habituer à la mortification, & réſolut dès-lors de s'y exercer plus que jamais ; elle ſe plaignoit cependant fort ſouvent d'être immortifiée ; malgré ſes grandes & continuelles infirmités, elle demandoit toujours d'être traitée & de coucher ſur la paille, comme les autres religieuſes, diſant qu'elle s'y trouvoit mieux ; lorſque la Prieure le lui accordoit, elle paroiſſoit dans le plus grand contentement, & prioit ſes ſœurs de remercier la mere pour elle.

Une ſœur ayant dit un jour devant elle, que, devenir folle, étoit, ſelon elle, l'état le plus malheureux & celui qu'elle redoutoit le plus ; la ſœur de l'Incarnation lui dit que pour elle, elle ne le craignoit point, & que ſi c'étoit la volonté de Dieu qu'elle perdît entiérement l'eſprit, elle en ſeroit très-contente ; elle ajouta que ſi, dans cet état, l'on étoit mépriſable devant les hommes, on étoit toujours la même aux yeux de Dieu ; elle ajouta que cet accident étoit arrivé à d'illuſtres perſonnages qui avoient rendu de grands ſervices à l'Egliſe, que c'étoit ſouvent un trait de

la miſéricorde de Dieu, qui prévoyoit que ces perſonnes ne lui ſeroient pas auſſi fideles dans leurs dernieres années, que dans les précédentes.

Lorſque la Prieure l'obligeoit de dire aux ſœurs, quelques mots d'édification, c'étoit le plus ſouvent de la mortification qu'elle leur parloit; elle diſoit que ſans elle, toute dévotion étoit en l'air, dans l'imagination, & la ſource d'une infinité d'illuſions. Lorſqu'on oublioit de lui donner ſes beſoins, elle ne s'en plaignoit jamais : *nous ſommes pauvres*, diſoit-elle; *y a-t-il de quoi ſe plaindre, ſi Dieu permet qu'on nous oublie? Ah! que nous ſommes heureuſes alors!*

Dans les premiers tems qu'elle viſitoit les Hôpitaux, ſon cœur ſe ſoulevant à la vue des ulceres & de l'odeur infecte des malades, pour s'y habituer, elle ſe tenoit long-tems à côté des plus ulcérés & le viſage tout près d'eux; elle fréquentoit même, à ce deſſein, les Hôpitaux où ſe trouvoit le plus de malades & d'infections. Le Seigneur aide toujours de ſes graces, ceux qui font des efforts pour mortifier & vaincre la nature; elle réuſſit en effet, par-là, à ſurmonter ces répugnances naturelles.

La patience. Cette grande mortification produisoit dans la sœur Marie de l'Incarnation une autre vertu bien importante, quoiqu'assez rare, même dans les personnes vertueuses quelquefois ; c'est la patience, & une patience que rien ne pouvoit lasser & affoiblir ; elle parut avec éclat, dans tout ce qu'elle entreprit pour la gloire de Dieu, & dans les grands maux qu'elle souffrit, la plus grande partie de sa vie, & autant dans son esprit que dans son corps ; on doit se rappeller que dès sa jeunesse, elle eut à soutenir de sa mere, de très-rudes traitemens, soit à raison de sa vocation, soit parce qu'elle négligeoit trop de se parer, comme les jeunes personnes de son rang. Outre la rupture, jusqu'à trois fois, d'une cuisse qui lui causa, toute sa vie, les plus vives douleurs, elle ne fut jamais sans de grandes infirmités : or dans ces situations où la divine Providence mit cette sainte femme, pour la sanctifier de plus en plus, on ne l'a vit jamais exhaler la moindre plainte, ni se livrer à la plus légere impatience ; au contraire, plus elle souffroit & plus elle paroissoit contente ; la sérénité de son visage annonçoit la satisfaction de son cœur ; elle avoit même un si grand

attrait pour les ſouffrances, que lorſque ſes infirmités lui donnoient quelque relâche, pour n'être pas un moment ſans ſouffrir, elle ſe livroit alors à de très-grandes auſtérités.

Dans les trois ruptures de ſa cuiſſe, les Médecins & les Chirurgiens parurent toujours étonnés de ſa grande tranquillité, au milieu des plus cruelles douleurs : ils diſoient, que ſouffrir ainſi, ſans la moindre plainte, ne pouvoit être que l'effet d'une grace toute particuliere; ce qu'il y avoit d'étonnant encore, c'eſt que ſes grandes ſouffrances, ne l'empêchoient pas de vaquer à une infinité d'affaires, & d'avoir l'eſprit préſent à toutes; lorſqu'on lui demandoit ſi cette application continuelle ne l'incommodoit point, elle répondoit tout ſimplement que non, qu'elle ſe regardoit comme un crocheteur, qui fatigué de ſon travail de la journée, revenu le ſoir à la maiſon, quitte ſes crochets & n'y penſe plus, que pour les reprendre le lendemain. On la voyoit en effet traiter de beaucoup d'affaires très-importantes, avec une paix & une liberté d'eſprit, qui eût fait croire qu'elle n'en avoit aucune, & qu'elle jouiſſoit de la meilleure ſanté; les violens aſſauts de l'amour divin,

qu'elle éprouva, pendant plusieurs années, lui causoient des tremblemens de corps si excessifs, qu'elle étoit obligée de se coucher, pour les arrêter. Elle auroit pu, dans ces tems-là, se distraire, en s'unissant à Dieu, par la contemplation qui lui eût procuré quelqu'extase; mais bien loin de s'y livrer, pour mieux sentir ses souffrances, elle évitoit de se mettre alors en cet état; aussi disoit-elle, que nous ne devions prier le Seigneur de préparer nos cœurs, qu'aux souffrances & à toutes les croix qu'il lui plairoit de nous envoyer.

Ce qui causa le plus de mortification à cette sainte Religieuse, les trois ou quatre dernieres années de sa vie sur-tout, & ce qui exigea d'elle la plus parfaite résignation à la volonté de Dieu, ce fut de se voir absolument inutile à sa communauté; quelque chose qu'on pût lui dire pour la consoler, elle ne pouvoit se tranquilliser, Dieu le permettant ainsi, pour exercer en tout, & pour sanctifier, de plus en plus, cette ame. Ces sentimens l'engageoient à cacher ses maux, autant qu'elle pouvoit, & ne servoient, le plus souvent, qu'à les augmenter. Lorsqu'elle se vit attaquée d'une inflammation de

poulmons, elle parut s'en réjouir, dans la penſée que cet accident, devant bientôt terminer ſes jours, elle ne ſeroit plus à charge à ſa communauté.

Elle diſoit quelquefois qu'elle déſiroit mourir comme ſaint François Xavier, deſtituée de toutes autres aſſiſtances, que de celle de Dieu & de ſa grace. Nous avons vu qu'elle fut exaucée, en partie du moins, puiſqu'outre les grands maux qu'elle ſouffrit, dans les derniers jours de ſa vie, elle éprouva, de tems en tems du moins, des ſéchereſſes & des délaiſſemens intérieurs, qui l'empêchoient de s'unir à Dieu, mais qui ſervoient à la rendre plus ſainte & plus agréable à ſes yeux, par la grande réſignation qu'elle montra à toutes ſes volontés ſur elle.

Elle s'étoit tellement habituée à la patience & à une conformité totale à la volonté de Dieu, que dans les derniers jours de ſa vie, tout lui étoit égal, la peine ou le repos, les louanges ou les mépris, les ténébres dans l'eſprit ou les lumieres, la ſolitude ou la compagnie, la ſanté ou la maladie, la mort ou la vie; elle étoit ſur tout cela, dans la plus grande indifférence; les confeſſeurs même, auxquels la plus

grande partie des perſonnes dévotes tiennent ſouvent plus qu'elles ne doivent & plus qu'elles ne croyent, n'occupoient point ſon cœur ; comme elle ne regardoit abſolument que Dieu en leurs perſonnes, elle obéiſſoit également à tous ; auſſi diſoit-elle *qu'elle n'eſtimoit rien tant qu'une ame entiérement dégagée de tout.* Dans ſa derniere maladie, elle aſſura à la mere Prieure qu'elle ne deſiroit ni la mort ni la vie ; mais uniquement de faire la volonté de Dieu, ſentiment d'autant plus héroïque dans cette ſainte religieuſe, que dans tous les tems, elle avoit ſouhaité ardemment de s'unir à ſon Dieu dans l'éternité.

Sa pauvreté. Quoique dans le monde & dans l'état du mariage, elle jouît de très-gros revenus, jamais cependant ſon cœur ne parut attaché aux biens de la terre ; elle en avoit un très-grand ſoin, par devoir & parce que M. Acarie s'en rapportoit entiérement à elle ; mais au milieu de la plus grande abondance, elle aimoit toujours la pauvreté & ſut la pratiquer. Seule ou en compagnie, dans ſa maiſon ou en voyage, elle prenoit toujours, pour elle, ce qu'il y avoit de plus vil & de plus mauvais. Lorſqu'on entreprit d'établir les Carmélites

en France, on doit se rappeller qu'elle insista beaucoup à ce qu'elles ne fussent point rentées, jugeant que la mendicité étoit pour les religieuses, un riche trésor; elle a dit sur cela, à plus d'une personne, ce qui est fondé sur l'expérience, que *quand les religieuses sont bonnes & saintes, Dieu ne permet point qu'elles manquent du nécessaire, & qu'il changeroit plutôt pour elles, des pierres en pain; mais que quand elles sont mauvaises religieuses, elles ne méritent pas d'avoir le peu qu'elles ont.* Plût à Dieu que cette sentence fût écrite, en gros caracteres, dans les dortoirs de tous les monasteres d'hommes & de filles, & encore plus dans leur cœur.

Elle n'approuvoit point que quelques-uns fussent opulens; elle conseilloit alors aux Supérieurs de retrancher leur superflu, & de le distribuer à ceux qui étoient dans le besoin, de peur, disoit-elle, qu'il n'arrivât à ceux-là, ce que bien d'autres ont éprouvé; qu'on a vu très-fervens dans leur commencement, mais que les grandes richesses ont fait tomber insensiblement, dans le plus grand relâchement.

Lorsqu'elle fut religieuse, elle s'appliqua plus que jamais à pratiquer, en

tout, cette vertu de pauvreté, & l'eût pratiquée, dans une plus grande perfection encore, ſans ſes infirmités habituelles, & ſi elle n'en eût été empêchée, par l'autorité ſupérieure. Elle rapiéçoit, ſans ceſſe, ſes vieux habits tout uſés & déchirés, dans la crainte qu'on ne lui en donnât de neufs; ſa vue s'étant beaucoup affoiblie, dans ſes dernieres années, une ſœur lui apporta, un jour, dans ſa cellule, une groſſe chandelle; mais, malgré toutes les inſtances de la ſœur, elle ne voulut point, par eſprit de pauvreté, s'en ſervir; ayant appris que les pauvres de l'Hôtel-Dieu buvoient dans de petits pots de terre, elle en demanda un, & montra la plus grande ſatisfaction, lorſqu'elle l'eut obtenu. Elle avoit une particuliere dévotion à ſaint Alexis; elle avoit dans ſa cellule, une de ſes images, qu'elle baiſoit ſouvent & en répandant des larmes, parce que ce ſaint avoit préféré la pauvreté aux grandes richeſſes de ſes parens.

Etant, un jour, à l'infirmerie devant le feu, un petit pot ſe répandit; quoiqu'elle n'eût pu y remédier, à cauſe de ſa grande foibleſſe, elle en parut toute affligée, diſant que c'étoit ſa faute, & en demanda pénitence; ce qui édifia

extrêmement toutes les sœurs. Elle ramassoit toujours avec soin les miettes, après ses repas, & disoit, qu'ayant fait vœu de pauvreté, elle ne devoit rien laisser se perdre.

Lorsqu'on faisoit des défis sur la pratique des vertus, ce qui est en usage chez les Carmélites & dans d'autres saints Instituts, & qui contribue beaucoup à la perfection, notre sœur prenoit toujours la derniere des sœurs converses, espérant qu'elle obtiendroit plus aisément que des autres, d'être reprise, & ne manquoit point de l'en prier avec instance; une sœur lui ayant dit un jour, qu'elle avoit des * alpargates toutes rompues, & qu'il falloit qu'elle en eût d'autres, la sœur de l'Incarnation lui demanda alors, toute étonnée, si c'étoit là les avertissemens qu'elle avoit à lui donner, au sujet de la sainte vertu de pauvreté, & la pria, avec instance, de n'en rien dire à personne; elle dit, à ce propos, qu'il y avoit, dans les rues de Paris, une infinité de pauvres qui loueroient Dieu, bien mieux qu'elle, s'ils avoient sa chaussure.

Entr'autres bâtimens qu'elle fit faire

* Chaussure des Carmélites.

à Pontoise, elle fit construire une grande & belle infirmerie ; une sœur l'ayant louée, un jour, sur cela, elle alla toute affligée trouver la Prieure, lui avoua qu'elle avoit agi contre la pauvreté, au sujet de cette infirmerie, & la conjura de la faire démolir, pour en faire une plus simple. On conjecture aisément que la mere n'acquiesça point à sa priere, d'autant qu'on ne peut avoir trop d'attention, dans les communautés, à faire des infirmeries spacieuses, bien aérées sur-tout & fort commodes. Ce trait de la sœur Marie de l'Incarnation prouve au moins qu'elle faisoit bien peu de cas d'elle-même & de tout ce qu'elle entreprenoit ; elle alla jusqu'à en dire sa coulpe au réfectoire, avec les plus grands signes de repentir, & demandant qu'on lui imposât pénitence.

VIE
DE LA VÉNÉRABLE
SŒUR MARIE
DE L'INCARNATION,

Religieuse Converse Carmélite, dite dans le monde, Mademoiselle ACARIE.

LIVRE QUATRIEME.

NOTRE Dieu ne se laisse jamais vaincre, par ses créatures, en amour & en générosité : dès qu'il voit une ame vraiment détachée du monde & d'elle-même, qui ne respire que lui & qui n'a d'autre desir que de se rendre agréable à ses yeux, il se plaît alors à la combler de graces, de lumieres, de consolations & de faveurs de toute espece; c'est la conduite qu'il a paru tenir envers la sœur Marie de l'Incarnation, non-seulement après l'avoir mise au rang de ses épouses,

mais même lorſqu'elle vivoit au milieu du ſiecle. Une de ces graces extraordinaires dont il a honoré ſa ſervante, a été un diſcernement des eſprits, qui a ſouvent fait l'admiration de ceux qui en étoient les témoins ; on en a déjà lu quelques traits, dans ſa vie ; j'en citerai ici quelques autres, plus ſurprenans encore.

Son diſcernement.

Uun Fille dans l'illuſion.

On vit de ſon tems, à Paris, une fille qui avoit la réputation d'une ſainte ; elle parloit de la vie ſpirituelle de façon à étonner ſes Directeurs & les Docteurs les plus éclairés ; elle paroiſſoit avoir ſouvent des révélations, & faiſoit des prédictions qui ſe trouvoient véritables ; ayant vu une dame qui gémiſſoit ſur un fils qui ſe livroit aux plus grands déſordres, elle lui dit de ne point s'affliger, & lui prédit que ce fils ſeroit un jour religieux, dans un ordre qu'elle lui nomma ; ce qui arriva en effet : à la Cour comme à la Ville, on avoit le plus grand empreſſement pour la voir & la conſulter : le pere Vicaire des Chartreux, confeſſeur alors de madame Acarie, la pria d'examiner cette fille ſinguliere ; la dame obéit ; après un mur examen, elle décida ſans héſiter & contre l'avis de pluſieurs ſavans Docteurs, que

que la perſonne étoit dans l'illuſion ; l'ayant retirée chez elle, elle l'occupa beaucoup & l'exerça à la pratique des vertus ſolides, & lui fut par-là ſi utile, que tout ce merveilleux ceſſa ; cette fille entra enſuite en religion & y vécut ſaintement.

Voici un autre trait du diſcernement de cette ſainte femme, & encore plus admirable. Il y avoit à Reims une fille nommée Nicole, qui avoit à l'extérieur toutes les marques de la plus grande ſainteté ; elle montroit tant de vertus & de piété dans ſes actions & dans ſes diſcours, que pluſieurs grands perſonnages, tant religieux que ſéculiers, ne doutoient point qu'elle ne fût, en tout, animée de l'eſprit de Dieu. Les troubles qui arriverent ſous les Rois Henri III & Henri IV, elle déclaroit aux peuples qu'ils étoient le fruit de leurs péchés ; elle les engageoit à recourir au Seigneur & à ſe convertir, leur aſſurant que c'étoit l'unique moyen d'appaiſer ſa colere ; à ſa perſuaſion, pluſieurs Villes firent des prieres & des proceſſions publiques ; il ſe faiſoit des confeſſions & des communions ſans nombre ; à Paris, elle fit faire une proceſſion générale, & menaça même l'Evêque, de la

Autre; Nicole de Reims.

mort, dans l'année, s'il ne ſe rendoit à ſon avis, qu'elle lui donnoit, diſoit-elle, de la part de Dieu : le Parlement & les autres Cours Souveraines ſe firent un devoir d'aſſiſter à cette proceſſion. Elle alloit viſiter les perſonnes mourantes ; elle leur découvroit quelquefois, des péchés qu'ils n'avoient point confeſſés, & les engageoit à ſe confeſſer une ſeconde fois ; elle prédiſoit des événemens pour l'avenir, & les ſuites confirmoient ſes prédictions. Tout ce qu'elle diſoit, paroiſſoit ne reſpirer que Dieu & la vertu ; elle citoit ſouvent le cantique des cantiques, & donnoit à quelques verſets, des interprétations ſi belles & ſi ſublimes, que de très-habiles Docteurs en paroiſſoient ravis d'admiration: elle avoit de fréquentes viſions & révélations, & tomboit très-ſouvent en extaſe. Des perſonnes de la plus grande diſtinction, tant des pays étrangers que du Royaume, envoyoient ſe recommander & le ſuccès de leurs affaires, à ſes prieres.

Elle fut un jour, ſi malade, qu'on la crut morte ; on commençoit à l'enſevelir, lorſqu'elle revint, tout-à-coup, à elle ; elle dit auſſitôt à Dieu, avec un grand extérieur de piété, que puiſqu'il

lui redonnoit la vie, elle alloit la consacrer toute à son service ; elle parut en effet, depuis ce tems, si parfaite, que les plus expérimentés dans la spiritualité, en l'examinant avec la plus grande attention, ne pouvoient découvrir en elle, la plus légere imperfection. Elle demanda pour Directeur, un religieux d'un Ordre austere, le nomma par son nom, & le dépeignit si bien, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, qu'on ne douta point qu'elle n'eût eu, à ce sujet, une inspiration particuliere : étant malade une autrefois & plusieurs Prêtres séculiers & réguliers étant en sa chambre, une grande lumiere environna, tout-à-coup, son lit, & on entendit une voix qui prononça en latin ces paroles : *je vous salue, ma sœur, je vous salue, mes freres ; ave soror, avete fratres* ; & à l'instant que la lumiere disparut, la sœur se trouva parfaitement guérie.

Assistant, un jour, à la Messe de son confesseur, à laquelle elle devoit communier, la sainte Hostie entra, d'elle-même, dans sa bouche : le Prêtre qui devoit communier deux autres personnes avec elle, avoit consacré trois Hosties ; à la fin de la Messe, n'en trouvant que deux, & la sœur Nicole ne s'étant

point préſentée, il communia les deux autres ; la Meſſe achevée, le Prêtre lui ayant demandé pourquoi elle ne s'étoit point préſentée, elle lui dit qu'un Ange lui avoit apporté la communion ; le bon pere qui n'avoit trouvé en effet que deux Hoſties, la crut fort aiſément. Etant allée un jour entendre la Meſſe avec madame Acarie, aux Capucins de Meudon, près de Paris, elle fut tout-à-coup enlevée d'auprès de la dame ; de retour dans l'Egliſe, après une heure d'abſence, madame Acarie lui demanda où elle avoit été ; elle lui dit qu'elle avoit été tranſportée à Tours, & qu'elle y avoit eu un entretien avec un grand Seigneur, ſur une affaire importante, qui, ſous l'apparence d'un bien, auroit cauſé un préjudice conſidérable à la religion. Telle étoit cette fille, que tout le monde admiroit & vénéroit comme une ſainte, & qu'on s'empreſſoit de voir & de connoître. J'avoue que j'aurois quelque répugnance à rapporter tous ces faits, ſi je n'avois pour garant de leur vérité, le célebre M. Duval, qui, contemporain de la fille, & en grande relation avec madame Acarie, avoit été à portée de tout voir, ou de ſavoir tout de cette dame.

Mais ceci prouve combien le Démon eſt adroit à ſe transformer en Ange de lumiere, & combien par conſéquent, on doit apporter d'examen, lorſqu'il s'agit de juger de faits qui paroiſſent extraordinaires & ſurnaturels. Ce n'étoit point l'eſprit de Dieu qui animoit & qui conduiſoit cette illuminée, mais Satan lui-même; madame Acarie, après l'avoir bien examinée, jugea d'abord & ſoutint, comme elle avoit fait à l'égard de l'autre, & contre le ſentiment de beaucoup de Docteurs & de perſonnes éclairées, qui regardoient cette fille comme une grande ſainte, qu'elle étoit dans l'illuſion & le jouet du Demon; elle diſoit, ce qui eſt très-vrai, très-conforme à la plus ſaine Théologie, que les viſions, les extaſes & les révélations même, ne ſont pas toujours une preuve de l'opération de Dieu dans une ame, & de ſa ſainteté; que quand elles ſerviroient à produire des converſions ou quelques autres bons effets qui tendroient à la gloire de Dieu, le Démon pourroit les occaſionner & ſe déterminer à perdre un peu d'un côté, pour gagner beaucoup de l'autre; elle diſoit que les effets ſi prodigieux qu'on admiroit dans cette fille, pouvoient être l'œuvre de Satan,

qu'ainſi il pouvoit avoir enlevé ſubtilement une Hoſtie ſur l'Autel, ſans que le célébrant s'en fût apperçu, que le tranſport à Tours, pouvoit n'être que dans l'imagination de la fille, & que s'il étoit réel, le Démon avoit pu le faire, notre Seigneur lui ayant bien permis de le tranſporter lui-même d'un lieu à un autre. La dame parloit ſi pertinemment ſur-tout cela, que pluſieurs de ceux qui étoient les plus prévenus, en faveur de la ſœur Nicole, commencerent à douter; mais pour les mieux convaincre & pour s'aſſurer, de plus en plus, de l'état de cette fille, madame Acarie la prit en ſa maiſon, bien réſolue de l'examiner de près; entre pluſieurs épreuves qu'elle employa pour cela, j'en rapporterai une qui lui réuſſit, & qui acheva de la confirmer & de confirmer les autres, dans ſa façon de penſer.

Elle écrivit une lettre & la remit à Nicole, ſans la cacheter, lui diſant, qu'elle alloit ſortir & que ſi dans ſon abſence, une perſonne qu'elle lui nomma, venoit à la maiſon, elle ne manquât pas de lui donner la lettre; de retour, la ſainte femme demande, ſans affectation, des nouvelles de la lettre;

la dévote la lui rend, disant que la personne indiquée n'étoit point venue ; la dame lui demande, si elle ne l'a point lue ; la fille proteste que non, qu'elle ne l'a point ouverte ; mais la dame avoit pris un moyen sûr de connoître si on lui diroit vrai ou faux ; elle avoit inséré, dans la lettre, quelques petits morceaux de papier presqu'imperceptibles ; Dieu permit que ni le Diable ni la fille ne s'apperçussent de cette précaution ; la dame ouvre la lettre & les petits papiers ne s'y trouvant plus, elle ne put douter que la fille n'eût fait un péché, d'abord de curiosité, en ouvrant la lettre, puis un autre, en proférant & en soutenant un mensonge, deux fautes qui, quoique légeres en apparence, ne paroissoient pas, avec raison, au jugement de madame Acarie, compatibles avec l'état d'une éminente sainteté qu'on attribuoit à cette fille : le Démon furieux de se voir découvert par cette femme, & jugeant qu'il ne pouvoit plus se servir de Nicole pour séduire des ames, la quitta, mais d'une façon sensible, qui acheva de confirmer que lui seul l'avoit conduite jusqu'alors. Madame Acarie étant dans sa chambre avec la fille & quelques Capucins, tous apperçurent

qu'on formoit ſur le parquet une traînée de poudre à canon, qui ayant pris feu à l'inſtant, cauſa une puanteur inſupportable; dès ce moment, la prétendue ſainte parut toute autre; au lieu de cet eſprit ſublime, de ces diſcours magnifiques, & de ces grandes vertus qui en faiſoient un ſujet d'admiration, elle parut groſſiere, ſtupide & fort imparfaite; elle ne pouvoit plus jeûner ni faire aucun acte de pénitence; elle s'ennuyoit à l'Egliſe; elle ſe maria contre la volonté de ſes parens, & alla même juſqu'à renoncer à la foi & à ſe faire Calviniſte; elle trouva heureuſement un Jéſuite qui l'avoit connue, dans ſes états extraordinaires, & qui l'ayant fait rentrer dans le ſein de l'Egliſe, l'engagea à vivre chrétiennement, dans l'état du mariage.

Sur les vocations.

Autres traits du grand diſcernement de madame Acarie. Dans le tems qu'on travailloit au bâtiment des Carmélites, il ſe préſenta une veuve jeune & riche, qui offrit dix mille écus, ſi on vouloit la recevoir; la dame après l'avoir examinée, la refuſa, ſans héſiter, quoiqu'elle fût recommandée par pluſieurs dignes Prêtres (ce qui ſe voit aſſez ſouvent, quelque peu propre à la religion

que ſoit quelquefois le ſujet recommandé). Un d'eux ayant reproché à la dame qu'elle rejettoit une perſonne de mérite, & qu'elle devroit avoir égard aux ſecours conſidérables que cette veuve lui offroit, & qui lui étoient ſi néceſſaires pour exécuter ſes grandes entrepriſes; madame Acarie lui répondit avec ſa douceur & ſa fermeté ordinaires, que cette femme n'ayant point de vocation, quand elle apporteroit *un monde de commodités, elle ne conſeilleroit jamais de la recevoir, & que ſi une autre qui ſeroit bien appellée, n'avoit rien du tout, elle donneroit tous les biens du monde, ſi elle les avoit, pour la mettre en religion*: on connut, dans la ſuite que la vertueuſe dame avoit bien jugé de la jeune veuve. Quel grand bien il reviendroit à la religion en général & à chaque communauté en particulier, ſi dans le choix des ſujets, on montroit la même pureté d'intention & ſur-tout le même déſintéreſſement, & ſi on apportoit les ſages précautions deſquelles uſoit madame Acarie.

Une des jeunes demoiſelles qui étoient dans ſa communauté près ſainte Geneviève, lui montra un grand deſir de ſe faire Carmélite; mais la ſainte dame

ayant connu qu'elle avoit un caractere faux & diſſimulé, la refuſa, & ſe détermina même à la renvoyer; le Supérieur inclinoit à faire grace à la jeune perſonne, en faveur de ſon pere, bon Officier, qui avoit long-tems ſervi; mais madame Acarie lui repréſenta que cette fille n'ayant point l'eſprit de Dieu, ſi elle entroit en religion, elle en ſortiroit, ou que ſi elle y reſtoit, elle y feroit beaucoup de mal; le Supérieur, d'après ces bonnes raiſons, ſe rendit à ſon avis.

Une autre fille paroiſſoit avoir toutes les qualités propres pour la religion; le Supérieur qui en jugeoit ainſi, ayant demandé à madame Acarie, ſon avis, ſur cette fille qui pouvoit d'ailleurs donner une dot conſidérable, la dame lui déclara nettement qu'elle ne la jugeoit nullement propre pour l'état religieux, qu'elle n'avoit que de l'adreſſe & une certaine prudence humaine, qu'elle ſe conduiroit, en la religion, non par l'impulſion de la grace, mais par cette prudence profane, ce qui ne pouvoit faire qu'une mauvaiſe religieuſe: le Supérieur admira ſa ſageſſe & ſon grand diſcernement, & ſur-tout, lorſqu'il vit peu après, la fille ſe dégoûter de ſon

état & se livrer entiérement au monde. Cependant le confesseur de la communauté se plaignit hautement qu'on renvoyât aussi facilement des sujets qu'il jugeoit propres à la religion, & qu'il devoit mieux connoître, disoit-il, que madame Acarie; elle le sut & se contenta de dire au Supérieur que ce confesseur étoit un homme de bien, qui étant lui-même naturellement bon, jugeoit favorablement des autres; mais que lorsqu'il s'agissoit d'admettre une fille en religion, il falloit pénétrer jusqu'au fond du cœur, *pour voir si Dieu y est, ou s'il y sera du moins, dans la suite.*

La fille du Maréchal de Brissac.

Une fille du Maréchal de Brissac voulant être religieuse, demeura quelque tems, avec la permission de son pere, dans la communauté de madame Acarie. Toutes les filles qui l'habitoient, s'appelloient sœurs; la demoiselle étant d'une aussi grande naissance, montra de la répugnance à appeller sa sœur, une pauvre fille qui étoit à la cuisine; madame Acarie le sut; connoissant le bon naturel de la demoiselle, héréditaire pour ainsi dire dans cette illustre maison, elle prit son tems pour lui parler & la guérir de ce petit sentiment de vanité; elle lui

dit que le Seigneur deſtinant cette fille à être, un jour, avec elle, dans la religion, elles deviendroient égales alors; la demoiſelle touchée des raiſons de la dame, & encore plus du ton de douceur & d'amitié qui les accompagnoient, lui répondit que puiſque la religion l'ordonnoit ainſi, elle s'y ſoumettroit volontiers; la pieuſe dame admira la docilité de la jeune demoiſelle, & prédit dès-lors qu'elle ſeroit une bonne religieuſe; ce qui arriva en effet.

Sur deux poſtulantes.

Peu après l'arrivée des religieuſes Eſpagnoles en France, entre pluſieurs jeunes perſonnes qui demanderent à être reçues au noviciat, deux ſe préſenterent en même tems: l'une paroiſſoit fort imparfaite, & avouoit qu'elle avoit une grande oppoſition pour une vie de mortification & de retraite: l'autre au contraire montroit un grand attrait pour le Carmel, & ne paroiſſoit point effrayée des devoirs & des obſervances pénibles qu'il impoſe; madame Acarie ayant été conſultée à l'ordinaire, ſur ces deux ſujets, elle ne balança point à dire que la derniere qui paroiſſoit la plus avancée dans la voie de la perfection, n'y feroit dans la ſuite, aucun progrès, & que l'autre qu'on eſtimoit moins, ſe

perfectionneroit davantage & qu'elle ſe ſerviroit, pour cela, des chûtes & des rechûtes, ce qui ſe vérifia dans la ſuite. Cette ſainte femme dit, à cette occaſion, une maxime bien capable d'encourager les foibles & qui eſt fondée ſur l'expérience ; c'eſt que *Dieu manie & pelotonne, en quelque ſorte tellement les ames* (ce furent ſes expreſſions) *qu'il ſe ſert de leurs fautes même & de leurs imperfections, pour les rendre parfaites.*

Sur deux femmes dévotes.

Se trouvant dans une compagnie où étoit le pere Coton, on loua & on exalta beaucoup la ſainteté de deux femmes dévotes, connues pour telles, dans toute la Ville ; madame Acarie qui ne jugeoit jamais par les apparences, dit au pere Jéſuite, lorſqu'elle ſe trouva ſeule avec lui, que ſi ces deux perſonnes étoient ſous ſa conduite, *elle renverſeroit, de fond en comble, leur intérieur*, & l'aſſura que l'amour-propre, des recherches ſecretes & la ſenſualité de la dévotion, leur faiſoient faire, le plus ſouvent, ce que l'on admiroit tant en elles. Elle eut cependant l'attention de dire au pere Coton, qu'elle ſe donneroit bien garde de parler ainſi devant qui que ce ſoit, pour ne pas donner mauvaiſe opinion de ces deux perſonnes qui étoient généra-

lement estimées ; mais qu'elle lui disoit, sans scrupule, sa façon de penser, parce que les voyant quelquefois, il pouvoit, par de sages conseils, leur être fort utile. Si madame Acarie revenoit sur la terre, ou si nous avions le bonheur, d'avoir parmi nous, une sainte dame Acarie, de combien de femmes dévotes ou qui ont la réputation de l'être, ne porteroit-elle pas le même jugement, & avec autant de vérité !

Sur une religieuse sujette aux extases.

Il y avoit dans une communauté, une religieuse, qui, dans l'oraison, & même pendant l'Office, tomboit souvent en extase ; les religieuses étoient obligées de la rapporter du chœur, comme morte, dans sa cellule ; ces bonnes filles la regardoient comme une sainte, & comptoient bien qu'un jour elle feroit un grand honneur à leur maison, & procureroit un grand concours dans leur Eglise : dans de pareils événemens, c'étoit toujours à madame Acarie qu'on avoit recours ; elle fut priée de voir cette religieuse ; après l'avoir examinée quelque tems, elle reconnut clairement qu'elle étoit le jouet du Démon ; elle eut le talent de lui persuader de laisser absolument l'exercice de l'oraison, & de se livrer à des tra-

vaux pénibles ; auſſitôt ſes raviſſemens ceſſerent ; elle devint une religieuſe ordinaire, moins admirée des créatures, mais plus agréable à ſon céleſte epoux.

Perſonne ne diſcernoit mieux qu'elle, les vraies converſions d'avec les fauſſes. Touchant les larmes qu'on voit répandre quelquefois aux perſonnes qui ſont dans l'habitude du péché, elle diſoit qu'il ne falloit pas s'y tromper ; qu'il eſt à la vérité des larmes qui ſont l'effet de la grace & d'une vraie componction, mais qu'il eſt auſſi des perſonnes d'un tempérament tendre & ſenſible qui redoutant les ſupplices éternels réſervés aux pécheurs, pleurent quelquefois, quoique réſolues de perſiſter dans leurs criminelles habitudes, & que c'étoit une ruſe du Démon qui tâche de perſuader, par-là, à ces perſonnes, que Dieu, malgré leurs déſordres, ne veut pas les perdre. Excellente remarque qui n'eſt que trop fondée ſur l'expérience, & qui peut être fort utile aux Directeurs des conſciences. Sur les converſions.

Un prêtre conçut pour une fille, un amour ſi déſordonné, qu'il alla juſqu'à vouloir apoſtaſier pour l'épouſer ; on en fut d'autant plus ſurpris, qu'il avoit toujours paru modeſte & régulier ; on appri- Sur un prêtre déréglé.

ce fait à madame Acarie, qui dit ſur cela que cet Eccléſiaſtique n'étoit tombé dans le déſordre que parce qu'il étoit oiſif; il a eu d'abord, dit-elle, pour la fille, un amour tout ſpirituel, mais qui eſt dégénéré en amour ſenſuel, puis charnel, puis enfin tout brutal; belle leçon qui doit faire trembler les miniſtres de l'Egliſe, quelque zele qu'ils puiſſent avoir pour la ſanctification des ames!

Ses connoiſſances naturelles.

A ce don de diſcernement que le Seigneur avoit accordé à madame Acarie, & par lequel elle découvroit ce qu'il y avoit de plus ſecret dans les eſprits & dans les cœurs, il ajouta une infinité de connoiſſances naturelles & ſurnaturelles, qui étoient toujours un ſujet d'étonnement pour les perſonnes qui la fréquentoient. Il n'étoit point d'ouvriers avec leſquels elle ne parlât de leur art, auſſi bien qu'eux, uſant des termes propres: ceux qui travailloient au bâtiment de Notre-Dame-des-Champs, s'étant trouvés, un jour, fort embarraſſés, ſur un ouvrage à faire, elle leur parla ſi bien & leur donna de ſi bons avis, qu'ils furent auſſitôt adoptés & exécutés avec ſuccès.

C'étoit ſur-tout dans le gouvernement de ſa maiſon, qu'on appercevoit ſa pru-

dence & l'étendue de ſes connoiſſances. M. Acarie ne lui en abandonnoit pas ſeulement le ſoin, ainſi que celui de tous ſes enfans, & d'un grand nombre de domeſtiques; il la chargeoit de plus, de tout ce qui regardoit ſes terres & ſes revenus; elle s'acquittoit de tout, avec un ordre, une intelligence & un ſuccès qu'on ne pouvoit aſſez admirer.

Pendant les guerres de la ligue, les affaires de ſon mari s'étant trouvées dans le plus grand dérangement, par des dettes immenſes, qu'il ſe vit obligé de contracter, comme je l'ai dit plus haut, par ſa ſageſſe, elle remédia à tout; en très-peu d'années, elle paya toutes les dettes; elle fit juger quantité de procès, ſollicitant & faiſant elle-même toutes les écritures, & de façon à étonner les Avocats; elle gagna preſque tous les procès; elle écrivoit une infinité de lettres, avec une prodigieuſe rapidité, & dans leſquelles on ne trouvoit rien à reprendre, quoiqu'elle ne les relût jamais.

Elle paroiſſoit avoir une parfaite connoiſſance des maladies; lorſqu'elle ſe trouvoit auprès des malades, elle faiſoit au Médecin, un rapport de leur état, & lui diſoit enſuite ſon avis,

d'une façon qui le surprenoit, & le satisfaisoit également. Il n'étoit point d'espece de remédes qu'elle ne fît avec la plus grande dextérité. Elle jouoit parfaitement de plusieurs instrumens ; elle les abandonna dans la suite, pour se livrer entiérement aux œuvres de charité. Elle entendoit très-bien le latin des divines écritures & le traduisoit avec une grande facilité. On peut dire, sans exagérer, que cette femme n'ignoroit rien de tout ce qu'une personne de son sexe & de son rang pouvoit naturellement savoir.

Et surnaturelles.

Quant aux connoissances surnaturelles qui ont rapport à la sanctification des ames, & à leur perfection, elle a paru les posséder dans un degré éminent. J'ai rapporté plus haut qu'elle disputa, un jour, avec un Gentilhomme hérétique, d'une maniere si savante & si solide, que si elle ne réussit pas à le convertir, il fut forcé du moins d'admirer & de louer son savoir & son mérite.

Elle paroissoit connoître parfaitement les trois états de la vie purgative, illuminative & unitive. Un saint religieux qui l'avoit long-tems connue, rapporte dans un écrit qu'il a composé sur l'émi-

nence de ſes vertus, que cette ſcience lui fut communiquée dans une révélation, où la ſainte Vierge lui apparut, ſur un trône tout brillant de gloire, élevé de trois degrés qui lui firent connoître les trois états de la vie ſpirituelle.

Son écrit ſur la vocation à l'état religieux.

Voyant une jeune perſonne qu'elle aimoit beaucoup, fort troublée, parce que ſes parens s'oppoſoient à l'état de vie qu'elle vouloit embraſſer; elle lui compoſa, ſur la vocation, un petit traité dans lequel elle établiſſoit les principes les plus ſolides. Je crois devoir les faire connoître ici, en peu de mots, en faveur des jeunes perſonnes qui pourroient ſe trouver dans les mêmes circonſtances. Elle lui diſoit premiérement que rien n'étoit plus important que le bon choix d'un état de vie, puiſque delà dépendoit le progrès dans la vertu, l'acquiſition des mérites & le bonheur éternel; 2°. que dans une affaire auſſi eſſentielle, une jeune perſonne ne devoit prendre conſeil ni du monde, toujours oppoſé à ceux qui cherchent Dieu, ni de la chair qui ne cherche que ſes aiſes, ni de ſes parens, intéreſſés quelquefois à retenir leurs enfans dans le monde; mais de J. C. qui ne veut que la volonté

de ſon Pere éternel & notre ſalut; 3°. que le Seigneur étoit toujours diſpoſé à donner, ſur cela, conſeil à l'ame; mais qu'il exige, pour cela, certaines diſpoſitions. La premiere, une parfaite indifférence pour tous les états, parce qu'autrement, le penchant nuiroit aux inſpirations de la grace. La ſeconde, un grand courage qui faſſe préférer la pauvreté aux richeſſes, le mépris aux honneurs, la religion au monde, la ſolitude à la diſſipation; préférence qui n'empêche point, diſoit-elle l'indifférence, mais qui ſert à réprimer les inclinations de l'amour propre qui nous courbe toujours vers la terre. La troiſieme, employer la puiſſance de l'entendement, à conſidérer les moyens les plus propres à tendre à ſa fin derniere, & celle de la volonté à ſe déterminer courageuſement à les prendre. La quatrieme, ne point déſirer de connoître la volonté de Dieu, par des moyens extraordinaires, comme par des miracles & des révélations, mais par des voies communes & ordinaires; ceux qui connoiſſent le livre des exercices ſpirituels de ſaint Ignace, verront que notre ſainte avoit bien profité de la lecture de cet excellent ouvrage, ou que ſi elle ne l'avoit pas lu,

elle avoit été, comme ce grand saint, instruite sur cette matiere, par le saint Esprit.

Elle donna par écrit, à une de ses filles, une formule de communion, & à une niece du pere Coton, Carmélite à Amiens, des avis sur la vie intérieure; ces deux écrits respirent la plus solide piété, & tout ensemble, une si sublime perfection, que je regrette, pour ne pas trop grossir ce volume, de ne pouvoir les y insérer.

Son sentiment.

Cette sainte femme avoit le talent d'exprimer, avec la plus grande clarté & précision, tout ce que le Seigneur lui mettoit dans l'esprit; elle usoit toujours d'expressions, non les plus recherchées, mais les plus intelligibles & les plus propres à passer des oreilles dans les cœurs; c'est ce qu'ont éprouvé une infinité de personnes qui s'adressoient à elle, pour en recevoir des conseils utiles à leur salut. Aussi n'approuvoit-elle point que des religieuses sur-tout, parussent faire plus de cas des prédicateurs éloquens, que de ceux qui l'étoient moins; elle disoit, (ce qui est très-vrai) que cette préférence indiquoit une ame peu disposée aux inspirations de la grace, puisque, pour les recevoir, il lui falloit

Sur les prédicateurs.

Sur l'oraiſon. les ſecours de l'éloquence. Elle vouloit auſſi que les religieuſes s'appliquaſſent à apprendre une méthode d'oraiſon, & à la ſuivre dans les commencemens ſurtout ; diſant qu'autrement c'étoit tenter Dieu, & qu'on ne devoit faire aucun cas d'une oraiſon, quelque ſublime qu'elle parût, ſi elle ne portoit pas à la pratique des vertus.

Sur les vertus. Au ſujet des vertus, elle diſoit qu'elles participoient, en quelque ſorte, à la nature divine ; que comme Dieu ne peut jamais être connu tel qu'il eſt, quelque ſublimes que ſoient les idées qu'il nous donne de ſes perfections, de même, à quelque degré de vertus que nous ſoyons parvenus, nous avons toujours à monter & à nous y perfectionner. C'eſt ſur ce principe qu'elle diſoit que *l'humilité étoit un abîme en profondeur, parce qu'il y a toujours à deſcendre, & la charité un abîme en hauteur, parce qu'il y a toujours à monter.*

Sur la dévotion ſenſible. Elle n'approuvoit pas qu'on ſe laiſsât aller aux goûts ſenſibles de la dévotion ; elle diſoit que c'étoit le moyen de tomber dans l'illuſion. Ayant appris que quelques filles, après s'être données à Dieu, étoient, peu après, retournées au monde, elle dit que cela ne leur étoit

arrivé, que parce qu'elles s'étoient livrées à des dévotions ſenſibles, ſans travailler à combattre leurs paſſions. Elle penſoit néanmoins que les commençans, ſur tout, ne devoient pas renoncer aux conſolations ſenſibles, lorſque le Seigneur les leur communiquoit ; ce qu'elle vouloit ſeulement, c'eſt qu'on ne ſe reposât pas dans ces conſolations, comme dans une fin derniere ; mais qu'on les reçut comme un moyen de ſe prémunir contre les ſéchereſſes, & les dégoûts inſéparables de la vraie dévotion. C'eſt ce qu'elle fit remarquer à une jeune profeſſe qui lui dit qu'elle ne deſiroit aucune conſolation, mais de marcher au milieu des déſolations & des épines, étant la voie royale & la plus méritoire : elle lui fit connoître qu'elle étoit trop foible, pour pouvoir ſupporter un hyver dur & continuel, & que les conſolations ſpirituelles ſervoient à faire chercher & ſervir Dieu plus ardemment, à rendre plus facile l'exercice de l'oraiſon, & à affermir l'ame dans la pratique de la vertu. Cette même religieuſe lui ayant dit une autrefois, qu'elle avoit la penſée de demander à Dieu de faire ſon purgatoire en cette vie, elle lui dit de s'en bien gar-

der, qu'elle ne ſavoit ce qu'elle demandoit; qu'elle n'auroit peut-être pas aſſez de patience pour ſouffrir tout ce que Dieu lui enverroit, qu'il étoit plus ſage & plus sûr de s'abandonner ſur cela, comme ſur-tout le reſte, aux diſpoſitions du Seigneur, parce qu'il connoît beaucoup mieux que nous ce qu'il nous faut & l'étendue de nos forces. Elle lui ajouta qu'elle avoit connu une perſonne qui avoit fait à Dieu une pareille priere, & qui, à la mort, avoit ſouffert des douleurs ſi violentes, qu'elle craignoit toujours de perdre patience; la ſainte converſe en concluoit qu'il étoit néceſſaire de dépendre en tout de notre Dieu, & que lorſqu'il juge à propos de détremper l'amertume de nos afflictions, avec l'huile de ſes conſolations, il falloit les accepter, pour s'attacher davantage à lui. Toute cette doctrine prouve qu'elle étoit éclairée, & conduite par l'eſprit de Dieu & par-là, des plus utiles aux perſonnes qui avoient recours à elle.

Sur les aridités.

Lorſque quelques perſonnes exercées par des ſéchereſſes & des délaiſſemens, venoient la voir & la conſulter, elle leur donnoit les avis les plus ſages & les plus propres à leur ſalut; elle leur repréſentoit

repréſentoit que quand on aime véritablement Dieu, cet amour ſe manifeſte encore plus dans les adverſités que dans la proſpérité ; qu'autrement ce ſeroit plus s'aimer ſoi-même que Dieu, & ſe rendre, par-là, indigne de ſes récompenſes ; elle leur diſoit encore que ces ſéchereſſes ſervent à humilier une ame qui a déjà fait des progrès dans la vertu, à la bien convaincre de ſa miſere & de ſes imperfections, de la néceſſité de dépendre de Dieu en tout ; & de plus, que cette viciſſitude de conſolations & d'aridités inſpiroit un vrai mépris de cette vie ſujette à tant de miſeres, & un ardent deſir de l'autre, qui procure aux bienheureux, des joies & des conſolations immuables & éternelles.

Sur les mauvaiſes penſées.

Une perſonne tourmentée de penſées immodeſtes, étant venue la conſulter, elle lui donna des avis & des inſtructions des plus ſolides ; elle lui dit que ces mauvaiſes penſées venoient ordinairement de trois cauſes, du Diable, de la nature, ou de l'habitude, & qu'à ces trois cauſes, il falloit apporter des remédes différens ; qu'aux penſées ſuggérées par le Démon, il falloit une oraiſon fervente & aſſidue ; qu'à celles qui étoient l'effet de la nature, c'eſt-à-dire, de la

complexion, du tempérament, le jeûne & les auſtérités étoient néceſſaires, & que pour celles qui étoient la ſuite de l'habitude, il falloit y renoncer avec la plus grande promptitude. Elle ajouta que les penſées qui venoient du Démon, étoient les plus aiſées à combattre, puis celles de la nature; mais qu'à l'égard de celles qui provenoient de l'habitude, elles étoient les plus difficiles, & qu'il falloit y employer bien du tems; ces maximes qui prouvent les lumieres & la juſteſſe d'eſprit de notre ſainte, pourroient faire le fonds d'un Traité ſur les mauvaiſes penſées.

Sa ſageſſe dans ſes jugemens.

Lorſqu'on la conſultoit ſur quelque entrepriſe ou ſur le genre de vie qu'on devoit entreprendre, elle ne répondoit jamais dans le moment; ce n'étoit qu'après y avoir refléchi, & recouru au Seigneur par la priere, qu'elle donnoit ſes réponſes. Auſſi diſoit-elle, un jour, à M. Duval, que dans toute entrepriſe, dès qu'il y a du doute, il falloit mettre ſon eſprit & ſa volonté dans la plus parfaite indifférence, puis examiner, ſelon les lumieres de la raiſon & de la religion, ce qui étoit le plus convenable; qu'il étoit rare qu'on ſe trompât alors, ou que s'il arrivoit qu'on ſe trompât,

on n'auroit du moins rien à ſe reprocher. Si tous les conducteurs des ames, ſuivoient cette excellente méthode, quand on les conſulte, on ne verroit pas tant d'entrepriſes, en apparence, pour la gloire de Dieu, mais qui n'étant que l'effet de l'amour-propre, ne procurent aucun bien à l'Egliſe.

Allant en campagne, où étant dans ſon appartement, avec quelques perſonnes, pour éviter toute converſation frivole ou mauvaiſe, elle avoit coutume de propoſer quelques petites queſtions qui portaſſent à l'inſtruction & à l'édification. Elle en propoſa, un jour, une qui fit connoître combien elle avoit de lumiéres ſur tout ce qui regarde la perfection: comme on parloit d'une Communauté qui ne vivoit que d'aumônes, elle demanda ſi cette Communauté recevoit, un même jour, un pain blanc & un pain noir, lequel il conviendroit de manger le premier; elle ajouta qu'à ne conſulter que la nature, qui cherche à ſe ſatisfaire, on ſe jetteroit ſur le pain blanc; que peut-être auſſi, une prudence toute humaine feroit choiſir le pain noir, parce que la faim le feroit trouver meilleur; puis, ſans donner ſon avis, elle demanda celui de la compa-

gnie ; on ne manqua pas de juger qu'il étoit plus vertueux de choisir le moins bon, & le noir par conséquent. La pieuse dame dit alors qu'elle ne pensoit pas ainsi, qu'elle croyoit qu'il étoit plus parfait de prendre le plus proche, ce choix montrant une plus grande indifférence à tout ; mais que si les deux pains étoient à égale distance, il étoit mieux alors de préférer la mortification des sens à leur satisfaction, & par conséquent le pain noir au blanc : toute la compagnie ne put s'empêcher d'admirer la sagesse de cette décision.

Quelques personnes lui ayant demandé, un jour, auquel de deux Christs peints, elle avoit le plus de dévotion, ou à celui qu'on représentoit mort, ou à celui qui étoit représenté mourant ; elle répondit qu'elle avoit plus de consolation à voir notre Seigneur dans les tourmens & dans son agonie, qu'il souffroit par amour pour nous ; mais qu'elle avoit plus de dévotion à le voir mort, parce que cette représentation étoit plus en usage dans l'Eglise, à laquelle, ajouta-t-elle, il convient de se conformer en tout. Maxime sage qui feroit éviter bien des singularités dans l'Eglise, des scandales même, si elle étoit généralement suivie.

Le grand attrait qu'elle avoit pour l'oraiſon, elle n'omettoit rien pour l'inſpirer aux perſonnes qui s'adreſſoient à elle, pour la conſulter ſur leur avancement dans la piété; à celles qui n'étoient pas encore dans l'uſage de ce ſaint exercice, elle leur conſeilloit d'abord de faire des lectures ſpirituelles; elle leur diſoit que c'étoit un degré pour arriver à la méditation; mais elle vouloit qu'elles luſſent peu à la fois, parce que, diſoit-elle, le trop de lecture ſert plus à diſtraire l'eſprit qu'à le recueillir. Cet avis regarde bien des perſonnes dévotes, qui croient beaucoup faire, de multiplier leurs lectures ſpirituelles, & de dévorer grand nombre de livres de piété, qui ne les rendent ni plus dévotes, ni plus ſpirituelles. Notre ſainte commençoit toujours ſes oraiſons, par la conſidération de quelques vérités de la religion; mais bientôt unie à Dieu & abſorbée en lui, toutes les facultés de ſon ame ſe trouvoient dans l'impoſſibilité d'agir; lorſqu'elle pouvoit ſe livrer à la méditation, malgré ſon union continuelle avec Dieu, elle prenoit pluſieurs heures dans le jour, pour cet exercice; ſes deux ſujets les plus ordinaires, étoient la grande libéralité de Dieu à

Ses avis, ſur l'oraiſon.

ſon égard, & de ſa part, ſon peu de correſpondance, ce qui ſervoit à la détacher, de plus en plus, des créatures & d'elle-même, à l'attacher plus étroitement à Dieu, à lui faire prendre des réſolutions propres à la pratique des vertus & à ſe perfectionner. Tel eſt en effet le fruit de l'oraiſon, lorſqu'on y apporte des diſpoſitions auſſi parfaites. Ses entretiens avec Dieu étoient ſi ardens & ſi affectueux, qu'on la voyoit preſque toujours en ſortir comme Moyſe, le viſage enflammé.

Elle conſeilloit aux perſonnes, qui commençoient à s'adonner à l'oraiſon, de ne pas imiter celles, qui au lieu de s'appliquer, dans cet exercice, à conſidérer leurs défauts & leurs miſeres, prennent tout-à-coup leur vol, & ſe livrent à des réflexions ſublimes & élevées, qui precipitent ſouvent dans des illuſions des plus funeſtes; elle gémiſſoit ſur leur aveuglement, & diſoit, que c'étoit vouloir bâtir un édifice par le comble, au lieu de commencer par les fondations; elle blâmoit beaucoup les Directeurs qui conduiſoient ainſi les ames, au lieu de les porter d'abord à la mortification, à la pénitence, aſſurant que l'oraiſon & la mortification

doivent marcher du même pas, & qu'on n'avance bien dans l'une, qu'autant qu'on fait du progrès dans l'autre.

On lui parloit un jour d'une perſonne, qui avec très-peu de vertu, montroit un grand déſir de faire oraiſon; elle dit que cela ne l'étonnoit point, qu'il y avoit des perſonnes fort amies du repos, qui ſe mettent en oraiſon pour tranquilliſer leur eſprit & leur corps, parce qu'alors elles ne craignent pas d'être repriſes ou contrariées; elle ajouta que ce n'étoit point là le véritable eſprit d'oraiſon, que ceux qui en ſont animés, bien loin de refuſer le travail, quittent ſans peine ce ſaint exercice pour remplir les devoirs d'état, ou pour ſe livrer à des œuvres de charité, qu'autrement l'oraiſon n'eſt qu'une pure illuſion, qu'une vraie pareſſe; & qu'un eſprit ami de l'oiſiveté, *eſt toujours un eſprit non divin, mais malin*, qui ſert à nourrir l'amour-propre, une ſenſualité ſpirituelle, qui arrête, dans une ame, le cours des graces du Seigneur. Elle diſoit encore que bien faire oraiſon, ne conſiſtoit pas à recevoir beaucoup de graces & de conſolations, qu'elle avoit connu des perſonnes fort ſéches

en l'oraiſon, & qui étoient très-vertueuſes, parce qu'elles s'appliquoient à mortifier leurs paſſions, qu'une perſonne qui eſt fidelle à combattre ſes diſtractions en l'oraiſon, & qui eſt bien convaincue de ſes miſeres & de ſon néant, en tire infiniment plus de fruit que celle dont l'eſprit s'y ſera occupé de penſées hautes & ſublimes. Quant à celles dont l'eſprit ne peut diſcourir, ni s'occuper du ſujet d'oraiſon qu'elles ont prévu, ce qui arrive quelquefois, quand on commence à ſe donner à Dieu, elle diſoit qu'elles ne devoient nullement s'en inquiéter, ni croire, pour cela, qu'elles perdent le tems, ou que le Seigneur les ait abandonnées, & encore moins, faire des efforts d'application capables de les incommoder & de les rendre ineptes, le reſte de leurs jours, à ce ſaint exercice; que dans cet état, elles doivent ſe borner à ſe ſoumettre à la volonté de Dieu, & adorer, ſans diſcourir, les myſteres de notre ſainte religion, la vie & la mort de J. C., n'ayant tous autre choſe à faire, en cette vie, que de nous conformer en tout, à la volonté de notre Dieu, & à mourir continuellement à nous-mêmes. Il ſeroit à ſouhaiter que

ces ſages & ſolides maximes fuſſent ſouvent répétées aux perſonnes, qui ſe dégoûtent de l'oraiſon, & qui ſont ſouvent tentées de l'abandonner, parce qu'elles n'y éprouvent que ſéchereſſes & aridités.

Notre ſainte elle-même réduite à cet état d'impoſſibilité de diſcourir, en l'oraiſon, proféroit quelquefois des paroles d'adoration, de louanges & d'amour envers le Seigneur, ou d'indignation contre elle-même, ſe reprochant ſes ingratitudes & ſes infidélités; d'autres fois le cœur embraſé d'amour, & le viſage tout en feu, elle récitoit des verſets des pſeaumes les plus affectueux, ſans ſortir cependant de cet état paſſif, en quoi, ſelon ſaint Denis, conſiſte l'éminence de l'oraiſon. Elle paroiſſoit, à ſes Directeurs, ſi élevée & ſi ſavante dans ce ſaint exercice, qu'ils lui envoyoient les perſonnes qui déſiroient s'y former, & qu'ils s'en rapportoient à ſon jugement ſur l'état intérieur de ces perſonnes. A entendre les leçons qu'elle leur donnoit ſur la néceſſité & la maniere de préparer un ſujet d'oraiſon, de faire des conſidérations & de former des réſolutions, leur recommandant de s'en tenir là exactement, juſqu'à ce qu'il

plût à Dieu de les élever plus haut ; on eût penſé qu'elle-même ſe bornoit à ce genre d'oraiſon ordinaire. Ces avis ſi ſages, qu'elle donnoit aux autres, prouvent qu'elle étoit des plus éclairées & pleine d'expérience, ſur ce qui regardoit l'oraiſon & les voies de Dieu. Lorſqu'on parloit devant elle, de quelque vertu, on la voyoit auſſitôt s'animer & pleine de ferveur, s'exprimer ſur la vertu, avec des expreſſions les plus élevées, & tout enſemble les plus inſtructives ; mais on peut dire que c'étoit, en elle, l'eſprit de Dieu qui la raviſſoit, en quelque ſorte, hors d'elle-même, car lorſqu'elle s'appercevoit qu'on l'écoutoit avec plaiſir, elle ſe taiſoit auſſitôt, aimant mieux paſſer pour une inſenſée, que pour une perſonne éclairée des lumieres du Ciel. En vain la prioit-on alors de continuer, la choſe lui devenoit impoſſible.

Elle connoît l'intérieur des autres.

Le Seigneur avoit rendu l'ame de ſa ſervante ſi lumineuſe & ſi clairvoyante, qu'elle appercevoit, dans elle & dans les autres, juſqu'aux plus legéres imperfections, c'eſt ce qu'elle a montré, une infinité de fois, en decouvrant à bien des perſonnes, leurs penſées les plus ſecretes, & qui leur ont fait dire ſou-

vent qu'il leur étoit inutile de lui rien céler ni déguiſer, parce qu'elle voyoit auſſi clairement qu'elles, tout ce qui étoit dans leur intérieur : s'étant adreſſée, un jour, à un Chanoine, pour ſe confeſſer, elle découvrit d'abord qu'il n'étoit point approuvé ; elle continua cependant de lui dire ſes fautes & ſes imperfections, mais le voyant prêt de l'abſoudre, elle lui dit qu'il n'avoit point de pouvoirs, ce qui le rendit également ſurpris & confus.

Elle connoît l'état d'une fille à la mort.

Une fille qu'elle connoiſſoit, étant à toute extrêmité, ſans parole ni connoiſſance, & en danger, par-là, de mourir ſans confeſſion, ſon état lui fut révélé, revenant des Carmélites avec quelques autres perſonnes ; on la vit pluſieurs fois penſer & changer de couleur ; étant prête d'arriver chez elle, & ce ſentiment intérieur lui étant revenu juſqu'à trois fois, elle ordonna au cocher de la conduire à la maiſon de cette fille, qu'elle trouva en effet très-mal ; on lui avoua qu'elle ne s'étoit point confeſſée, & qu'on n'avoit oſé lui en parler, pour ne pas l'effrayer. Que de mourans auxquels cette criminelle & cruelle charité ferme pour toujours la porte du Ciel, & rend aux yeux de Dieu, coupables

de leur perte éternelle, ceux & celles qui l'exercent ! Madame Acarie envoya promptement chercher un Prêtre ; la malade alors revint à elle ; après s'être confessée, avoir reçu le saint Viatique & l'Extrême-Onction, elle perdit la parole & expira.

Avis donné au pere Coton.

Elle écrivit, un jour, au pere Coton, à Fontainebleau, qu'elle avoit quelque chose de fort important à lui communiquer ; ce Religieux qui connoissoit depuis long-tems sa vertu, & la profondeur de ses lumieres, ne tarda pas à l'aller voir ; ce qu'elle avoit à lui dire, le regardoit lui-même & son intérieur, sans s'expliquer davantage, il a écrit qu'il attestoit le Seigneur, que cette sainte femme, par ce qu'elle lui avoit dit, avoit fait à son ame, un des plus grands biens qu'il eût éprouvé dans toute sa vie.

Elle a déclaré à une infinité de personnes, des fautes qui ne pouvoient être connues que d'elles & de Dieu, & quelquefois, jusqu'à leur faire répandre des torrens de larmes. Ayant découvert qu'un homme avoit, par des moyens abominables, séduit une fille, elle en eut tant d'horreur, qu'elle avoua à un Religieux qu'elle ne pouvoit même regarder le séducteur, tant son visage lui

paroiſſoit hideux ; elle retira la fille du péché, en lui faiſant conſidérer tout ce qu'il y avoit de criminel dans ſa conduite.

Elle prédit l'avenir.

Ce n'étoit pas ſeulement les choſes cachées, préſentes ou paſſées, qu'elle découvroit de façon à étonner ceux qui en étoient témoins, les lumieres que Dieu lui donnoit s'étendoient également ſur l'avenir ; lorſqu'on penſa à donner un précepteur au Dauphin, fils d'Henri IV, qui fut Louis XIII, le pere Coton jetta les yeux ſur M. de Berule ; il en parla à notre ſainte dame, lui recommandant de prier Dieu pour l'heureux ſuccès de cette importante affaire ; mais elle lui déclara qu'il ne réuſſiroit pas, que le Seigneur deſtinoit ce ſaint Prêtre à une autre œuvre, pour ſa gloire. Quelque tems après, elle dit au Jéſuite qu'il manquoit dans l'Egliſe un ordre propre à former des Evêques, & des Paſteurs du ſecond ordre, que depuis long-tems elle travailloit à perſuader M. de Berule d'entreprendre cet utile établiſſement, que juſques-là, il avoit réſiſté, mais qu'enfin il y conſentiroit, & que ſes travaux ne ſeroient pas ſans ſuccès ; ce qui arriva par l'établiſſement de la Congrégation de l'Oratoire.

Sur M. de Berule.

Sur les Jéſuites.

Les Jéſuites ayant été, dans ce tems-là bannis du Royaume, par un Arrêt du Parlement de Paris, pluſieurs perſonnes de piété affligées de la perte de ces ouvriers évangéliques, allerent trouver Madame Acarie, qui, pour les conſoler, leur déclara, ſans héſiter, que ces Religieux reviendroient bientôt, & qu'ils ſeroient même plus en crédit que jamais; la ſuite a confirmé cette prédiction, qui paroiſſoit d'autant moins fondée, que les Jéſuites avoient dès-lors dans tous les Etats grand nombre d'ennemis.

Sur un homme en place.

Un homme dans un poſte éminent, étant prêt d'en être dépouillé, & d'être réduit, par-là, à la mendicité, ſon épouſe alla voir Madame Acarie, le refuge alors de toutes les perſonnes affligées. La ſainte femme l'emmena dans ſa Chapelle, & après avoit prié Dieu quelque tems, elle lui déclara que ſon mari perdroit ſon état, mais que Dieu auroit ſoin de lui, d'elle & de ſes enfans; comme cette Dame avoit une petite fille entre les bras, elle l'exhorta à l'offrir à Dieu, à la ſainte Vierge & à ſainte Théreſe, & lui prédit que cet enfant ſeroit un jour Religieuſe; tout arriva ſelon la prédiction; le mari dès le lendemain, perdit ſa place; il ne manqua

point de ſecours pour lui & pour ſa famille; la fille entra aux Carmélites, ſe dégoûta, & en ſortit avant de prendre l'habit, puis elle rentra, fit profeſſion & fut bonne Religieuſe.

Sur une jeune parente.

La dame avoit aux Urſulines, une jeune parente penſionnaire qui ſortit de la maiſon avec le plus grand éloignement pour l'état religieux, & qui montroit de plus, un goût décidé pour le mariage; après avoir bien examiné la jeune perſonne, elle déclara à ſes parens, qu'elle ſeroit sûrement Religieuſe, & même dans l'Ordre pour lequel elle montroit le plus d'éloignement, ce qui s'accomplit à la lettre.

Sur l'établiſſement des Récollets à S. Denis.

Un Religieux Récollet déſirant faire un établiſſement de ſon Ordre, en la Ville de ſaint Denis, y travailla longtems ſans ſuccès, parce que les Religieux de l'Abbaye auxquels appartenoit le terrein qu'il avoit choiſi, s'y oppoſoient; rebuté de bien des démarches inutiles, il penſoit à abandonner l'entrepriſe & à ſe retirer, lorſque Madame Acarie l'ayant ſçu, lui fit dire de tenir ferme, & lui promit que dans peu, les Bénédictins donneroient enfin leur conſentement, ce qu'ils firent en effet, & dans le tems qu'on s'y attendoit le moins.

Le Seigneur la comble de consolations.

Outre ces grandes & extraordinaires lumieres que le Seigneur se plut à communiquer à sa servante, tant pour son propre bien que pour celui des autres, il la combla de plus de suavités & de consolations intérieures, qui servoient à lui faire supporter avec amour & avec une parfaite résignation les infirmités considérables, desquelles elle étoit sans cesse attaquée.

C'étoit même dans ses maladies, & lorsqu'elle souffroit le plus, qu'il la visitoit & lui apparoissoit sous une forme sensible; il l'instruisoit alors, il la fortifioit & répandoit, en même tems, dans son ame, des consolations si abondantes & si solides, qu'elle avoit peine à les supporter; il permettoit de plus, que la sainte Vierge & les Anges la visitassent & l'encourageassent dans ses souffrances, par l'espérance de joies éternelles.

Ses extases & ravissemens.

Ces consolations célestes lui causoient des extases & des ravissemens très-fréquens: à la vérité, ces états ne prouvent pas toujours la sainteté; Dieu, par un dessein que la créature ne peut pénétrer, mais qui tend toujours à sa gloire, peut absolument permettre qu'une ame qui n'est pas dans sa grace, les éprouve ces

états extraordinaires, par l'opération du malin esprit, mais quand ils se trouvent joints à la vertu, & à une vertu solide & éminente, tout prouve alors qu'ils viennent de Dieu, & que l'ame à laquelle il les communique, lui est très-agréable; c'est la doctrine des plus grands maîtres de la vie spirituelle; jugeant, sur ces principes, des ravissemens & des extases qu'a éprouvé tant de fois & si long-tems, la sœur Marie de l'Incarnation, on ne peut douter qu'ils ne fussent dans elle, autant de faveurs du Ciel. Non-seulement elle ne les recherchoit pas, mais il n'étoit rien qu'elle ne fît, par un sentiment d'humilité, pour les éviter; lorsqu'elle se trouvoit assaillie malgré elle, de violens assauts de l'amour divin, elle se cachoit, autant qu'il lui étoit possible, pour n'être vue de personne. Dans les commencemens, elle jouoit de quelqu'instrument, pour se distraire, & si c'étoit la nuit, & qu'elle fût seule, elle prenoit une rude discipline, ce qui cependant ne lui réussissoit pas toujours. Elle tomboit quelquefois par terre, privée de tout sentiment. M. de Bérule a rapporté qu'il l'avoit vue une fois, dans une extase, son corps élevé de

terre, de deux ou trois pieds. Ses raviſſemens ne firent qu'augmenter dans la ſuite, & duroient deux ou trois heures, & quelques-uns plus long-tems encore. Le pere Coton & les autres Directeurs qu'elle a eus, en ont tous été, plus d'une fois, témoins. Un d'eux a dit qu'elle avoit un amour de Dieu, ſi ardent, qu'il lui falloit preſque toujours ſe tenir en garde contre l'attraction intérieure, pour n'être pas ravie en public.

M. Duval rapporte qu'il l'a vue en extaſe une infinité de fois, ſans aucun ſentiment, & que lorſqu'elle revenoit à elle, elle paroiſſoit confuſe, & qu'elle auroit fort ſouhaité faire ſoupçonner, dans ces accidens, quelqu'incommodité; mais que ſon viſage plein de feu & tout lumineux, ne laiſſoit aucun doute que ce ne fuſſent des extaſes; elle les éprouvoit ſur-tout à l'Egliſe, pendant l'Office, ou aſſiſtant à la Meſſe, & dans la communion. C'eſt dans le monde même, & peu après s'être donnée entiérement à Dieu, qu'elle éprouva ces graces ſingulieres; elle étoit ſi ſouvent dans cette union à Dieu, privée de l'uſage de ſes ſens, qu'elle voyoit, qu'elle écoutoit, & répondoit à ce qu'on lui diſoit, qu'elle mangeoit même, ſans en être affectée,

& ſans rien ſentir ni connoître ; étonnée elle-même dans les commencemens, de ces effets extraordinaires & ſi fréquens, craignant qu'ils ne fuſſent l'opération du malin eſprit, elle conſulta, à l'exemple de ſainte Théreſe, pluſieurs Docteurs & autres Prêtres des plus éclairés dans les voies de Dieu ; ils la raſſurerent tous, & lui dirent que tout ce qu'elle éprouvoit, venoit de l'eſprit de Dieu, qu'elle le priât ſeulement que ces effets ſurnaturels ne fuſſent pas ſi ſenſibles à l'extérieur, en rejailliſſant moins ſur le corps, ce qu'elle demanda, en effet, au Seigneur, avec tant de ferveur & de perſévérance, que dans la ſuite, ſes extaſes, quoiqu'auſſi fréquentes, étoient pour l'ordinaire, dans le fond de ſon cœur, & n'affectoient pas ſes ſens extérieurs, à l'exemple de la ſainte Vierge & de quelques autres ſaints, qui étant tout-abſorbés en Dieu, avoient cependant les facultés de l'ame aſſez libres pour ſe livrer aux fonctions ordinaires.

Elle a des viſions & des révélations.

Dans ſes extaſes & raviſſemens, notre ſainte avoit preſque toujours des viſions & des révélations, mais dont on n'a preſque point eu de connoiſſance : ſa profonde humilité les lui faiſoit cacher pour l'ordinaire ; elle les appelloit,

par modeſtie, *des vues de l'eſprit.* Dans l'écrit que le pere Coton a fait ſur cette ſainte religieuſe, & de laquelle il avoit plus connu l'intérieur qu'aucun autre, il dit que comme notre Seigneur, dans les opérations ordinaires de la vie humaine, & au milieu des peines & des plus grandes ſouffrances, jouiſſoit cependant, quant à la partie ſupérieure, de la béatitude céleſte, de même la ſœur de l'Incarnation, même dans le monde & au milieu des occupations de ſon ménage, ou dans les œuvres de charité, étoit, par proportion, dans une union & dans une eſpece d'extaſe continuelle, qui faiſoit qu'elle ne perdoit preſque jamais Dieu de vue, & que, malgré tant de peines d'eſprit & d'infirmités, de douleurs exceſſives dans le corps, elle étoit toujours tranquille, ſi réſignée en tout, à la divine providence, & ſi contente, qu'elle n'eût pas voulu une autre conduite du Seigneur à ſon égard, ce qui parut, ſur-tout, dans les ruptures de ſa cuiſſe, qui lui cauſerent les plus cruelles douleurs, ſans lui faire perdre une tranquillité d'ame, que ceux qui la traitoient, ne pouvoient aſſez admirer.

Ses miracles. Plus les ſaints s'efforcent de cacher ici-bas leurs vertus & leur ſainteté, plus

Dieu ſe plaît à les glorifier, dès cette vie même, & à exalter leur nom & leur mémoire, après leur mort; c'eſt la conduite qu'il a paru tenir à l'égard de la ſœur Marie de l'Incarnation. Je croirois retrancher une partie de la vie de cette ſainte Religieuſe, ſi j'omettois les prodiges que le Seigneur a opérés dans elle ou par elle, pendant ſa vie, & plus encore après ſa mort; prodiges qui ne peuvent être révoqués en doute, que par des eſprits forts qui ſe font gloire de nier tout ce qui peut contribuer à la gloire de J. C. & de ſon Egliſe. Je ne dirai rien au reſte que d'après le témoignage de M. Duval, à tous égards, très-digne de foi.

J'ai déjà dit que le Démon ne pouvant ſupporter la préſence de cette vertueuſe femme, avoit abandonné le corps d'une fille qu'elle avoit retirée chez elle, & qu'elle avoit guéri une dame qui reſſentoit à la main, les plus vives douleurs, en la touchant. Voici quelques autres traits de ſon grand crédit auprès de Dieu.

Danger dans ſon caroſſe.

Allant un jour à ſa maiſon d'Yvri, l'eſſieu de ſa voiture ſe rompit, au faux-bourg S. Marcel, & avec un ſi grand bruit, que les chevaux effrayés, prirent le mors

aux dents, & traînerent, avec violence, le carroſſe renverſé. Madame Acarie ſe voyant prête d'être écraſée avec les perſonnes qui étoient avec elle, pria avec ferveur, le Seigneur de venir à leur ſecours ; à l'inſtant les chevaux qui avoient couru juſqu'à la riviere, s'arrêterent tout-à-coup, en ſorte qu'il n'y eut de bleſſé que le cocher qui avoit été renverſé de ſon ſiege.

Menace du Démon, ſans effet.

Ayant retiré chez elle une fille poſſédée du Démon, le malin eſprit furieux de la voir chez ſa plus cruelle ennemie, dit à cette fille qu'une telle nuit, à telle heure, il mettroit le feu à la maiſon ; la fille effrayée le dit à Madame Acarie, qui ſe contenta de lui répondre *qu'elle ne craignoit rien, que Satan étoit puiſſant en menaces, mais très-foible en effets* ; elle pria, & Dieu ne permit pas que l'eſprit malin exécutât ſon deſſein.

La mort de la ſœur Marie de l'Incarnation, avoit plongé, comme je l'ai dit, toutes les Religieuſes de Pontoiſe dans la plus profonde douleur ; quoique parfaitement réſignées aux volontés du Seigneur, elles ſentoient toute la perte qu'elles faiſoient ; elles diſoient hautement que *la lumiere du Carmel étoit éteinte* : l'empreſſement que les perſon-

nes du dehors & de toute condition, montroient, pour avoir de ſes reliques, ne ſervoit qu'à les convaincre encore plus de la grandeur de la perte qu'elles avoient faite. La mere Agnès de Jeſus, qui avoit plus connu que les autres l'éminente ſainteté de cette Religieuſe, ne trouvoit de conſolation qu'à aller méditer & pleurer ſur ſon tombeau; le Seigneur touché des ſaintes diſpoſitions de ces bonnes Religieuſes, voulut les conſoler & leur prouver ce que M. Duval leur avoit dit, que celle qu'elles pleuroient, étoit dans le ſéjour de la gloire, & que là, elle leur ſeroit encore plus utile que lorſqu'elle habitoit parmi elles. Peu de jours après la mort de la ſainte Converſe, elles commencerent à ſentir, dans la cellule qu'elle avoit habitée, une odeur des plus ſuaves, qui leur cauſoit de très-grandes conſolations, & qui les portoit à la penſée & à l'amour de Dieu; de ſa cellule, cette odeur ſe répandit bientôt dans tout le monaſtere, & ſur ſon tombeau ſur-tout, en ſorte qu'il n'y eut aucune Religieuſe qui ne la ſentît, les unes dans un tems, & les autres, dans un autre; cette odeur les portoit tellement au recueillement & à s'unir à Dieu, que pluſieurs demanderent à la

Odeurs extraordinaires.

A Pontoiſe.

mere Prieure de paſſer la nuit en oraiſon, l'aſſurant que cela leur ſeroit très-facile, vu les diſpoſitions de leur cœur; ce que la Prieure ne jugea pas à propos de leur permettre.

Le jour de la dédicace de leur Egliſe, la ſemaine avant la fête de la Nativité de notre Seigneur, les Religieuſes ayant porté dans un hermitage, une image de ſainte Théreſe, qui étoit dans la cellule de la défunte, l'odeur fut ſentie, pendant plus de trois heures, par toute la Communauté. Le jour de l'anniverſaire de ſa mort, les Religieuſes, pour honorer ſa mémoire, ayant répandu quelques fleurs ſur ſon tombeau, la même odeur ſe fit ſentir à toutes, & avec tant de ſuavité, qu'elle excitoit, dans leur cœur, la plus tendre dévotion; cette odeur pénétra juſques dans l'Egliſe, & fut ſentie, par quelques perſonnes du dehors, & qui éprouverent les mêmes bons effets. Un homme de bien étant venu entendre la Meſſe, dans l'Egliſe, ſentit cette odeur qui le pénétra tellement de dévotion, qu'il ſortit réſolu de fonder un monaſtere de Carmélites.

A Bourges. Ce n'eſt pas ſeulement à Pontoiſe que cette odeur ſe fit ſentir; elle paſſa dans quelques monaſteres de Province. La Prieure

Prieure de Bourges ayant fait venir deux portraits de la bienheureuſe, elle les fit porter en proceſſion dans deux hermitages, l'odeur alors ſe répandit & ſe fit ſentir à quelques religieuſes, & à une novice ſur-tout, qui dit, les larmes aux yeux & pleine de conſolations, qu'elle n'avoit jamais rien ſenti de pareil. Pluſieurs religieuſes l'ayant invoquée pour différens beſoins, ſentirent cette odeur & eurent en même temps des inſpirations conformes à l'état de leur ame, & qui les portoient à ſe réformer & à ſe perfectionner, pluſieurs perſonnes du monde, prêtres & autres, hommes & femmes, à la Cour & à la Ville, qui l'avoient connue ou qui avoient reçu de ſes reliques, ſentirent cette céleſte odeur & déclarerent n'avoir jamais rien ſenti de ſi agréable: je crois, à cette occaſion, devoir faire remarquer ici, qu'à la mort de ſainte Théreſe & longtems après, on reſſentit une pareille odeur, & qu'il diſtille même encore à préſent de ſon tombeau, une eſpece d'huile qui répand une odeur extraordinaire; le Seigneur a voulu honorer de la même faveur, une des plus dignes filles de cette grande ſainte, qui a ſi bien ſecondé ſes vues, & qui par tou-

tes ſortes de travaux, a fait en France, pour y étendre la réforme du Carmel, ce que la ſainte avoit fait en Eſpagne, pour l'y établir.

Honneurs rendus à ſa mémoire.

Dès qu'on eut appris, dans tous les monaſteres du Royaume, le décès de cette ſainte religieuſe, comme il n'en étoit aucun qui ne fût bien inſtruit de tout ce que l'Ordre du Carmel lui devoit, tous s'empreſſerent de faire, pour elle, les prieres accoutumées; mais ils étoient ſi convaincus de ſon éminente ſainteté, & qu'elle jouiſſoit déjà de la gloire dans le Ciel, que quelques-uns, au lieu de prieres pour les morts, chanterent des Offices en actions de graces.

A Dole.

Le monaſtere de Dole ſe diſtingua ſur-tout. Les Autels de Egliſe & ceux du dedans, étoient richement parés; le chœur des religieuſes étoit jonché de fleurs; tout l'Office & la Grand-Meſſe furent célébrés avec la plus grande ſolemnité; le Recteur du College y prononça une oraiſon funèbre qui fut un éloge des vertus ſublimes de la défunte.

Graces obtenues par ſon interceſſion.

Du haut du Ciel, elle parut ſenſible & reconnoiſſante de ce que ſes ſœurs faiſoient en ſon honneur; quelques-unes obtinrent, par ſon interceſſion, des graces ſingulieres; il y en eut une qui

apprenant sa mort, fut tout à-coup si saisie de la pensée de son bonheur éternel, qu'elle ne pouvoit s'en distraire, & qu'elle soupiroit & gémissoit sans cesse de se voir privée, restant sur la terre, de la vue de Dieu, dont jouissoit dès-lors, disoit-elle, la sœur Marie de l'Incarnation. Une autre reçut tout-à-coup, après la communion, de vives clartés, sur quelques points de perfection, sur lesquels elle l'avoit priée de lui procurer des lumieres. Une troisieme n'ayant point de voix, pria la sainte de lui procurer la consolation de pouvoir chanter l'Office avec ses sœurs; elle fut si bien exaucée, que toutes les religieuses furent étonnées de la force de sa voix, & que depuis, elle fut celle qui soutenoit le mieux le chœur. Une autre encore, se reprochant de ne point faire assez de progrès dans la voie de la perfection, demanda au Seigneur, par l'intercession de notre sainte religieuse, de la mettre dans la disposition qu'il exigeoit d'elle pour lui plaire; elle eut aussitôt une vue intérieure que Dieu la vouloit dans une nudité d'esprit, dans un renoncement total à ses jugemens; elle se trouva depuis dans cet heureux état.

A Amiens. A Amiens, une religieuse ayant appris la mort de la sainte Converse, sentit intérieurement qu'elle étoit au Ciel, & la pria de lui obtenir plusieurs graces, & sur-tout de ne point dormir à Matines, ce qui lui arrivoit fort souvent; un soir, s'y étant endormie, elle sentit à côté d'elle une personne qui lui dit d'une voix articulée, *réveillez vous*; s'étant rendormie à Laudes, elle entendit la même voix & les mêmes paroles, & de plus qu'on lui reprochoit sa négligence, ce qui lui servit à faire plus d'efforts dans la suite. Une autre envers laquelle la sœur Marie de l'Incarnation avoit beaucoup exercé la charité, craignoit qu'elle ne lui apparût, & évitoit même, pour cela, d'aller dans les endroits que la sainte fréquentoit le plus. Quelques mois après, étant la nuit sur sa couchette, & pensant à la sœur, elle dit en elle-même, *sœur Marie de l'Incarnation n'est pas sainte*; à l'instant elle entendit une voix qui dit, *ci, elle l'est*, & vit autour d'elle, une grande lumiere qui dura quelque tems, & dès-lors, elle fut guérie pour toujours, de la crainte de son apparition.

Changement d'une novice à Pontoise. Une novice de Pontoise, d'un tempérament fort délicat, s'étant trouvée in-

commodée à l'oraiſon, ſa maîtreſſe la renvoya en ſa cellule ; là, penſant que c'étoit le tems de l'oraiſon, elle ſe mit devant ſon Crucifix ; peu après elle ſe trouva dans un grand recueillement intérieur ; il lui ſembla voir les plaies de N. S. tout-ouvertes, ce qui la porta à ſe rappeller, avec beaucoup de douleur & une grande abondance de larmes, ſa vie paſſée ; pleine de confiance & d'amour envers N. S. à la vue de ce ſang qui lui ſembloit découler de ſes plaies ſacrées, elle fut inſpirée de lui demander par l'interceſſion de la ſœur Marie de l'Incarnation, d'être bien humble, & d'avoir la force de faire tout ce que la regle lui preſcrivoit ; elle ſe ſentit à l'inſtant, dans ces ſaintes diſpoſitions, avec une force de corps qui lui fit croire qu'elle pouvoit l'obſerver. Dès le lendemain, elle alla à l'oraiſon, elle s'y tint à genoux & à la Meſſe, & continua de s'acquitter de tous ſes devoirs, avec une force & une ferveur qu'elle n'avoit point eue auparavant, & que toutes ſes ſœurs ne pouvoient aſſez admirer. Elle fut ſi convaincue qu'elle avoit obtenu cette grace, par la ſœur Marie de l'Incarnation, que toute ſa vie, elle demanda à Dieu, par l'inter-

ceſſion de la bienheureuſe, les graces dont elle avoit beſoin. Je pourrois citer grand nombre de religieuſes & de perſonnes ſéculieres qui ont reçu, par l'interceſſion de cette ſainte, des graces & des ſecours extraordinaires, dans l'ordre de leur ſalut.

Apparition de la ſainte.

Le Seigneur a ſouvent permis que ſes ſaints, jouiſſant du bonheur du Ciel, apparuſſent à ceux qui habitent encore la terre, lorſqu'il l'a jugé utile à ſa gloire ou au bien des ames; l'Hiſtoire Eccléſiaſtique en général, & celles de pluſieurs Saints en particulier, en fourniſſent une infinité d'exemples; pluſieurs perſonnes ont reçu cette faveur de la ſœur Marie de l'Incarnation. La premiere qui l'éprouva fut la mere Catherine du ſaint Sacrement, Prieure du monaſtere de Dieppe. La ſainte Converſe avoit conçu une affection particuliere pour cette religieuſe; ayant appris que des infirmités continuelles l'empêchoient de ſe trouver aux exercices de la communauté, elle lui fit dire qu'elle eût bon courage, & qu'elle recouvreroit ſa ſanté, ce qui arriva, en effet, peu après. Cette Prieure étant un jour dans ſa cellule, la ſentit tout-à-coup ébranlée, puis il parut une éclatante lumiere,

A la mere Catherine du S. Sacrement.

au milieu de laquelle étoit une perſonne d'une grande beauté, qui lui dit qu'elle ſauroit dans peu qui elle étoit; la Prieure qui avoit remarqué le jour de l'apparition, apprit peu de tems après, que la ſœur Marie de l'Incarnation étoit décédée ce jour-là même, enſorte qu'elle ne douta point que ce ne fût elle qui lui eût apparu, d'autant qu'il lui ſembla depuis, que cette bienheureuſe la détachoit ſouvent des choſes de la terre & qu'elle l'élevoit au Ciel.

A la mere Agnès de Jeſus.

La mere Agnès de Jeſus qui l'avoit gardée pendant les dix ſemaines de ſa derniere maladie, ne pouvant ſe conſoler de ſa perte, & ſe ſentant comme un certain refroidiſſement envers ſainte Théreſe, à laquelle elle & les autres religieuſes avoient fait beaucoup de prieres, pour obtenir la conſervation de la ſainte Converſe, ſe trouva tout-à-coup dans un recueillement extraordinaire, pendant lequel elle apperçut ſainte Théreſe avec la ſœur Marie de l'Incarnation qui lui parut égale en gloire à la ſainte, ce qui lui cauſa d'abord une grande conſolation; mais réfléchiſſant enſuite ſur cette égalité de gloire, ne pouvant comprendre qu'une perſonne qui avoit été dans l'état du mariage,

pût égaler dans le Ciel, celle qui avoit conſervé ſa virginité, elle commença à craindre que ce ne fût une fauſſe viſion, ce qui l'attriſta, mais peu de tems après, étant en oraiſon, elle eut le même recueillement intérieur, dans lequel on lui fit voir que la virginité de ſainte Théreſe avoit été compenſée dans la ſœur Marie de l'Incarnation, par les grandes œuvres de charité qu'elle avoit faites, étant au monde, ce qui la raſſura & remit ſon ame en paix.

A une novice tiéde.

Une jeune novice éprouvoit un grand dégoût pour les obſervances de l'Ordre, comme pour la ſolitude & l'oraiſon, & ſe ſentoit de plus ſi foible de corps, qu'elle ne pouvoit ſe tenir à genoux, à la Meſſe, même pendant l'élévation; affligée de cet état, elle ſe recommanda à la ſœur Marie de l'Incarnation, qui peu après lui apparut, & ſembla lui donner des forces & un autre corps; elle alla auſſitôt le dire à la mere Prieure, qui vit en effet, avec une grande ſatisfaction, que cette ſœur n'avoit plus ſes répugnances & ſes foibleſſes.

Quelques jours après la mort de la ſainte, elle apparut, avec un viſage riant, à une religieuſe, qui ſans s'étonner, lui dit, *O ma ſœur, vous aviez*

tant desiré d'aller en Purgatoire, & cependant vous n'y avez point été! la sœur de l'Incarnation lui répondit, *O quelle miséricorde de Dieu; avoir été plus de cinquante deux ans sur la terre & n'avoir point été dans le Purgatoire!* Puis elle disparut.

A une religieuse de Tours, scrupuleuse.

A Tours, une religieuse étant exercée de grandes peines intérieures, qui, comme il arrive toujours, nuisoient considérablement à sa santé, elle invoqua la sœur de l'Incarnation qui lui apparut, & lui cita l'exemple de J. C. qui avoit vécu dans la désolation & les souffrances; elle lui dit qu'elle devoit regarder les Supérieurs de l'Ordre, & sa Prieure comme lui tenant la place de N. S. leur obéir en tout & s'abandonner aveuglément aux voies de Dieu sur elle; maximes saintes qui la consolerent beaucoup & qui guériroient toutes les personnes inquietes ou scrupuleuses, si elles vouloient s'y conformer. Il y a eu bien d'autres apparitions de la sainte religieuse qu'il seroit trop long de rapporter en détail; ce qui prouve qu'elles étoient véritables, c'est que toutes tendoient à manifester la gloire & la bonté de Dieu, à instruire les ames, à les consoler & à les sanctifier.

M. Duval a terminé la vie de notre ſainte Converſe, par le récit de quelques guériſons miraculeuſes, obtenues par ſon interceſſion ; appuyé ſur un témoignage auſſi reſpectable & auſſi digne de foi, j'en rapporterai quelques-unes. Un Seigneur, près de Pontoiſe, étant à toute extrêmité, d'une fievre continue & abſolument déſeſpéré du Médecin du Roi & d'un autre qui le voyoient, ſon frere l'Abbé de Rance, Vicaire général de Pontoiſe, étant très-affligé de perdre ce frere qu'il aimoit, ſe ſentit inſpiré d'invoquer la ſœur de l'Incarnation; à peine eut-il fait ſa priere, que la connoiſſance revint au malade qui fut enſuite bientôt rétabli.

Guériſons d'un Seigneur.

Cet Abbé, attaqué lui-même même, depuis trois ſemaines, de la goutte, accompagnée de fievre, déſirant dire la Meſſe, le jour de la fête de la dédicace de ſon Egliſe, eut encore recours à la ſainte Converſe; les Carmélites de Pontoiſe s'étant jointes à lui, comme il le déſiroit, il ſentit tout-à-coup une odeur ſuave qui lui fit croire d'abord que les domeſtiques avoient brûlé quelques parfums, dans ſa chambre; il n'en étoit rien; cette odeur annonçoit ſa guériſon, qu'il éprouva peu de momens après.

De l'Abbé de Rance.

Un Maçon de Pontoiſe avoit depuis deux ans, un ulcere à la jambe qui rendoit continuellement, & qui lui faiſoit de ſi grandes douleurs qu'il étoit obligé de ſe tenir au lit; la jambe s'étant emflammée & couverte d'autres ulceres, il fut abandonné des Médecins & des Chirurgiens; dans ce triſte état, il ſe traîna aux Carmélites, & conjura la Prieure de lui donner quelques reliques de la ſainte Converſe, l'aſſurant qu'elle le guériroit; la Prieure voyant la confiance de cet homme, lui donna une coëffe de la ſœur; l'ayant miſe ſur ſon mal, à l'inſtant ſes violentes douleurs ceſſerent, & dans huit jours, ſa jambe ſe trouva ſi ſaine, qu'il alla travailler comme auparavant. D'un Maçon de Pontoiſe.

Un pauvre Manœuvre, fort groſſier qui demeuroit près du monaſtere de Pontoiſe, étant tombé dangereuſement malade, appella une nuit ſa maîtreſſe, & lui dit qu'il avoit vu Madame Acarie dans le Ciel, en habit de religieuſe, ſi belle & ſi brillante, qu'il falloit la canoniſer, proférant ce terme, ſans en comprendre le ſens; ſon mal augmentant, on penſa à lui faire donner l'Extrême-Onction: une dame qui, par vertu, s'étoit faite touriere des Carmélites, étant D'un Manœuvre.

allé le voir, il lui tint les mêmes propos sur la sœur Marie de l'Incarnation ; la dame l'exhorta à se recommander à cette religieuse, & alla au couvent chercher un linge qui avoit servi à la sainte, dans sa derniere maladie ; dès qu'il l'eut sur lui, son mal diminua ; il ne reçut point les derniers Sacremens & revint, dans peu, en parfaite santé.

D'un malade de Beauvais. Un M. Béat, confesseur de l'Abbaye de saint Paul de Beauvais, ayant son pere à toute extrêmité, fit un vœu pour sa guérison, à la sœur Marie de l'Incarnation ; ayant reçu des religieuses de Pontoise, un linge qui avoit servi à la bienheureuse, à peine l'eut-il mis sur le malade, qu'il se trouva mieux, puis promptement rétabli.

D'un malade de Fontenay. Un homme de Fontenay, près de Paris, s'étant transporté à l'Hôpital de Pontoise, pour se faire guérir d'un ulcere au genoux, après bien des remedes sans effet, son mal fut jugé incurable. Un religieux de l'Hôpital l'ayant exhorté à se recommander à la sœur de l'Incarnation, il le fit avec beaucoup de dévotion, pendant quelques jours, après lesquels son mal diminua tout-à-coup ; son ulcere se ferma, sa jambe qu'il ne pouvoit remuer, se fortifia, & il fut si

bien guéri qu'il s'en retourna, chez lui, à pied; la Prieure de l'Hôpital & quelques autres perſonnes donnerent une atteſtation de cette guériſon miraculeuſe.

D'une femme en couche à Reims.

A Reims, la femme d'un Fondeur, étant depuis quatre jours, dans les douleurs de l'enfantement, ſans pouvoir accoucher, une ſœur qu'elle avoit, voyant qu'on parloit de ſe ſervir du fer, au riſque de faire périr la mere & l'enfant, alla à l'Abbaye de ſaint Etienne, pour recommander la malade aux prieres des religieuſes; l'Abbeſſe lui donna un morceau du ſcapulaire de la bienheureuſe, lui recommandant de le mettre ſur l'eſtomac de ſa ſœur; à peine y fut-il, que la femme accoucha heureuſement.

De pluſieurs malades, à Nantes.

A Nantes, pluſieurs malades que les Médecins avoient condamnés, furent guéris par l'attouchement d'un voile de la ſainte, que les religieuſes de Pontoiſe avoient envoyé à celles de Nantes, ce qui inſpira à toute la Ville, une grande dévotion envers elle. Un religieux de l'Ordre des Mathurins a certifié qu'il avoit vu deux malades guéris par l'attouchement d'un morceau de la robe de la ſainte Carmélite.

D'une dame à Rouen.

A Rouen, la femme d'un Conſeiller

au Parlement, étant à l'extrêmité & prête d'expirer, eut recours à notre ſainte religieuſe, & ſe trouva tout-à-coup guérie, au grand étonnement des Médecins qui l'avoient condamnée: un Jéſuite vint exprès de Rouen à Pontoiſe, pour dire une Meſſe aux Carmélites, en action de grace de la guériſon de cette dame. Un autre Jéſuite attaqué d'une fievre aiguë qui avoit réſiſté à toute eſpece de remede, & qui, au jugement des Médecins, devoit le conduire au tombeau, ſe trouva ſans fievre, à l'inſtant qu'on eut mis ſur lui, un linge & des cheveux de la religieuſe.

D'un Jéſuite.

De pluſieurs malades, à Evreux.

A Evreux, pluſieurs perſonnes, ſelon le témoignage de deux prêtres dignes de foi, furent guéris, par le même moyen. A l'Abbaye de Maubuiſſon, une fille travaillant au jardin, une grande épine lui entra ſi profondément dans la main, que le Chirurgien ne put la retirer, ce qui lui cauſa bientôt une enflure accompagnée d'une fievre ardente qui la réduiſit à l'extrêmité; l'Abbeſſe de Port-Royal qui étoit alors à Maubuiſſon pour travailler à la réforme de cette maiſon, voyant cette fille à l'extrêmité, mit ſur ſon mal, un linge de la ſainte Converſe, que les Carmélites de Pontoiſe

D'une fille à Maubuiſſon.

lui avoient donné, exhortant la malade de ſe recommander à la ſainte ; dans l'inſtant de l'application, la fievre ceſſa ; le lendemain la fille développa ſa main & apperçut un petit trou par lequel elle retira, ſans peine, l'épine entiere & auſſi fraîche que ſi elle n'y fût entrée que dans le moment ; l'Evêque du Belley qui étoit alors à Maubuiſſon, témoin du mal de la fille, & du miracle, le rapporta lui-même, aux Carmélites de Pontoiſe, & les aſſura que cette fille, ſi elle ne fût morte, devoit au moins perdre le bras. L'Abbeſſe de Port-Royal elle-même ſujette, depuis long-tems, à des maux de tête ſi violens, que tant qu'ils duroient, elle ne pouvoit abſolument rien faire ; en ayant été attaquée, le jour de la fête de la Nativité de la ſainte Vierge, & en étant fort affligée, tant à cauſe de la ſolemnité de la fête, que parce que c'étoit le jour anniverſaire de ſa naiſſance, il lui vint dans l'eſprit, de mettre ſur ſa tête, un morceau de la robe de la ſainte ; à l'inſtant ſon mal la quitta, & lui permit de ſe livrer, ce jour-là, à tous les exercices de la religion.

De l'Abbeſſe de Port-Royal.

Une religieuſe de Dole, ſœur de la fondatrice du monaſtere, avoit depuis

D'une religieuſe de Dole.

long-tems, à un genoux, une loupe considérable qui l'empêchoit de marcher ou de se tenir debout, & qui lui causoit de très-grandes douleurs; elle se mit entre les mains des Médecins & Chirurgiens qui employerent, pendant plus d'un an, toute espece de remede; la Prieure voyant que la malade n'en recevoit aucun soulagement, lui ôta ses emplâtres, fit cesser tous les remedes, appliqua sur son genou, une lettre qu'elle avoit reçue autrefois de la sœur de l'Incarnation, & lui dit de faire une neuvaine en son honneur, ce qu'elle fit: dès le premier jour, ses grandes douleurs cesserent, & la jambe devint si souple, qu'elle commença à marcher, à monter & à descendre les escaliers, sans secours, & de plus, avec une force de corps qu'elle n'avoit point auparavant; lorsqu'elle défit les linges qui enveloppoient la lettre & le genou, elle vit que la loupe n'y étoit plus; elle sentit alors une odeur des plus suaves, & telle qu'elle n'en avoit jamais senti. Un Médecin du Roi, attesta que la loupe n'avoit pu disparoître ainsi, sans un miracle. Le pere de la religieuse envoya à Pontoise, par reconnoissance, une jambe d'argent, pour être suspendue au tom-

beau de la ſainte. Dans le même monaſtere, une religieuſe fut attaquée d'un ſi violent mal de dents, qu'elle fut dix ou douze jours, ſans pouvoir manger ni dormir, ce qui lui cauſa une fievre ardente; la Prieure voyant que les remedes, bien loin de la ſoulager, ſembloient aigrir ſon mal, lui mit ſur la tête, un linge qui avoit ſervi à la bienheureuſe, & fit faire pendant huit jours, des prieres à la communauté; dès la premiere nuit, la religieuſe fut parfaitement guérie du mal de dents & de la fievre, & reçut de plus dans l'ame, des lumieres, qui ſervirent beaucoup à ſa perfection. D'une autre de Dole.

A Châlons, les religieuſes ſentirent plus d'une fois, l'odeur de la ſainte religieuſe, & une d'entr'elles, ayant depuis pluſieurs jours, une fievre continue, accompagnée de fâcheux accidens, fut inſpirée d'invoquer la ſainte, & auſſitôt elle fut guérie. D'une autre à Châlons.

A Lyon, la mere Théreſe de Jeſus, Prieure, avoit depuis plus de vingt-ans, un mal à la cuiſſe qui lui faiſoit ſouffrir de grandes douleurs; elles augmenterent par une chûte qui lui avoit foulé le nerf; ayant reçu de la Prieure d'Amiens, un morceau de ſerge qui avoit ſervi à la D'une Prieure à Lyon.

ſainte pour envelopper ſa cuiſſe caſſée, la malade l'appliqua d'abord ſur ſon cœur, puis ſur ſon mal qui au bout de huit jours, fut entiérement guéri, quoique le Médecin lui eût prédit ſouvent qu'elle le conſerveroit toute ſa vie. J'omets pour ne pas trop groſſir ce volume, une infinité d'autres guériſons miraculeuſes, & nullement équivoques, qui ont été opérées par l'interceſſion de la bienheureuſe.

La Reine-Mere écrit à Urbain VIII, pour la béatification de la ſœur.

La Reine Catherine de Médicis, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit beaucoup connu la ſainte, inſtruite de tous ces prodiges, écrivit, en 1628, au Pape Urbain VIII, pour lui demander de faire travailler à la béatification de cette vertueuſe Converſe; le Souverain Pontife fit expédier, en 1629, des Lettres *Commiſſoriales* à M. de Bellegarde, Archevêque de Sens, auquel furent joints ſix Eccléſiaſtiques du ſecond Ordre, tous conſtitués en dignité, d'une ſcience & d'une probité reconnue, pour faire la viſite du corps de la ſainte Converſe, faire les informations, ſur ſa vie & ſes vertus, & entendre les témoins ſur les faits miraculeux. La commiſſion commença à exécuter les ordres du ſaint Siege en 1630. Par le Procès-verbal qui

Commiſſaires nommés par le Pape.

Ouverture du tombeau.

fut fait alors, il paroît que le corps de la ſainte avoit été mis ſimplement, dans un cercueil de bois, & dans un lieu extrêmement humide; qu'on trouva les chairs corrompues, ſéparées, en grande partie, des os, & formant, avec les habits également corrompus, une eſpece de pâte liquide; il y eſt dit que quoiqu'un pareil objet dût cauſer naturellement de l'horreur, les Commiſſaires & pluſieurs témoins appellés à l'ouverture du tombeau, bien loin d'éprouver une pareille ſenſation, ne pouvoient ſe laſſer de voir le corps, & ne s'en éloignoient qu'avec beaucoup de peine; que de plus, ils avoient tous ſenti les uns, dans un tems, les autres, dans un autre, des odeurs des plus ſuaves; qu'après avoir fait toutes les perquiſitions poſſibles pour s'aſſurer qu'on n'avoit employé aucune odeur naturelle & en avoir même exigé, ſur cela, un ſerment de la Prieure & des religieuſes, ils s'étoient convaincus, que cette odeur qui ſe répandoit au tombeau de la ſainte, & bien loin dans la maiſon, ne pouvoit venir que du corps de cette ſainte Converſe. Le Procureur nommé par la commiſſion, pour conſtater la vérité des guériſons & autres faits miraculeux,

Procès verbal des miracles.

entendit, pendant trois ans, un nombre prodigieux de témoins qui tous certifierent les uns, avoir éprouvé, par des guériſons ſubites & extraordinaires, la protection de la ſainte religieuſe, & d'autres, en avoir été les témoins oculaires; la mort de la Reine-Mere qui arriva alors, celle du Roi ſon fils Louis XIII qui la ſuivit de près, & les troubles qui ſurvinrent à la minorité de Louis XIV, furent cauſe que cette affaire fut interrompue.

Tranſlation du corps.

En 1656, les ennemis étant entrés dans le Royaume par la Picardie, & les religieuſes Carmélites de Pontoiſe, ayant lieu de craindre qu'ils ne vinſſent s'emparer de cette ville, penſerent à ſe retirer chez leurs ſœurs de Paris; mais pour mettre plus en ſûreté, le corps de leur chere ſœur Marie de l'Incarnation, elles prirent le parti de l'ôter du lieu où il étoit, pour le dépoſer dans un tombeau de marbre que la Reine-Mere avoit fait conſtruire pour cette ſainte religieuſe, dans le mur qui ſépare le monaſtere, de l'Egliſe du dehors, eſpérant que l'inſcription qui étoit ſur la tombe, & qui annonçoit que ce tombeau étoit un effet de la libéralité & de la piété de la Reine-Mere, porteroit les ſoldats à le

reſpecter, & la précieuſe relique qu'il contenoit : elles dreſſerent de cette tranſlation, un Procès-verbal qu'elles préſenterent, en 1642, à l'Archevêque de Sens, Commiſſaire Apoſtolique ; le Prélat, pour s'aſſurer des faits contenus dans le Procès-verbal, ayant appellé, pour témoins, pluſieurs prêtres diſtingués par leur rang & par leur capacité, entra avec eux, dans le monaſtere & fit l'ouverture du nouveau tombeau, après avoir fait faire ſerment à la Prieure & aux religieuſes que c'étoit le corps de la ſœur Marie de l'Incarnation, qui y étoit renfermé.

Seconde ouverture du tombeau.

Dans le Procès-verbal qu'il en fit dreſſer, il déclare avoir reconnu le corps de ladite ſœur de l'Incarnation, & l'avoir trouvé dans le même état qu'à la premiere fois ; il ajoute que lui & les aſſiſtans ont ſenti les mêmes odeurs agréables & éprouvé les mêmes ſentimens de dévotion, qu'à la premiere ouverture ; après avoir fait mettre les oſſemens & les autres parties du corps, très-proprement, en différens paquets, il fit remettre le tout, dans un cercueil de plomb ſcellé, & qu'il fit enſuite dépoſer dans le tombeau de marbre, avec défenſe à toute perſonne, ſous peine

Second Procès-verbal.

d'excommunication, d'ouvrir le tombeau, ſans une permiſſion du Souverain Pontife.

Les Evêques aſſemblés écrivent au Pape Innocent X, pour la béatification de la ſœur.

En 1651, les Evêques de l'aſſemblée générale du Clergé, inſtruits des merveilles qui ne ceſſoient de s'opérer au tombeau de la ſœur Marie de l'Incarnation, ou par ſon interceſſion, écrivirent au Pape Innocent X, pour le ſupplier de faire reprendre l'affaire de la béatification de cette ſainte religieuſe.

Lettre des Evêques aſſemblés, à Alexandre VII.

Ceux de l'aſſemblée de 1656, dans une lettre qu'ils écrivirent au Pape Alexandre VII, pour lui demander la béatification de l'Evêque de Genève, François de Sales, renouvellerent les inſtances faites en la précédente aſſemblée, pour la béatification de la ſœur Marie de l'Incarnation; ils repréſentoient au Souverain Pontife que le ſaint Evêque de Genève avoit beaucoup connu la pieuſe Carmélite, tandis qu'elle étoit dans le monde & qu'en toute occaſion, il avoit rendu témoignage à ſa vertu & à ſon éminente ſainteté. Dans ces lettres, les Prélats font une mention expreſſe non-ſeulement des prodiges ſans nombre, opérés ſans interruption, au tombeau de la ſœur Converſe; mais de plus, des odeurs agréables & extraordinaires qu'ex-

hale ſon tombeau & des ſtigmates qu'elle avoit eus pendant ſa vie, ce qu'ils n'ont pu faire, ſans s'être aſſurés, par le plus ſcrupuleux examen, de la vérité de tous ces faits.

Congrégations tenues à Rome.

Les différens Procès-verbaux qui ont été faits, tant aux ouvertures du tombeau de la ſainte, que ſur les prodiges opérés par ſon interceſſion, ayant été envoyés à Rome, il s'eſt tenu pluſieurs Congrégations dans leſquelles la vérité des faits & des miracles a été conſtatée. Il faut eſpérer que le Souverain Pontife que la Divine Providence a placé ſur la Chaire de S. Pierre, pour la gloire de J. C. & le bien de ſon Egliſe, voudra bien conſommer cette œuvre & ſatisfaire, par-là, la dévotion & les deſirs de toutes les perſonnes du Royaume qui conſervent encore des ſentimens de foi & de piété, ainſi que des ferventes religieuſes du Carmel, & ſur-tout de l'auguſte Princeſſe qui décore ce ſaint Ordre, plus par ſon éminente vertu que par ſon illuſtre naiſſance.

Les miracles continuent.

Il ſe fait encore aſſez ſouvent, des guériſons miraculeuſes, au tombeau de cette ſainte religieuſe, & les bonnes odeurs ſe font ſentir auſſi, de tems en tems au-dedans & au-dehors du monaſ-

tere de Pontoiſe, c'eſt ce que m'a écrit la mere Prieure de cette communauté *. La mere Prieure du monaſtere d'Amiens **, à laquelle je me ſuis également adreſſé, pour me procurer de plus amples connoiſſances, ſur la bienheureuſe qui a fait profeſſion dans cette maiſon, m'a écrit qu'elles ont journellement, l'expérience de la protection de cette ſainte, auprès de Dieu, ſur-tout en faveur des femmes, dans les douleurs de l'enfantement; qu'on met ſur elles une ceinture qui a appartenu à la ſainte femme & qu'il eſt ſans exemple, qu'un enfant ſoit mort ſans Baptême, lorſque la mere a eu ſur elle cette ceinture; elle m'a cité une femme qui étant accouchée ſucceſſivement de ſix enfans, tous morts avant d'avoir reçu le Baptême, s'eſt ſervie dans deux autres couches, de la relique, & a mis heureuſement au monde, deux garçons qui ont actuellement l'un quinze & l'autre dix-ſept ans; cette révérende Mere m'ajoute que la ceinture ne pouvant ſuffire pour toutes les perſonnes qui la demandent, les religieuſes ont pris le parti de faire, avec de l'étoffe

* La mere Marie-Catherine de S. Jean.

** La mere S. Louis.

qui

qui a ſervi à la ſainte Converſe, de petits ſcapulaires, qui produiſent les mêmes bons effets.

Pour faire mieux connoître encore à mes Lecteurs l'éminente ſainteté de la ſœur Marie de l'Incarnation, je dois ajouter, au récit de ſes admirables vertus, qu'elle a été, toute ſa vie, univerſellement eſtimée, non-ſeulement dans l'état religieux, mais même, lorſqu'elle étoit dans le monde & dans l'état du mariage; elle avoit dès-lors une ſi haute réputation de ſainteté, que tous, grands & petits, à la Cour & à la Ville, paroiſſoient remplis de vénération pour elle. Le Roi Henri IV l'eſtimoit ſinguliérement, & parloit ſouvent d'elle au pere Coton. Lorſque ce bon Prince gagnoit au jeu, il lui envoyoit une partie de ſon gain, pour ſes bonnes œuvres, ſe recommandant toujours à ſes prieres: un bruit ſur ce Monarque, qui ne lui étoit point honorable, s'étant répandu dans le public, il chargea ſon confeſſeur d'aller voir la ſainte dame, & de l'aſſurer que ce qu'on lui imputoit, étoit faux; ce ſeul trait prouve combien ce Prince l'eſtimoit & déſiroit d'en être eſtimé.

Témoignages en faveur de la ſainte.

La Reine-Mere avoit également, comme je l'ai déjà écrit, la plus grande

vénération pour elle : elle alloit quelquefois s'entretenir avec elle, dans sa Chapelle à St. Gervais, & lui demander ses conseils ; elle alla même, plus d'une fois, voir les filles de la sainte dame, lorsqu'elles furent Carmélites. Des Cardinaux & des Evêques, des Princes & des Princesses, le Duc de Nevers sur-tout, & la Princesse son épouse, & bien d'autres personnes des plus considérables de la Cour, lui faisoient de fréquentes visites, soit dans le monde, soit Religieuse, pour la consulter ou pour se recommander à ses prieres ; elles s'entretenoient souvent entr'elles, avec la plus grande admiration, de son bon esprit & de ses vertus : toutes après sa mort, désirerent de ses reliques ; la Reine-Mere voulut avoir le Chapelet qui lui avoit appartenu.

Les hommes les plus saints & les plus éclairés de son tems, ont rendu, comme à l'envi, les plus grands témoignages, à sa vertu, à sa sainteté. Le pere Coton qui l'avoit beaucoup connue & longtems dirigée, ayant appris sa mort, écrivit à un ami, dans des termes qui prouvoient combien il étoit pénétré des sentimens de vénération pour elle. Il souhaitoit dans sa lettre, *que quelqu'un en-*

treprît, pour l'édification de l'Egliſe, de publier les merveilles que le Seigneur a opérées dans cette ame d'élite: il regardoit comme une des plus grandes graces que Dieu lui eût faites, de l'avoir connue, & ſe reprochoit de n'en avoir pas autant profité, pour le bien de ſon ame, qu'il l'auroit dû.

Pluſieurs autres Prêtes, ſéculiers ou réguliers, qui avoient connu cette ſainte femme, dans le monde ou dans la religion, tels que M. Duval & M. Gallemand, tous deux Viſiteurs généraux des Carmélites; le Pere Binet Jéſuite & Recteur de la maiſon Profeſſe de Paris, Dom Sans de ſainte Catherine, & Dom Euſtache de S. Paul, Religieux Feuillans; Dom Beaucouſin, Prieur des Chartreux, le pere Pacifique Capucin, qui étoient, pour leur ſainteté, dans une vénération publique, ont tous porté, de cette femme, le même jugement. On trouve dans ce qu'ils ont écrit d'elle, après ſa mort, *qu'on ne vit jamais une ame plus vertueuſe ni plus parfaite; qu'on auroit dû enterrer ſon corps ſéparé des autres, comme digne de la béatification & de la canoniſation; qu'elle a paru avoir toutes les vertus chrétiennes & religieuſes, dans un degré éminent; qu'en*

tout, elle étoit conduite par l'esprit de Dieu ; que si S. Jérôme vivoit, il diroit d'elle, ce qu'il a dit de sainte Paule, que quand tous ses membres se changeroient en langues, il ne pourroit assez dignement parler de ses vertus ; qu'elle a été un modele de sainteté, non-seulement dans la religion, mais même au milieu du monde & dans l'état du mariage ; qu'il n'y a que cette Sainte elle-même, dans le Ciel, qui puisse bien parler d'elle ; que vu sa profonde humilité, ceux même qui l'ont vue de plus près, ne l'ont point connue, ni les grandes choses que Dieu a opérées dans elle ; qu'elle a imité J. C. en tout, & aussi parfaitement qu'une créature peut l'imiter ; que toutes ses actions ont été un perpétuel miracle de la grace. Un d'eux a ajouté, *qu'il ne pouvoit croire que cette ame, vu son éminente sainteté, & après tout ce qu'elle a souffert sur la terre, ait passé par le Purgatoire, qu'il s'est toujours senti empêché de la mettre, avec les autres, au memento des morts.*

La mere Agnès de Jesus, Sous-prieure de la maison de Pontoise, tandis que la sainte Converse l'habitoit, qui ne l'avoit point perdu de vue, & sur-tout dans sa derniere maladie, a dit & écrit *qu'elle*

ne pouvoit la regarder ſans la plus profonde vénération, voyant toujours Dieu en elle, & la regardant comme toute en lui; elle ajoute, *que pour parler dignement de ſes admirables vertus, il faudroit une participation de l'eſprit avec lequel elle les pratiquoit, quoique ſa profonde humilité lui en ait fait cacher tout ce qu'elle a pû.*

A tous ces témoignages non ſuſpects, j'ajouterai celui du S. Evêque de Genève, François de Sales ; perſonne n'ignore que ce Prélat joignoit à une éminente ſainteté, les plus ſublimes lumieres, & qu'il a été un des plus grands Directeurs des ames qui ayent paru dans l'Egliſe ; dans les différens voyages que les affaires de ſon Diocèſe l'obligerent de faire en France & à Paris, il vit ſouvent Madame Acarie, & l'entendit même quelquefois en confeſſion ; il avoit conçu pour elle une ſi grande eſtime, qu'il a dit plus d'une fois, *qu'il n'avoit point connu d'eſprit plus net & plus clair que celui de cette ſainte femme ; que ſa vie a été toute miraculeuſe ; qu'il remercioit Dieu de l'avoir connue.* Dans une lettre qu'il écrivit, après la mort de la ſainte Converſe, à M. de Marillac, qui fut dans la ſuite, Garde des Sceaux, lettre

qui a été inférée dans le Procès-verbal des Commissaires Apostoliques, envoyé à Rome, il fait, à ce Magistrat, les plus grands éloges de cette Religieuse, & le remercie de lui avoir envoyé son portrait. Dans un voyage qu'il fit à Paris, depuis la mort de la Sainte, il alla exprès à Pontoise, pour prier sur son tombeau, tant il étoit certain de sa béatitude dans le Ciel. On peut assurer que toutes les personnes qui l'avoient connue dans le monde ou dans la religion, & les Religieuses Carmélites sur-tout qui avoient vécu avec elle, soit à Amiens, soit à Pontoise, & qui avoient été témoins de ses éminentes & héroïques vertus, ont eu d'elle la même idée; bien convaincues de son élévation, dans le séjour de la gloire, toutes n'ont cessé de l'invoquer, & plusieurs ont éprouvé les effets de son pouvoir auprès de Dieu.

Conclusion.

Voilà ce que produit & ce qu'a produit, dans tous les siecles de l'Eglise, la vraie sainteté. Si Madame Acarie, (je crois devoir terminer mon petit Ouvrage, par cette réflexion dont toutes les personnes qui aiment la religion &

qui en accompliſſent les devoirs, ſentiront la vérité) ſi Madame Acarie eût vécu dans le monde, comme les femmes de ſon rang, dans un éclat que ſa naiſſance & ſes richeſſes pouvoient lui permettre, peu de jours après ſa mort, ſa mémoire, comme celle d'une infinité d'autres, eût été avec elle enſevelie dans le tombeau; elle a vécu dans un mépris & dans un détachement bien ſincere des honneurs & de tous les avantages qu'offre le monde; elle a été, pour cela même, mépriſée & condamnée, comme tous les ſaints, par le monde & par ſes partiſans; ſans être ébranlée par les jugemens injuſtes de ces mauvais Chrétiens, ennemis déclarés de J. C. & de ſon Evangile, elle a employé les jours que le Seigneur lui a donnés, à des œuvres ſaintes qui tendoient à ſa gloire & au ſalut des ames; ſa mémoire eſt aujourd'hui en bénédiction; elle eſt & ſera dans une vénération univerſelle, tant que le Carmel, je dis plus, tant que l'Egliſe de J. C. ſubſiſtera. Quel ſujet de réflexions & de confuſion pour nos prétendus eſprits forts, & pour tous ceux qui, craignant leurs cenſures & leurs railleries, s'abſtiennent, par reſpect humain, des devoirs ſi faciles, ſi

avantageux & en même tems, si consolans, que leur impose le titre auguste de Chrétiens, qu'ils ont reçu dans leur Baptême !

FIN.

SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

SA naiſſance. Ses parens. page 1. Ses bonnes qualités, 2. Elle eſt Penſionnaire à Long-Champ. Ses progrès dans la vertu, 4. Sa premiere communion, 6. Ses bons effets, 7. Sa ſageſſe, 8. Elle ſort du Couvent. Elle perſévere dans la piété. 9. Son attrait pour l'état Religieux, 10. Son mépris pour le monde, 11. Duretés de ſa mere à ſon égard, 12. On la marie, 13. M. Acarie ſon époux, 14. Sa piété. Sa charité, 15. Il étudie à Orléans. Il eſt reçu Maître des Comptes, 16. Il épouſe Mademoiſelle Aurillot, 17. Elle perſévere dans la piété, 18. Piété de ſa femme-de-chambre, 20. Son parent M. de Champigny, 21. Elle lit des Romans, 22. Elle éprouve des graces ſenſibles. Son mépris du monde. Ses exercices de Religion, 24. Ses fréquentes extaſes, 25. Déciſion d'un Capucin ſur ſon état, 26. Mécontentement de M. Acarie, 28. Sa ſolide dévotion, 29. Son obéiſſance à ſon mari, 30. Son attachement pour lui, 32. Attention de ſon mari pour elle, 33. Son amour & ſes ſoins pour ſes enfans, 34. Sa conduite envers ſes Domeſtiques, 45. Sa pureté de conſcience, 49. Sa charité envers le prochain. Dieu l'éprouve par les croix, 52. M. Acarie, exilé, 53. Ses biens ſont ſaiſis, 54. Triſte état de Madame Acarie. Sa ſage conduite, 55. Confuſion qu'elle reçoit, 56. Dieu bénit ſes travaux, 57. Ses grandes ſouffrances, 58. Sa conduite journaliere, 59. Sa docilité à ſes Confeſſeurs, 61.

Elle va voir M. Acarie. Il eſt fait priſonnier. Elle le délivre, 63. Il va au Château de Luſarche. Elle tombe de Cheval. Se rompt la cuiſſe. Sa tranquillité, 64. Sa patience, 65. Sa cuiſſe rompue une ſeconde fois, 66. M. Acarie à Yvri. Elle ſe rompt encore la cuiſſe. Son attrait pour les ſouffrances, 67. Son zele pour les Monaſteres de filles. Son eſtime pour l'*Ave-Maria*, 69. Pour les Filles-Dieu. Elle procure la réforme de Montmartre. De St. Etienne de Soiſſons, 70. Ses travaux pour l'établiſſement du Carmel, en France, 72. D'autres y travaillent ſans fruit, 73. Elle lit la vie de ſainte Théreſe, 74. Sainte Théreſe lui apparoît. Obſtacles qu'elle rencontre, 75. Seconde apparition de ſainte Théreſe. Ses heureux effets, 76. La Princeſſe de Longueville, Fondatrice du premier Monaſtere, 78. Troiſieme apparition de ſainte Théreſe, 80. Elle fait bâtir le premier Monaſtere, 81. On envoie demander des Carmélites en Eſpagne, ſans ſuccès. M. de Bérule y va, & eſt ſur le point de périr, 82. Il obtient ſix Religieuſes, 84. Courage & confiance de Madame Acarie, 85. M. Acarie la mortifie, 86. Sa petite Communauté, 87. On la cite au Parlement, 88. L'affaire n'a pas de ſuite, 89. Honneurs rendus aux Religieuſes Eſpagnoles, 90. Elles arrivent à Paris, & vont à Montmartre, 91. Elles entrent dans le premier Monaſtere. Madame Acarie examine les Poſtulantes, 92. Premieres Poſtulantes & Novices, 93. Madame Acarie les inſtruit, 94. Elle eſt dans une eſtime générale, 95. Mort de la ſœur Andrée, 96. Elle apparoît à Madame Acarie, 97. Monaſteres établis par les ſoins de Madame Acarie, 98. Pontoiſe, 99. Dijon,

Amiens, 100. Rouen, 102. Oppositions du Parlement, 103. Tours, 105. Remarque honorable au Carmel, 106. Filles de Madame Acarie Carmélites, 107. Elle fait différer la vêture des Postulantes, 111. Elle dissout sa petite Communauté. Elle procure l'établissement des Ursulines à Paris, 112. Puis celui de l'Oratoire. Elle est dans des souffrances continuelles, 114. Elle a deux maladies considérables, 115. Elle guérit miraculeusement, 116. Ses sentimens sur ses souffrances. Mort de son pere, 117. Mort de son mari, 118.

LIVRE SECOND.

Elle tombe malade. Elle se retire aux Carmélites, 122. On l'envoie à Amiens, 124. Elle édifie toutes les Religieuses. Dieu la comble de consolations, 125. Sa vêture. Elle tombe en extase, 127. Ses sentimens d'humilité, 128. Son attrait pour la pauvreté, 130. Elle découvre les pieges du Démon, 131. Sainte Théreſe la rassure sur les révélations. Ses craintes sur sa profession, 132. Ses sentimens sur les devoirs des sœurs Converses, 133. Elle tombe dangereusement malade, 135. Ce qui arriva alors, 136. Elle se détermine à faire profession, 138. Elle guérit, 139. On veut la faire Prieure, 140. Sa fille élue Sous-prieure, 141. On l'envoie à Pontoise, 142. Vision d'une Religieuse. Grand bien qu'elle y fait, 143. Trait d'humilité, 145. Elle sert à perfectionner les Religieuses. Elle découvre à une, son intérieur, 146. Elle décide une jeune Demoiselle sur sa vocation, 148. Elle est utile aux autres Communautés, 149. Elle prédit sa mort. Elle tombe

malade, 150. Actions édifiantes, 151. Sa réſignation dans tous ſes maux, 154. Les Démons l'effrayent, 156. Elle reçoit des conſolations, 157. Ses grandes ſouffrances, 158. Sa mort. Douleur de la Communauté, 159. Elle eſt dans une vénération univerſelle, 160.

LIVRE TROISIEME.

Ses vertus, 162. Sa foi, 163. Sa confiance en Dieu, 164. Sa conformité à la volonté de Dieu, 165. Son amour pour Dieu, 165. Son amour pour le prochain, 166. Cruauté d'un homme envers ſa femme, 171. Ses ſoins pour les ſoldats, 173. Pour une fille ſéduite, 174. Et pour une autre, 175. Son zele pour le ſalut des ames. Sa charité pour les infirmes, 176. Elle ſe charge d'une femme avec ſix enfans. Sa charité à la campagne, 178. Et dans ſes terres. Et pour les Prêtres, 179. Et pour les Communautés. Son humilité, 181. Ses ſentimens ſur l'humilité, 187. Elle ſe procure des humiliations, 188. Un Religieux la querelle, 189. Tout ſert à l'humilier, 190. Elle ſe croit très-imparfaite, 191. Son attrait pour les actions viles. Humilité de Madame Louiſe, 193. Autres traits d'humilité de la ſœur de l'Incarnation, 194. Tout la porte à Dieu, 197. Sa délicateſſe de conſcience. 199. Sa pureté, 203. Son éminente piété, 206. Son ardeur pour la Communion, 209. Ses diſpoſitions dans la confeſſion, 211. Son attrait pour l'Office divin, 212. Son goût à parler dévotion. Son ſentiment ſur la ferveur ſenſible, 213. Son oraiſon, 214. Sa ſimplicité, 216. Son obéiſſance, 217. Sa mortification, 224. Sa patience, 230. Sa pauvreté, 234.

LIVRE QUATRIEME.

Son discernement. Fille dans l'illusion, 240. Autre ; Nicole de Reims, 241. Sur les vocations, 248. La fille du Maréchal de Brissac, 251. Sur deux Postulantes, 252. Sur deux femmes dévotes, 253. Sur une Religieuse sujette aux extases, 254. Sur les conversions. Sur un prêtre déréglé, 255. Ses connoissances naturelles, 256. Et surnaturelles, 258. Son écrit sur la vocation à l'état religieux, 259. Son sentiment sur les Prédicateurs, 261. Sur l'oraison. Sur les vertus. Sur la dévotion sensible, 266. Sur les aridités, 264. Sur les mauvaises pensées, 265. Sa sagesse dans ses jugemens, 262. Ses avis sur l'oraison, 269. Elle connoît l'intérieur des autres, 274. Elle connoît l'état d'une fille à la mort, 275. Avis donné au pere Coton, 276. Elle prédit l'avenir. Sur M. de Bérule, 277. Sur les Jésuites. Sur un homme en place, 278. Sur une jeune parente. Sur l'établissement des Récollets à St. Denis, 279. Le Seigneur la comble de consolations. Ses extases & ravissemens, 280. Elle a des visions & des révélations, 283. Ses miracles, 284. Danger dans son carrosse, 285. Menace du Démon, sans effet, 286. Odeurs extraordinaires. A Pontoise 287. A Bourges, 288. Honneurs rendus à sa Mémoire. A Dole. Graces obtenues par son intercession, 290. A Amiens. Changement d'une Novice à Pontoise, 292. Apparitions de la sainte. A la mere Catherine du saint Sacrement, 294. A la mere Agnès de Jesus, 295. A une Novice tiéde, 296. A une Religieuse de Tours, scrupuleuse, 297. Gué-

rison d'un Seigneur. De l'Abbé de Rancé, 298. D'un Maçon de Pontoise. D'un Manœuvre, 299. D'un malade de Beauvais. D'un malade de Fontenai, 300. D'une femme en couches à Reims. De plusieurs malades à Nantes. D'une Dame à Rouen, 301. D'un Jésuite. De plusieurs malades à Evreux. D'une fille à Maubuisson, 302. De l'Abbesse de Port-Royal. D'une Religieuse de Dole, 303. D'une autre de Dole. D'une autre à Châlons. D'une Prieure à Lyon, 305. La Reine-Mere écrit à Urbain VIII, pour la béatification de la Sœur. Commissaires nommés par le Pape. Ouverture du tombeau, 306. Procès-verbal des miracles, 307. Translation du corps, 308. Seconde ouverture du tombeau. Second Procès-verbal, 309. Les Evêques assemblés écrivent au Pape Innocent X, pour la béatification de la Sœur. Lettre des Evêques assemblés, à Alexandre VII, 310. Congrégations tenues à Rome. Les miracles continuent, 311. Témoignages en faveur de la Sainte, 313. Conclusion, 318.

Fin des Sommaires.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *la Vie de la Sœur Marie de l'Incarnation*, &c. & je n'y ai rien trouvé qui ſoit contraire à la foi & aux bonnes mœurs. En foi de quoi j'ai ſigné, à Paris, ce 12 Août 1777.

BOUILLEROT, Curé de St. Gervais.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT : Notre amé le Sieur Abbé DE MONTIS Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *La Vie de la Sœur Marie de l'Incarnation*, dédiée à Madame LOUISE : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non

ailleurs, en bon papier & beaux caractères, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-cinquieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Règne le quatrième.

Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1087. Fol. 494. conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'*Art. 108 du Réglement. de 1723. A Paris, ce 6 Mars 1778.*

A. M. LOTTIN aîné, Syndic.

DC17

6743783
25AG17